



Ex Libris



PROFESSOR J. S. WILL



J. Harte jr.



Library
of the
University of Toronto







247. c.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE M. L'ABBÉ

DE VOISENON,

DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.



TOME TROISIEME.



A P A R I S ,

Chez MOUTARD , Imprimeur-Libraire de la REINE ;
de MADAME , de Madame la Comtesse d'ARTOIS ,
rue des Mathurins , Hôtel de Cluny.



M. D C C. L X X X I.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

THÉÂTRE
LYRIQUE.

Tome IIh

A



A C T E U R S.

L'AMOUR.

PSICHÉ.

VÉNUS.

TISIPHONE.

L'INCONSTANCE , personnage dansant.

SUITE DE L'INCONSTANCE.

TROUPE DE DÉMONS.

SUITE DE VÉNUS.

TROUPE DE PLAISIRS , DE RIS ET DE
JEUX.



L'AMOUR

ET

PSICHÉ,

BALLET HÉROIQUE

EN UN ACTE,

*Représenté par l'Académie Royale de Musique en
1758 ; Musique de MONDONVILLE.*

SCÈNE PREMIERE.

PSICHÉ, TISIPHONE.

PSICHÉ.

O Vénus ! n'as-tu pas épuisé ta vengeance ?
Après tous mes malheurs divers,
Après avoir causé ma fatale imprudence,
Faut-il que ta rigueur apprenne à l'univers
Les maux qu'endure l'Innocence ?

A ij

4 L'AMOUR ET PSICHÉ,

T I S I P H O N E.

Rien ne fléchit une Divinité
Dès qu'on blesse sa vanité.
Douter de sa puissance,
Est une moindre offense
Que de surpasser sa beauté.

P S I C H É.

Surpasser sa beauté ! non , il n'est pas possible :
Mais je possède un plus grand bien ;
C'est un cœur tendre, un cœur sensible.
Que le cœur de Vénus est différent du mien !

T I S I P H O N E.

Ta fierté doit encore exciter sa colere.

P S I C H É.

En vain vous voulez vous unir ;
J'adore un Dieu charmant, j'ai le don de lui plaire ;
Du moins il fait aimer, si Vénus fait haïr.

T I S I P H O N E.

Tu verras ta flamme trahie ;
Tu crois l'Amour constant dans son ardeur ;
Je suis trop son ennemie ,
Pour te laisser ton erreur.
Je veux faire couler tes larmes,
Et ton orgueil n'aura triomphé qu'un moment.
Viens admirer les charmes
Qui t'enlèveront ton Amant.

P S I C H É , à part.

L'Amour me trahiroit ! ô mortelles alarmes !

BALLET HÉROIQUE.

T I S I P H O N E.

O ! vous qui charmez tous les yeux ,
Venez , jeunes Beautés , paroissez en ces lieux.

S C È N E I I.

PSICHÉ, TISIPHONE, L'INCONSTANCE ;
personnage dansant , Suite de l'Inconstance.

(*On danse.*)

T I S I P H O N E.

DE tes attraits l'Amour va perdre la mémoire ,
Et s'enflammer d'une nouvelle ardeur.

P S I C H É.

Il m'aimera toujours , je me plais à le croire ,
Et ses sermens son gravés dans mon cœur.

L E C H Œ U R.

Un si charmant Vainqueur
Doit-il se contenter d'une seule victoire ?
S'il est Amant pour son bonheur ,
Qu'il soit volage pour sa gloire.

P S I C H É.

Rendre un cœur infidèle , est-ce un plaisir si doux ?

L E C H Œ U R.

Ah ! c'en est un que rien n'égale.
Un Amant n'a souvent de titres près de nous
Que les charmes d'une rivale.

A iij

6 L'AMOUR ET PSICHÉ,

P S I C H É.

Quel plaisir prenez-vous
A rendre un cœur jaloux ?

L E C H Œ U R.

Ah ! c'en est un que rien n'égale.

P S I C H É.

L'hommage d'un Amant trompeur
Ne doit point flatter une Belle ;
L'unique bien, le vrai bonheur ,
Est celui d'être aimé d'un cœur tendre & fidele.

(*On danse , on entend un prélude.*)

T I S I P H O N E.

Mais l'Amour va paroître , il faut suivre mes pas ;
Viens, vole en de nouveaux climats.

S C È N E I I I.

L' A M O U R , *seul.*

○ N vous dérobe en vain à mon impatience ,
Trop aimable Psiché , ne versez plus de pleurs ,
Je vous suivrai par-tout , & ma persévérance
Laissera la vengeance
De la Divinité qui cause vos malheurs.
Je ressens comme vous mille peines mortelles ;
Mais des épreuves si cruelles
Redoublent ma vivacité ;

Quand je vole après la Beauté,
Je m'applaudis d'avoir des ailes.
(*Il sort.*)

S C È N E I V.

PSICHÉ ET TISIPHONE , *sur un vaisseau.*

T I S I P H O N E.

CRAINS sans cesse un affreux trépas
Sur cet élément redoutable ;
Non, je ne trouve pas
Que ton destin soit assez déplorable.

P S I C H É.

Monstre cruel, fers les fureurs
De mon implacable ennemie ;
Malgré sa barbarie ,
Si l'Amour est constant , je brave mes malheurs.

T I S I P H O N E.

Neptune , tu l'entends , c'est Vénus qu'on offense ;
A ton empire elle doit sa naissance :
Puisqu'on ose l'outrager ,
Hâte-toi de la venger.

(*L'obscurité s'empare du Théâtre , il s'élève une tempête.*)

P S I C H É , T I S I P H O N E , *ensemble.*

Justes Dieux ! prenez ma défense.
N'espère rien de leur clémence.

A iv

8 L'AMOUR ET PSICHÉ;

PSICHÉ, TISIPHONE, *ensemble.*

Comblerez-vous mes maux, loin de les soulager ?
Ils combleront tes maux, loin de les soulager.

(*Le vaisseau se brise , Psiché se trouve sur un rocher ,
où Tisiphone la suit.*)

S C È N E V.

L'AMOUR, PSICHÉ, TISIPHONE;
sur le rocher.

L' A M O U R.

VENT furieux, rentrez dans le silence,
Cessez, reconnoissez ma voix.

P S I C H É , à l'Amour.

Tu n'es pas inconstant, puisque je te revois.

T I S I P H O N E , à l'Amour.

Je vais dans les Enfers achever ma vengeance;
Tremble, elle va souffrir pour la dernière fois.

(*Psiché est précipitée dans la mer.*)

L' A M O U R , *seul.*

Ciel! on va la livrer à la Parque cruelle.
Amour infortuné, que vas-tu devenir ?

Ne tardons plus, il faut la secourir;
Descendons sur ses pas dans la nuit éternelle.
(*Il sort.*)



SCÈNE VI.

*Le Théâtre change , & représente l'Enfer ;
l'obscurité y regne.*

PSICHÉ, TISIPHONE, TROUPE DE
DÉMONS.

TISIPHONE ET LE CHŒUR.

NON, non, n'espère pas
Que ton tourment finisse.

PSICHÉ.

Dans quels funestes lieux conduisez-vous mes pas ?
Cruels ! quels maux encor faut-il que je subisse ?

LE CHŒUR.

Non, non, n'espère pas
Que ton tourment finisse.

PSICHÉ.

Du moins par mon trépas
Terminez mon supplice.

LE CHŒUR.

Non, non, n'espère pas
Obtenir le trépas.

PSICHÉ.

Ah ! suspendez vos fureurs inhumaines.

LE CHŒUR.

Non, non,

P S I C H É.

Que mes malheurs puissent vous attendrir.

L E C H Œ U R.

Tes plaintes sont vaines ,
 Rien ne sauroit nous fléchir :
 Nous ne pouvons t'offrir
 Que la flamme & les chaînes.
 Nous soulageons nos peines
 En te faisant souffrir.

P S I C H É.

Sort inhumain ! destin barbare !

L E C H Œ U R.

Tes cris & tes clameurs
 Ne touchent point nos cœurs.
 Le Tartare
 Te prépare
 De nouveaux malheurs.

P S I C H É.

Dieux !

L E C H Œ U R.

Tes plaintes sont vaines ;
 Rien ne sauroit nous fléchir :
 Nous ne pouvons t'offrir
 Que la flamme & les chaînes
 Nous soulageons nos peines
 En te faisant souffrir.

(Une troupe de furies avec des flambeaux viennent
 épouvanter Psiché.)

BALLET HÉROIQUE, II

P S I C H É.

Amour, c'est toi seul que j'implore,
Viens, vole à mon secours en cet affreux moment.

T I S I P H O N E.

Cet objet que ton cœur adore
Fera bientôt ton plus cruel tourment;
Ton ame, en le voyant, d'horreur sera saisie:
Connois toute ma cruauté;
Tu souffrirais trop peu si je t'ôtois la vie;
Je fais bien plus, je détruis ta beauté.

(*Elle la touche de ses serpens.*)

P S I C H É.

Aux yeux de mon Amant je n'aurai plus de charmes.
Ciel!

T I S I P H O N E.

Je te livre à tes alarmes;
L'Amour va dans ces lieux répandre la clarté;
Mais tremble, cet instant terrible
Doit n'éclairer que ta difformité:
Pleure, gémis, sois affreuse & sensible;
C'est le tourment le plus horrible
Que l'on ait encore inventé.

L E C H Œ U R.

Pleure, gémis, sois affreuse & sensible;
C'est le tourment le plus horrible
Que l'on ait encore inventé.

P S I C H É, *seule.*

J'ai perdu mes attraits, & l'Amour va paroître;

112 L'AMOUR ET PSICHÉ ;

De mon destin rien n'égale l'horreur.
L'effroi que mon aspect dans son cœur fera naître ;
Eteindra pour moi son ardeur ;
Et s'il me voit sans me connoître ,
Je n'oserai jamais dissiper son erreur :
J'ai perdu mes attraits , & l'Amour va paroître ;
De mon destin rien n'égale l'horreur.

SCÈNE VII.

L'AMOUR , PSICHÉ.

L'AMOUR.

JE viens enfin terminer vos alarmes ;
Sortez de ces funestes lieux :
Venez revoir la lumière des Cieux ;
Le jour paroît plus doux en éclairant vos charmes.

PSICHÉ.

L'obscurité de ce séjour affreux
Convient à ma douleur mortelle :
Je ne dois mes attraits qu'à l'erreur de vos feux ;
Peut-être à vos regards serai-je un jour moins belle ?

L'AMOUR.

Votre éclat frappe les yeux.
Les Dieux, en vous voyant , admirant leur ouvrage,
Voudroient vous élever à l'immortalité ;
Mais aucune Divinité
Ne veut vous donner son suffrage.

BALLET HÉROIQUE. 13

Pour l'honneur de votre beauté,
Ce refus vaut mieux qu'un hommage:
Venez, & rendez-vous à la clarté du jour.

P S I C H É.

A mon bonheur elle feroit contraire.

L' A M O U R.

Nuit qui me cachez ce mystère,
Disparaissez, fuyez devant l'Amour.

(*Le théâtre s'éclaire.*)

P S I C H É.

Que faites-vous? Je vous perds sans retour.

L' A M O U R.

Ciel! ce n'est point Psiché que l'on offre à ma vue!
Du charme de sa voix je goûtois les douceurs:
Par quelle Puissance inconnue. . . .

P S I C H É.

Malheureuse Psiché!

L' A M O U R.

Qu'entends-je?

P S I C H É.

Je me meurs.

(*Elle tombe évanouie.*)

L' A M O U R.

C'est elle, justes Dieux! puis-je la méconnoître?
Chère Amante, vivez & calmez vos douleurs:
Jugez du feu que vous avez fait naître,
Puisqu'à vos pieds l'Amour verse des pleurs.

14 L'AMOUR ET PSICHÉ;

P S I C H É.

Quels doux accens suspendent mes alarmes !
Quoi ! malgré ma difformité. . .

L' A M O U R.

Vénus, en détruisant vos charmes,
N'a pas détruit ma sensibilité.

Vos soupirs, vos plaintes, vos larmes,
Vous donnent un pouvoir plus grand que la beauté.
(*Le théâtre change , & représente le Palais de Vénus ; on voit cette Déesse sur un trône , environnée des Graces & de sa suite.*

L' A M O U R E T P S I C H É.

Quel changement ! quel Palais enchanté !

SCÈNE VIII, & dernière.

VÉNUS, L'AMOUR, PSICHÉ, Suite
de Vénus.

V É N U S.

PSICHÉ, ne craignez plus ma vengeance cruelle,
Je viens par mes bienfaits réparer vos malheurs ;
Une tendresse si fidelle
Doit triompher de tous les cœurs.
Reprenez vos attraits, soyez encore plus belle ;
Que mon fils vous élève aux suprêmes grandeurs :
L'Hymen va vous unir d'une chaîne éternelle ;

BALLET HÉROIQUE. 15

Pour en goûter les douceurs
Jupiter vous rend immortelle.

L'AMOUR ET PSICHÉ.

Généreuse Divinité ,
De nos cœurs recevez l'hommage ;
Après avoir souffert l'orage ,
Que le calme a de volupté !

V É N U S.

Venez, Plaisirs, chantez leur ardeur mutuelle,
Par vos attraits embellissez ma Cour ;
Retracez dans vos jeux une image fidelle
De la Victoire de l'Amour.

*(On danse ; la suite de Vénus célèbre le bonheur
de l'Amour.)*

L'AMOUR ET PSICHÉ.

Mon bonheur est extrême ,
Vous partagez mes feux ;
Vous m'aimez, je vous aime,
Mon sort est trop heureux.
De ma flamme fidelle
Qui peut troubler le cours ?
Quand on est immortelle,
On doit aimer toujours.

(On danse.)

L'AMOUR, à Psiché.

Pour vous l'aimable Aurore
Fait éclore

Tous les présens dont Flore
Se décore ;
Plaisirs , célébrez mes transports ,
Chantez le feu qui me dévore ;
Par la douceur de vos accords ,
Enchantez l'objet que j'adore.

L E C H Œ U R.

Pour vous l'aimable Aurore
Fait éclore
Tous les présens dont Flore
Se décore.
Plaisirs , célébrons ses transports ,
Chantons le feu qui le dévore ;
Par la douceur de nos accords ,
Enchantons l'objet qu'il adore.

(*Pas de trois, représentant le sujet de l'Acte.*)

F I N.



L E S

JEUX FLORAUX,
PROLOGUE D'ALCIMADURE*.

La Scène est à Toulouse.

SCÈNE PREMIÈRE.

ISAURE, SA SUITE, JARDINIERS
ET JARDINIÈRES.

(*On danse.*)

I S A U R E

DANS ce séjour riant & fortuné,
Phœbus, Flore & l'Amour ont fixé leur empire.
On y voit de leurs mains le Printemps couronné ;
Les cœurs sont adoucis par l'air qu'on y respire.

I S A U R E E T L E C H Œ U R.

On n'y craint point les rigueurs des hivers ;
On n'y craint point l'inconstance des Belles ;
Nos arbres y sont toujours verts,
Et nos Amans toujours fideles.

(*On danse.*)

* La Musique est DE MONDONVILLE.

Tome III,

B

I S A U R E.

Pour que l'Amour soit durable & charmant ,
 Il faut au sentiment
 Joindre le badinage ,
 Et qu'un fidele Amant
 Ait l'enjouement
 D'un cœur volage.

S C E N E II.

ISAURE, SA SUITE, JARDINIERS,
 JARDINIERES, PEUPLES.

(*On danse.*)

I S A U R E.

Ici, sans art & sans détour ,
 L'esprit tient tout du cœur & fait se faire entendre ;
 Sans chercher à briller, il est naïf & tendre ;
 Le Dieu des Vers n'est que le Dieu d'Amour.

I S A U R E E T L E C H Œ U R.

Nous ne cherchons point d'autre gloire
 Que le plaisir de bien aimer.
 On a, quand on le sent, le don de l'exprimer
 Et de le faire croire.
 Ah ! qu'il est doux de bien aimer !
 Ne cherchons point d'autre gloire.
 (*On danse.*)



SCÈNE III.

ISAURÉ, SA SUITE, JARDINIERS;
JARDINIERES, PEUPLES, NOBLES.

(*On danse.*)

ISAURÉ.

PEUPLES , il faut dans ce beau jour ,
D'un siècle si cheri transmettre la mémoire ,
Et je veux que des prix couronnent la victoire
De ceux qui sauront mieux chanter le tendre Amour.

(*On danse.*)

CHŒUR.

Que ta gloire vole & s'étende ;
Sonnez trompettes ; qu'on entende
Le nom d'Isaure éclater dans nos jeux ;
Qu'il triomphe à jamais , & qu'il regne en ces lieux.

(*On danse.*)

ISAURÉ.

Pour consacrer nos jeux par un heureux augure ;
Dans notre langage enchanteur ,
Intéressons l'Amour : traçons par quel bonheur
Daphnis sut attendrir la fiere Alcimadure.
De leur simplicité la naïve peinture
Est l'image de notre cœur.

(*On danse.*)

20 LES JEUX FLORAUX; &c.

C H Œ U R.

Que ta gloire vole & s'étende;
Sonnez trompettes; qu'on entende
Le nom d'Isaure éclater dans nos jeux;
Qu'il triomphe à jamais, & qu'il regne en ces lieux;

Fin du Prologue.

M I R Z E L E ,

F É E R I E

E N U N A C T E .



A C T E U R S.

LA FÉE.

MIRZELE.

ZIPHIS.

LA DISCORDE ET SA SUITE.

TROUPE DE GÉNIES.

JEUX ET PLAISIRS.

GÉNIES des différentes parties du Monde.



M I R Z E L E ,

F É E R I E .

Le Théâtre représente le salon du Palais de la Fée ; on voit une harpe , un chevalet , une toile dessus , une table , un siège , une palette , des pinceaux , & des couleurs.

SCÈNE PREMIERE.

L A F É E , M I R Z E L E .

L A F É E .

LE Soleil nous ramene au jour où tous les ans
Le Conseil souverain m'appelle :
Evitez de l'Amour les pièges séduisans ;
Souvent sa blessure est cruelle.

M I R Z E L E .

Aucun mortel ne peut pénétrer en ces lieux.

B iv

Quand je m'éloigne de vos yeux ,
Ce Palais enchanté n'est plus inaccessible.

Que des Beaux - Arts le charme officieux
Fasse couler vos jours dans un bonheur paisible. 3
Songez que pour un cœur sensible
Le loisir est trop dangereux.

M I R Z E L E.

Mais si quelque ennemi contre moi se déclare ?

L A F É E.

Invoquez les Esprits qui veillent sur vos jours ;
Ils détruiront , par leurs secours ,
Les dangers que l'on vous prépare.
Talens chéris, brillez dans ce séjour ,
Empêchez que Mirzele n'aime ;
Occupez , remplissez tous les momens du jour ;
Et défendez-la d'elle-même.

S C E N E I I.

M I R Z E L E , *seule.*

COMMENT effacer de mon cœur
Les traits de ce Mortel si tendre ,
Que m'offre un songe trop flatteur ?
Quel charme pourra m'en défendre ?
Dissipons l'erreur où je suis.
Ayons recours à la Peinture ;

Cet Art embellit la Nature,
Il pourra calmer mes ennuis.

(Elle peint.)

Mais, ô ciel ! mon pinceau, d'accord avec mon ame ;
M'offre les traits du Mortel qui m'enflamme ;
Je le peins, lorsque je le fuis !

Ah ! malgré moi j'en ai tracé l'image ;
Je vois l'Amour animer ses regards :
C'est ainsi que ce Dieu fait ravir un hommage
Que je croyois n'offrir qu'aux Arts.
Quand on peint l'objet que l'on aime,
Le cœur n'est jamais en repos.
Que ta rigueur, Amour, paroît extrême !
Si tu nous fais éprouver tant de maux,
Nous récompenses-tu de même ?

S C È N E I I I.

Z I P H I S , M I R Z E L E.

M I R Z E L E , à part.

QUE vois-je ! quel objet se présente à mes yeux ?

Z I P H I S.

J'ai saisi , pour vous voir , cet instant précieux.

M I R Z E L E , à part.

C'est lui ! puis-je le méconnoître ?
C'est le même qu'un songe a peint à mes genoux.
(à Ziphis.)

Par quel enchantement vous vois-je ici paroître ?

J'ai suivi l'Amour, c'est mon Maître ;
 Il ne pouvoit manquer de m'amener vers vous.

A Mirzele tout rend hommage :
 Dès qu'on la voit on s'attendrit ;
 Le doux Plaisir qui la chérit ,
 Ne songe plus qu'il est volage ;
 Et le Printemps, qui lui fourit ,
 Caresse en elle son image.

M I R Z E L E.

L'Amour est un Dieu trop léger ,
 Il s'envole & produit la haine ;
 Il fait nous cacher le danger ;
 Je ne veux point porter sa chaîne.

Z I P H I S.

Quand vous bravez ses traits, quand vous le méprisez ,
 Vous soumettez les cœurs à son Empire ,
 Et d'un regard vous détruisez
 Le mal que vous ne pouvez dire.

M I R Z E L E.

Quel Mortel oseroit aspirer à mon choix ?

Z I P H I S.

Je suis le fils d'un souverain Génie ;
 Tout l'univers obéit à sa voix ;
 Je partage avec lui sa puissance infinie ;
 Les Plaisirs & les Jeux sont soumis à nos loix :
 Ils viendront embellir le cours de votre vie ;
 Régnerez sur eux pour augmenter leurs droits.

F É E R I E.

27

M I R Z E L E.

Abandonnez cette Isle , & fuyez ma présence ;
Ce Palais est rempli de pièges dangereux.

Z I P H I S.

Si vous me contraignez de sortir de ces lieux ,
La mort sera le prix de mon obéissance.

M I R Z E L E.

O Ciel !

Z I P H I S.

Tel est l'arrêt qu'impose le Destin.

M I R Z E L E.

Et moi , si de l'Amour je connois la puissance ,
On m'annonce un malheur certain.

Z I P H I S.

Hé bien , que l'Amitié nous lie ;
Mieux que l'Amour encore elle adoucit la vie :
Pour la chanter unissons nos talens.

M I R Z E L E , *allant prendre sa harpe.*
Je puis m'accompagner & m'unir à vos chants.

Z I P H I S , *à part*

Amour , viens animer ma tendre mélodie ,
En chantant l'Amitié , prête-moi tes accens.

(*Mirzele , jouant de la harpe.*)

Z I P H I S.

Fille du Ciel , Divinité charmante ,
Douce & tendre Amitié , viens régner sur nos cœurs ,
Dans ton Empire tout enchante ;
Sur nos jours tu répands des fleurs :

M I R Z E L E ;

Plus aimable que l'Amour même ;
 Tu n'as point de feintes doucets ;
 Sans craindre tes rigueurs ,
 On peut se dire , je vous aime.

M I R Z E L E , *à part.*

Mon ame est attendrie , & ma crainte est extrême.
 Esprits qui dans ces lieux veillez sur mon bonheur ,
 Paroissez , si l'on veut m'en ravir la douceur.

S C E N E I V.

*Le fond du Palais dispaçoit , on voit la
 Ville de Troie.*

TROUPE DE GÉNIES , MIRZELE , ZIPHIS.

CHŒUR DE GÉNIES , *s'adressant à Mirzele.*

CRAINS l'Amour & ses charmes ;
 Il seme les alarmes ;
 Il fait couler les larmes ;
 Il répand la terreur.

M I R Z E L E .

Qu'entend-je !

L E C H Œ U R .

Au fond des noirs abîmes
 Il conduit ses victimes.
 Vois l'image des crimes
 Qu'a produits sa fureur.

S C È N E V.

MIRZELE, ZIPHIS, *la Discorde & sa suite ;
tenant des flambeaux , dansent , & vont embraser
la Ville de Troye.*

M I R Z E L E .

O Ciel ! quel funeste présage !

L E C H Œ U R .

Ilion voit son dernier jour ;
Le sang que fait couler la rage ,
Le fer, la flamme & le ravage
Sont les triomphes de l'Amour.

Z I P H I S .

Plaisirs, effacez la peinture
De ce spectacle affreux ;
Offrez à ses regards le bonheur que procure
Le destin des Amans heureux.



S C È N E V I.

*Le Théâtre change , & représente un Jardin
orné de guirlandes de fleurs , de statues ,
& de cascades.*

MIRZELE , ZIPHIS , TROUPE DE GÉNIES ;
TROUPE DE JEUX ET DE PLAISIRS ,
qui viennent danser autour de Mirzele.

Z I P H I S , avec les Plaisirs.

JEUNE Mirzele ,

Voulez-vous voir vos jours par le bonheur formés ?

Aimez ,

Ziphis brûle pour vous , Ziphis sera fidele ;

Aimez ;

Regardez à vos pieds l'Amant que vous charmez.

Aimez ;

Le plaisir dit, quand on est belle :

Aimez.

(*On danse.*)



S C È N E V I I.

LA FÉE, ET LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

L A F É E.

QUE vois-je ? à quels attraits vous êtes-vous livrée ?
Suivez mes pas.

M I R Z E L E.

Voyez Ziphis.

L A F É E.

Eh quoi !

Faut-il que mes malheurs lui servent de trophée ?

Si de Ziphis vous recevez la foi ,

Je perds tout mon pouvoir, je cesse d'être Fée ,

Et la Mort étendra son empire sur moi.

M I R Z E L E.

Que dites-vous ? votre infortune affreuse

Seroit l'ouvrage de mes feux ?

L A F É E.

Votre main fermera mes yeux :

Mais si je puis vous voir heureuse ,

L'arrêt de mon trépas sera moins rigoureux.

M I R Z E L E.

Impitoyable Amour, Dieu trompeur, Dieu barbare ;

Je connois de tes traits la perfide douceur ;

Je ne vois plus en toi qu'un tyran qui prépare

Les crimes des mortels, & la honte & l'horreur.]

Mirzele, c'est assez, je voulois vous connoître ;
 Et j'approuve les feux que Ziphis a fait naître ;
 Les chaînes de l'Amour sont des fleurs ou des fers ;
 Ses effets sont doux ou terribles ;
 Il égare les cœurs pervers ,
 Il éclaire les cœurs sensibles.

M I R Z E L E E T Z I P H I S .

Vous approuvez nos feux, nous ne verrons le jour
 Que pour vous exprimer notre reconnoissance.

L A F É E .

Rendez plutôt grace à l'Amour ;
 Quand ce Dieu vous unit, c'est moi qu'il récompense :

M I R Z E L E E T Z I P H I S .

Triomphe Amour, regne à jamais sur nous ;
 Répands avec tes feux, tes plaisirs dans mon ame :
 Si les jours du printemps sont si purs & si doux ,
 C'est qu'ils sont tous éclairés par ta flamme.

L A F É E .

Vous qui suivez mes loix, répondez à mes vœux ;
 Du nom de ces Amans embellissez l'Histoire ,
 Et qu'un Palais superbe, habité par les Jeux ;
 En éternise la mémoire.



SCÈNE VIII ;

SCÈNE VIII, & dernière.

Le Théâtre change, & représente un Palais magnifique, orné de chiffres du nom de Mirzele & de Ziphis ; on voit dans le fond un trône qui leur est destiné.

LA FÉE, MIRZELE, ZIPHIS, PLAISIRS
ET JEUX, GÉNIES des différentes parties
du Monde.

LE CHŒUR.

CHANTONS & célébrons leurs nœuds ;
Que leur bonheur soit notre gloire :
Rendons toujours leur cœur heureux,
Nous aurons part à leur victoire.

(On danse.)

MIRZELE.

Je ne veux plus chanter que toi,
Amour ; que mes succès deviennent ton ouvrage ;
Qu'ils servent à fixer mon Amant sous ta loi ;
Qu'ils l'empêchent d'être volage :
Fais que Ziphis en puisse être enchanté.
On peut causer l'ennui, lorsque l'on n'est que belle ;
On s'accoutume à la beauté ;
Le charme des talens la rend toujours nouvelle.

(On danse.)

Tome III.

C

Z I P H I S E T L E C H Œ U R.

Lorsque les Dieux firent naître Mirzele,
 Dans leur ouvrage on reconnut leurs traits;
 Elle pourroit se passer d'être belle,
 Et ses talens lui tiendroient lieu d'attraits :
 De sa beauté l'on ne peut se défendre,
 Et son esprit a le même pouvoir;
 Quand on la voit , on l'aime sans l'entendre;
 Et qui l'entend , l'aimeroit sans la voir.

(*Un Ballet général termine le divertissement.*)

F I N.

ÉRIXÈNE,

BALLET EN UN ACTE,

TIRÉ DU PASTOR FIDO.



ACTEURS.

L'AMOUR.

ERIXENE , Bergere.

DAPHNIS , Berger.

TROUPE D'AMOURS.

TROUPE DE BERGERS ET DE BERGERES:



É R I X È N E ,

B A L L E T .

SCENE PREMIERE.

D A P H N I S , L' A M O U R .

D A P H N I S .

A M O U R , tu vois ma peine extrême ;
C'est toi qui fis naître mes feux ,
C'est à toi de me rendre heureux :
Amour , Amour , tu fais si j'aime .

Erixene est belle ,
Mais elle est cruelle ,
Et c'est t'outrager :
Tu dois t'en venger ,

Amour , tu vois ma peine extrême ;
C'est toi qui fis naître mes feux ;
C'est à toi de me rendre heureux :
Amour , Amour , tu fais si j'aime .

L' A M O U R .

Erixene vient chaque jour
Respirer la fraîcheur dans ce bosquet paisible ;

Je remplis l'air de ma flamme invisible ;
Elle y va respirer l'Amour.

Dans ces lieux,
De mes feux
Tout est l'image ,
Tout est l'ouvrage :

Pour chanter mes douceurs ,
Je donne aux oiseaux leur ramage ;
Pour cacher mes faveurs ,
Je fis naître exprès ce feuillage ;
Et pour m'approcher du cœur
De la Beauté la plus sauvage ,
Je me cache dans la fleur
Qu'elle cueille dans un bocage.

D A P H N I S .

Je vais attendre Erixene en ces lieux ,
Pour lui faire approuver l'hommage de mes vœux.

L' A M O U R .

Non , Daphnis , suivez-moi , votre gloire s'apprête ;
Je vais en ménager l'instant ;
Je me prépare un triomphe éclatant ;
Votre bonheur naîtra du sein d'une tempête.
Quand on est belle sans aimer ,
Cythere s'afflige & murmure ;
C'est la cause de la Nature ;
Et tous les élémens s'empressent de s'armer
Pour m'aider à punir l'injure
Que je reçois d'un cœur qui craint de s'enflammer

L'AMOUR ET DAPHNIS.

Les traits charmans que l'Amour lance
Sont formés pour les jeunes cœurs ;
En vain la sagesse balance

L'attrait piquant dont brillent mes douceurs.

Peut-on comparer ses rigueurs

Aux traits charmans que l'Amour lance ?

L'AMOUR.

Elle paroît, évitons sa présence.

S C È N E I I.

ERIXENE , TROUPE DE BERGERS.

E R I X E N E .

LIVRONS-NOUS à la gaieté,
C'est notre âge qui l'appelle ;
Que votre légèreté
Effleure l'herbe nouvelle ;
Comme on voit une hirondelle ,
Pendant les beaux jours d'été,
Friser l'eau du bout de l'aile ,
Sans en troubler la clarté.

(*On danse.*)

Donnons en ces doux instans
L'effor à notre jeunesse ;
Les fleurs sont pour le printemps ,
Pour l'hiver est la tristesse ;

Le plaisir devient sagesse,
 Quand on est dans les beaux ans;
 En tombant dans la vieillesse,
 On réfléchit trop long-temps.

(*On danse ; on entend le tonnerre & les vents.*)

E R I X E N E , *alternativement avec le Chœur.*

Les éclairs annoncent l'orage ,
 Le tonnerre en éclats gronde sur ces côteaux;
 Les vents apportent le ravage.
 Retirons-nous sous ces ormeaux.

E R I X E N E *seule , reparoissant.*

Un calme heureux revient dans nos campagnes
 Repandre la sérénité ;
 Pour reprendre nos jeux, rappelons mes compagnes ;
 Et célébrons la liberté.



S C È N E I I I.

DAPHNIS *conduisant l'Amour qui a un bandeau sur les yeux*, ERIXENE, L'AMOUR.

DAPHNIS, à *Erixene*.

QUE votre cœur ému se rende
A la voix de l'humanité.
Pour cet enfant je vous demande
Les droits de l'hospitalité ;
Il est privé de la clarté ;
Ah ! que son infortune est grande !
Il ne voit pas votre beauté ;
Souffrez du moins qu'il vous entende.
Pour cet enfant je vous demande
Les droits de l'hospitalité.

ERIXENE.

Son malheur, son âge intéresse ;
Daphnis, je vous fais gré de m'implorer pour lui.

L'AMOUR.

Tout mon bonheur naîtroit de ma foiblesse,
Si ce berger me valoit votre appui.

ERIXENE, à *part*.

Sa voix attendriroit l'ame la plus farouche.

(à *Daphnis*.)

Vous aimez cet enfant, & son état vous touche ;

Si je ne l'aimois pas, l'amenerois-je ici ?
Quand vous le connoîtrez, vous l'aimerez aussi.

E R I X E N E , à l'Amour.

Venez habiter ces retraites ,
Nous serons toujours avec vous ;
Nos fêtes ne sembleront faites
Que pour vous fixer parmi nous ;
Nos chalumeaux & nos musettes
En auront des accords plus doux.
Venez habiter ces retraites ,
Nous serons toujours avec vous.

L' A M O U R.

Hélas ! je crains bien que ma mere ,
Ne me voyant pas revenir ,
Ne pleure & ne se désespere.
Ah ! ma mere , ma tendre mere ,
Hélas ! qu'allez-vous devenir ?
Vous affliger , c'est me punir.

E R I X E N E.

Je me représente sa peine ;
Votre absence , en effet , doit déchirer son cœur ;
Vers elle , en cet instant , que Daphnis vous ramène ,
Pour faire cesser sa douleur.

L' A M O U R.

La fatigue m'arrête , & le sommeil m'accable :
Vous paroissez avoir un cœur compatissant ;

Daignez être assez secourable
Pour conduire mes pas vers un gazon naissant.

ERIXENE *le conduit sur un lit de gazon.*

Dormez en paix dans cette solitude.
Allez trouver sa mere, ô vous, mon cher Daphnis!
Appaisez son inquiétude,
Et calmez-la sur le sort de son fils.

D A P H N I S.

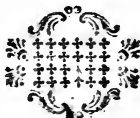
Je vais lui raconter ce que vous daignez faire;
Mais quoique ce bienfait ait des droits pour lui plaire,
Le fils pourra mieux qu'elle en acquitter le prix.

SCÈNE IV.

L'AMOUR *endormi*, ERIXENE.

ERIXENE.

ENFANT, sous ce tendre feuillage
Goûtez un tranquille sommeil;
Les soucis respectent votre âge,
Et n'en pressent pas le réveil,



S C E N E V.

LES BERGERES , L'AMOUR , ERIXENE.

CHŒUR DE BERGERS.

LES vents ont emporté l'orage ;
 Ils ne troublent plus nos ruisseaux :
 Le Zéphyr regne en ce bocage ,
 Re commençons des jeux nouveaux.

E R I X E N E .

De cet enfant respectez le repos ;
 Egaré par la nuit , surpris par la tempête ,
 Un doux sommeil ici l'arrête ,
 Et lui fait oublier ses maux.

CHŒUR EN SOURDINE.

(*Les Bergeres forment un berceau sur la tête de
 l'enfant.*)

Que chacune de nous s'empresse
 A lui faire un berceau de fleurs ;
 En se réveillant , qu'il connoisse
 Que l'on veut charmer ses douleurs.

E R I X E N E .

Par la candeur de son enfance ,
 Il doit intéresser nos cœurs :
 C'est le charme de l'innocence.

U N E B E R G E R E.

Détachons le bandeau qui lui couvre les yeux,
Et sur les siens qu'une de nous le place.

U N E A U T R E B E R G E R E.

Faisons un choix.

E R I X E N E.

Que le hasard le fasse ;

Il doit présider à nos jeux.

U N E B E R G E R E.

C'est Erixene qui commence.

U N E A U T R E B E R G E R E.

Le sort s'est déclaré pour l'objet le plus beau.

L A P R E M I E R E B E R G E R E.

Erixene devoit avoir la préférence ;

Ses traits peignent l'Amour, ils en ont la puissance ;

Il ne lui falloit qu'un bandeau

Pour achever la ressemblance.

U N E A U T R E B E R G E R E , à Erixene.

Prenez mes mains , pour vous placer

Dans un espace où rien ne pourra vous blesser.

(*Erixene au milieu du Théâtre , les Bergères
dansent autour d'elle , la touchent , & se dérobent.*)

E R I X E N E.

On tourne , on m'approche , on s'échappe ;

J'en tiens une ; ah ! c'est toi , Cloé !

E G L É.

Non , tu te trompes , c'est Eglé.

Tu fuis bientôt, je te rattrape.

U N E B E R G E R E.

Pour un instant dérobons-nous.

E R I X E N E.

Quel silence! où vous cachez-vous?

SCÈNE VI, & dernière.

ERIXENE, DAPHNIS, L'AMOUR.

(*Les Amours ramènent Daphnis ; l'Amour se leve , un Amour lui apporte son carquois , un autre lui remet son flambeau , les Amours voltigent autour d'Erixene.*)

E R I X E N E.

JE les entends, elles sont si légères
Que je ne puis les arrêter.

L' A M O U R, à Daphnis.

Venez.

D A P H N I S.

Je crains de l'irriter.

L' A M O U R.

J'ai le talent d'adoucir les Bergeres.

E R I X E N E *saisit Daphnis.*

Pour cette fois, tu n'échapperas pas,
C'est toi, Florise, en vain tu gardes le silence;

Détache mon bandeau; tu n'as point d'assurance;
Rends-moi ma liberté, pour lors tu recevras

Trois baisers pour ta récompense.

D A P H N I S , à part.

Amour !

E R I X E N E.

Quoi ! que dis-tu tout bas ?

Mais tu trembles ! ta main balance !

Moi-même , je vais donc finir mon embarras ?

(Elle détache son bandeau.)

C'est Daphnis ! ô mortelle offense !

D A P H N I S.

Est-ce vous offenser qu'adorer vos appas ?

L' A M O U R.

L'Amour a fait son crime, il prendra sa défense.

E R I X E N E.

Quoi ! vous êtes l'Amour ! Bergeres , accourez ,
Combattons ce tyran , & détruisons sa gloire.

(Les Amours ramènent les Bergeres , tenant chacune par la main un Berger , & enchaînées avec des fleurs.)

E R I X E N E.

Quel spectacle ! le puis-je croire ?

Ces guirlandes que vous m'offrez

Sont des preuves de sa victoire.

Est-ce ainsi , juste Ciel , que vous me secourez !

L' A M O U R.

La Beauté forme ma puissance ;

C'est pour aimer qu'elle a reçu le jour ;
 Que votre cœur cede à l'Amour ,
 L'hommage qu'on lui rend se change en récompense.

E R I X E N E .

Amour, je connois tes attraits ;
 Je ne puis plus cacher que j'aime.
 Pour te fuir , mes efforts secrets
 Ont rendu ma tendresse extrême ;
 Il semble que la Vertu même
 Ne soit que pour tes intérêts.

(*On danse.*)

L' A M O U R .

Je remets dans vos mains mon carquois & mes armes ;
 En ai-je besoin désormais ?
 Mon flambeau que je tiens pour éclairer vos charmes,
 Me servira mieux que mes traits.

T R I O .

L' A M O U R .

Je veux régner dans votre
 ame ,
 Si je m'enchaîne avec
 vous.
 Plus on résiste à ma flamme,
 Plus mes triomphes sont
 doux.

ERIXENE , DAPHNIS.

Amour regne dans mon
 ame ,
 Dieu charmant enchaînez-
 nous.
 Plus on résiste à ta flamme ;
 Plus tes triomphes sont
 doux.

(*Le Chœur répète le Trio , Divertissement général.*)

F I N.

ZEUXIS

ZEUXIS
ET
PARRHASIUS,
BALLET EN UN ACTE.

Tome III.

D



A C T E U R S.

ARÉLIE.

PARRHASIUS.

ZEUXIS.

TROUPE D'ÉLEVES DE MINERVE.



ZEUXIS

E T

PARRHASIUS,

BALLET.

*Le Théâtre représente un bocage , au fond
duquel on voit un Temple consacré à
Minerve.*

SCÈNE PREMIERE.

ARÉLIE, seule.

DÉESSE des Beaux-Arts, en tremblant je t'implore
Pour les intérêts de l'Amour;
Sois-moi favorable en ce jour,
Couronne l'Amant que j'adore;
Zeuxis, Parrhasius, émules dangereux,
Vont disputer le prix de la Peinture;
Et ma main est le prix qu'au Vainqueur l'on assure.
Ce n'est pas pour Zeuxis que je forme des vœux.

Dij

52 ZEUXIS ET PARRHASIUS;

Déesse des Beaux-Arts, en tremblant je t'implore
Pour les intérêts de l'Amour;
Sois-moi favorable en ce jour,
Couronne l'Amant que j'adore.

SCÈNE II.

ZEUXIS, ARÉLIE.

ZEUXIS.

LES enfans de Minerve, appelés en ces lieux,
Ne jugeront que pour ma gloire;
Et mon ouvrage, en séduisant leurs yeux,
Va déterminer ma victoire.

ARÉLIE.

Le vrai talent brille dans son essor,
Et jamais l'orgueil ne l'annonce;
De son triomphe il doute encor
Dans le moment qu'on le prononce.

ZEUXIS.

Tous les talens sont des bienfaits des Dieux;
Sentir le prix des dons que l'on a reçus d'eux,
C'est leur en rapporter l'hommage.
Des traits de mon pinceau j'étonne les regards;
Je représente un ciel dans un affreux nuage;
J'offre des malheureux sur des débris épars,
Luttant contre les flots & les vents & l'orage,
Et le tonnerre en feu, grondant de toutes parts,
Eclaire l'horreur du naufrage.

A R É L I È.

Plus tendre & plus heureux dans le choix des couleurs,
Votre rival nous peint des berceaux qui s'unissent,
Et des eaux pures qui jaillissent,
Pour retomber sur des tapis de fleurs.
L'Amour paroît tracer, sous ses pinceaux flatteurs,
Le dessin de chaque peinture ;
Il les rapporte au penchant de nos cœurs,
Et nous fait admirer, dans ses traits enchanteurs,
Les biens & le bonheur de toute la Nature.

Z É U X I S.

Dès que l'Amour est mon objet,
Il me guide dans mon ouvrage ;
Et quand le cœur est plein de son sujet,
Il est aisé d'en exprimer l'image.



S C È N E I I I.

PARRHASIUS, ZEUXIS, ARÉLIE.

PARRHASIUS.

J'ATTENDS mon sort, on va le déclarer;
Pour mon amour c'est un moment terrible:
Si le cœur le plus tendre avoit droit d'espérer,
J'aurois lieu de me rassurer;
Mais ce n'est pas l'Amant le plus sensible
Que l'on va préférer.

ARÉLIE.

Votre Art dut sa naissance à la seule tendresse;
Ce fut un trait ingénieux du cœur,
Un excès de délicatesse,
Dont une femme eut tout l'honneur.

ZEUXIS.

Ce n'est plus qu'un vain hommage;
Il est moins fait pour être un gage
De la fidélité,
Que pour flatter la vanité
D'un cœur indiscret & volage.

PARRHASIUS.

Le sentiment doit seul être écouté;
De la Peinture il est l'ame & la vie;
L'impression dont notre ame est remplie,

B. A. L. I. E. T. 55
Nous fait saisir la vérité.

J'ai voulu rendre la beauté;
J'ai consulté l'Amour, & j'ai peint Arélie.

A R É L I E.

Je condamne votre projet;
Votre rival aura la préférence,
Et le choix du sujet
Pourra tromper votre espérance.

P A R R H A S I U S.

Je ne suis plus maître de ce portrait;
Pour orner ses Autels l'Amour me le demande:
Ce Dieu m'a fourni chaque trait,
Il doit en réclamer l'offrande.

Sans cesse je lui rends un hommage nouveau;
Plein de son esprit qui m'éclaire,
Je peins l'éclat de son flambeau;
Et si j'avois le bonheur de vous plaire,
Qu'avec plaisir je ferois un tableau
Qui représenteroit l'image du mystère!

Z E U X I S.

Nos Juges viennent dans ces lieux,
Il faut à leurs regards exposer nos ouvrages;
Nous allons savoir qui des deux,
D'un triomphe si doux obtiendra l'avantage.

A R É L I E , à part.

Quel instant pour mon cœur ! je tremble, justes
Dieux !



SCENE IV, & dernière.

TROUPE DE FAVORIS DE MINERVE ;
ACTEURS PRÉCÉDENS.

C H Œ U R.

V oici l'instant de la victoire,
Des effets de votre Art que nos yeux soient surpris ;
L'Amour en aura le prix,
Minerve en aura la gloire.
(On apporte un tableau qui représente une treille.)

Z E U X I S.

Arélie est l'objet de mes soins assidus ;
J'ai composé ce tableau pour lui plaire :
Voyez à leurs rameaux ces raisins suspendus ;
C'est la forme que prit Bacchus
Pour séduire le cœur d'une Nymphé sévère.
(On entend le ramage de plusieurs oiseaux.)

P A R R H A S I U S.

Quel ramage mélodieux !
Que vois-je ! ô Ciel, quel prodige !
Les oiseaux volent dans ces lieux,
Ils sont séduits par le prestige,
Et prennent pour des fruits ce qui frappe nos yeux.

A R É L I E , à part.

Hélas ! c'est mon malheur qu'annonce un tel spec-
tacle.

Z E U X I S.

Je crois que mon triomphe est prêt.
Mon rival pourra-t-il effacer ce miracle ?
Tous ces oiseaux trompés prononcent son arrêt.

P A R R H A S I U S.

Ma surprise est égale à ma douleur extrême,
Je ne puis espérer d'égaliser ce tableau.

Z E U X I S.

Montrez ce qu'a produit votre savoir suprême.
(*On voit un tableau couvert d'un rideau.*)

P A R R H A S I U S.

La crainte me retient, examinez vous-même.

Z E U X I S.

Voyons donc ce qu'aux yeux peut cacher ce rideau.
Dieu ! c'est le tableau même. . . .

LE JUGE PRINCIPAL DE MINERVE , à Zeuxis.

O prodige nouveau !

Vous avez des oiseaux excité la méprise ;
Mais vous faire tomber dans une autre surprise,
Est aux yeux de Minerve un triomphe plus beau.

Z E U X I S.

La honte & la défaite , ô Ciel ! sont mon partage ;
Allons cacher ma douleur & ma rage.

A R É L I E , P A R R H A S I U S.

A l'Amour j'offris tous mes vœux,
Le succès couronne ma flamme.

58 ZEUXIS ET PARRHASIUS , &c.

Ah ! quel moment délicieux !

Quel plaisir regne dans mon ame !

C H Œ U R.

Les Dieux se déclarent pour vous ,

Et Minerve & l'Amour s'unissent.

Triomphez d'un accord si doux ,

Et que ces lieux en retentissent.

(*Divertissement général.*)

F I N.

A P O L L O N

E T

M A R S Y A S,

BALLET EN UN ACTE.



A C T E U R S.

APOLLON , sous le nom de Palémon.

MARSYAS.

ZÉLIDIE.

SILVAIN , Confident de Marfyas.

TROUPE DE NYMPHES , DE BERGERES ;
DE SATYRES ET DE SILVAINS.



A P O L L O N

E T

M A R S Y A S ,

B A L L E T.

Le Théâtre représente une forêt agréable.

SCÈNE PREMIERE.

MARSYAS , SILVAIN , TROUPE DE
SATYRES.

M A R S Y A S.

U N Berger trop audacieux
Ose de mes talens me disputer la gloire ;
La jeune Zélidie est l'objet de mes vœux ;
Je prétends qu'elle soit le prix de ma victoire.

S I L V A I N.

Tu fais le charme de nos bois ,
Et les Nymphes & les Bergeres
Composent leurs danfes légères
Aux sons bruyans de ton hautbois.

52 APOLLON ET MARSYAS ;

M A R S Y A S.

J'apperçois Zélidie en ce séjour champêtre ;
Pour la mieux détacher d'un rival dangereux,
Empressons-nous de lui faire connoître
La gaieté qui regne en nos jeux.

S C È N E I I.

ZÉLIDIE, MARSYAS, SILVAIN, SUITE
DE MARSYAS.

Z É L I D I E.

DANS cet asile solitaire ,
L'éclat de vos accens interrompt le plaisir ;
Il ne se laisse saisir
Que dans le sein du mystère.

M A R S Y A S.

Nous ne sentons l'Amour que pour le maîtriser ;
Lui donner un pouvoir suprême ,
C'est l'affoiblir lui-même ,
Et s'abuser.
Si-tôt que sa chaîne est trop forte ,
Un Amant cherche à la briser ;
Quand on ne sent pas qu'on la porte ,
On la garde pour s'amuser.

Z É L I D I E.

Ah ! rougissez plutôt de cette indépendance ,
Elle irrite l'Amour plus que l'indifférence.

M A R S Y A S , avec le Chœur.

Dans nos déserts

On goûte un fort paisible ;

On laisse aux Dieux le soin pénible

De gouverner cet univers ;

Leur effrayant tonnerre

Dans nos antres ne peut percer ;

Il gronde sur la terre ,

Et n'ose pas nous offenser.

Sans nous embarrasser

De l'allumer ou de l'éteindre ,

Nous gémirions de le lancer ,

Et nous rougirions de le craindre.

Z É L I D I E.

D'un superbe Mortel , Dieux ! réprimez l'orgueil :

C'est Palémon

M A R S Y A S.

Ma voix deviendra son écueil.

(On entend le prélude d'une musique simple & mélodieuse.)

Quelle est cette musique uniforme & champêtre ?

Z É L I D I E.

J'en reconnois les sons flatteurs ;

Ils vous annoncent votre Maître.

M A R S Y A S.

D'un chant que je méprise ils peignent les langueurs.



S C È N E I I I.

APOLLON , *sous le nom de Palemon* , suivi
DE BERGERS ET DE BERGERES , AC-
TEURS PRÉCÉDENS.

A P O L L O N.

B ERGERES , près de moi , que ma voix vous attire ;
Ne vous étonnez pas si mes chants sont si doux ;
Voyez triompher parmi vous
L'objet charmant qui les inspire.

(*A Zélidie.*)

Quand on voit briller vos attraits,
L'Amour se fait toujours entendre ;
Dans vos yeux il puise ses traits ;
En vain l'on voudroit s'en défendre ;
Et vos regards sont les secrets
Dont il se sert pour nous surprendre.

Z É L I D I E.

De vos sons enchanteurs je craignois les appas ;
J'espérois que dans ces retraites
Vous ne porteriez point vos pas.

A P O L L O N.

Vous redoutez donc moins les chants de Marsyas ?

M A R S Y A S.

Tu ne fais inspirer que la mélancolie ;
Je dois de tes accens mépriser la langueur ;

Loin de nous à jamais ta triste mélodie ;
C'est par des traits plus vifs qu'un Amant est vain-
queur.

A P O L L O N.

Reconnois ton audace ,
C'est Apollon que tu veux surpasser.

M A R S Y A S.

Je rends hommage à votre rang suprême ;
Mais vos talens ne peuvent m'abaisser.

Z É L I D I E.

Quoi ! Palémon.....

A P O L L O N.

Est un Dieu qui vous aime.

M A R S Y A S.

Ma voix fait retentir les airs ,
Et perce jusqu'aux Cieux où gronde le tonnerre ;
Elle fait pénétrer au centre de la terre ,
Et doit charmer la Reine des Enfers.
Des superbes Titans je chanterai la guerre ,
J'imiterai les vents, la foudre & les éclairs.

A P O L L O N.

Je ne veux chanter que les Belles :
Que feroient les talens sans elles ?
Connoîtroit-on la Volupté ?
Lorsque les Arts prirent naissance ,
L'Amour fit naître la Beauté
Pour devenir leur récompense.

66 APOLLON ET MARSYAS ;

M A R S Y A S.

Nymphes, Bergeres, jugez-nous.

A P O L L O N.

Pour décider de ce qu'il faut pour plaire,
On ne doit consulter que vous.

A P O L L O N E T M A R S Y A S.

J'approuverai l'arrêt, dût-il m'être contraire.

M A R S Y A S , à *Zélidie*.

Le Vainqueur sera votre époux.

Z É L I D I E E T A P O L L O N.

Empêchez-moi }
Ne craignez pas } de l'avoir pour époux.

M A R S Y A S , *alternativement avec sa suite.*

Faisons triompher l'alégresse ;
Qu'elle regne dans tous nos jeux ;
Elle vaut mieux que la tendresse,
Et fait couler des jours heureux.
Toujours vive, & jamais la même,
La gaieté remplace l'Amour ;
Avec une vitesse extrême
Elle fait passer chaque jour :
Si l'on est tendre & si l'on aime,
La gaieté fait durer l'Amour.

(*Pendant cet air , toutes les Nymphes entourent
Marfyas.*)

Z É L I D I E.

De nos jeunes Beautés la troupe l'enviornne ;
Au désespoir je m'abandonne ,
Et Marsyas sera seul écouté.

A P O L L O N.

Amour , naïveté , constance ,
Sont bien plus doux que la gaieté ;
De tout éclat fuir l'apparence ,
Aimer avec simplicité ,
Chercher un asile écarté ,
Où les regards & le silence
Sont des sermens de vérité.
Quand le bonheur est bien goûté ,
Amour , naïveté , constance ,
Sont bien plus doux que la gaieté.

(*Tandis qu'Apollon chante , toutes les Nymphes
quittent Marsyas pour environner Apollon.*)

C H Œ U R D E N Y M P H E S.

Quels doux accens ! leur charme nous entraîne.

M A R S Y A S.

Que faites-vous ? quoi , vous m'abandonnez ?
Ciel ! ô Ciel ! vous le couronnez !

Z É L I D I E.

Nos cœurs donnent le prix au Dieu qui les enchaîne.

A P O L L O N.

Je ne veux te punir que par ta vanité ;
Que ta honte soit ton supplice ;
Et que ton nom transmette à la postérité
Un souvenir qui le flétrisse.

68 APOLLON ET MARSYAS ; &c.

M A R S Y A S.

Allons cacher dans le fond des forêts

Et ma défaite & mes regrets.

(*Il sort.*)

A P O L L O N , à Zélidie.

Je chérissois peu ma victoire ,

Si vous n'en étiez pas le prix ;

A quoi me serviroit ma gloire ,

Si vous doutiez des feux dont mon cœur est épris ?

Z É L I D I E.

L'Amour parle pour vous , puis-je ne pas vous croire ?

A P O L L O N , Z É L I D I E , avec les Chœurs.

Amour , Amour , sans ta flamme

Est-il des accords touchans ?

Si tu ne regnes dans les chants ,

Si tu ne leur donnes de l'ame ;

Amour , Amour , sans ta flamme

Est-il des accords touchans ?



L'Art n'est qu'une vaine parure ;

Son triomphe , c'est d'étonner.

Pour plaire au cœur , pour l'enchaîner ,

Il est une route plus sûre ;

C'est le secret de la Nature ,

Elle seule peut le donner.

Amour , Amour , &c.

F I N.

Z É M I S

E T

Z É L I E ,

BALLET HÉROIQUE

EN TROIS ACTES.



A C T E U R S.

L'AMOUR , sous les traits d'un Berger.

ZÉPHIRE.

ZÉLIE , Bergere.

LE GRAND-PRÊTRE DE VÉNUS.

TROUPE DE PLAISIRS.

TROUPE DE BERGERS ET DE BERGERES.



Z É M I S

E T

Z É L I E ,

BALLET HÉROIQUE.

ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente un bocage , au fond
duquel on voit un autel élevé à Flore.*

SCÈNE PREMIERE.

L'AMOUR, ZÉPHIRE.

Z É P H I R E.

Sous ces traits empruntés, qui connoitra l'Amour ?
Sans doute il vient soumettre une Beauté sévère ;
Daignez m'unir à vous dans cet heureux mystère,
Je veux que votre gloire éclate dans ce jour.

L I

L' A M O U R.

L'orgueilleuse Zélie, en me livrant la guerre ;
De la simple amitié-croit chérir la douceur ;

Je quitte exprès le séjour du tonnerre

Pour triompher de son erreur.

Les ames tendres m'appartiennent ;

Zélie en vain fuit un vainqueur ,

Je n'ai besoin que de son cœur ,

Pour que tous ses vœux me reviennent ;

Elle a beau s'armer de rigueur ,

Les ames tendres m'appartiennent.

Z É P H I R E.

Zémis offre à Zélie & son cœur & ses vœux ;

Mais s'il parloit d'amour , il seroit malheureux.

L' A M O U R.

Sous le nom d'une amitié tendre ,

Sans déclarer sa flamme il a su l'engager ;

Il a voulu lui cacher le danger ,

Pour l'empêcher de se défendre.

E N S E M B L E.

L'amitié n'est qu'un détour

Fait pour tromper les cruelles ,

Et l'amitié des Belles ,

Peuple l'empire de l'Amour.

L' A M O U R.

Je veux rendre en ce jour ma gloire plus parfaite ,

Et j'ai tout préparé pour qu'en cette retraite

Zélie, en gémissant, connoisse mon pouvoir ;
 Je vais, par le désespoir,
 Faire éclater sa défaite.

(Elle vient.)

SCÈNE II.

ZÉLIE, L'AMOUR, ZÉPHIRE, ZÉMIS.

L'AMOUR.

Vous devez présider à nos jeux :
 C'est à Flore que l'on adresse
 La naissance de tous les feux ;
 Mais en admirant la Prêtresse,
 L'offrande des cœurs & des vœux
 Doit échapper à la Déesse.

ZÉLIE.

En séduisant ma vanité,
 Vous espérez exciter ma tendresse ;
 L'Amour n'aime à flatter l'orgueil de la Beauté
 Que pour préparer sa foiblesse.

ZÉMIS ET ZÉPHIRE.

Pourquoi du tendre Amour craignez-vous les
 soupirs ?
 Votre bonheur seroit le prix de sa victoire ;
 Il seroit vos plaisirs,
 Quand vous feriez sa gloire.

Z É L I E.

Je n'en crois pas vos discours ,
 Les Amans sont infideles :
 On peint l'Amour avec des ailes ,
 Pour prouver que toujours
 Les Amans sont infideles.

L' A M O U R.

En vous aimant ,
 Qui pourroit devenir volage ?
 Votre beauté séduit , & votre esprit engage ,
 Vous avez l'art de fixer un Amant ;
 Vous variez l'objet de son hommage
 Par le charme de l'agrément.
 En vous aimant ,
 Qui pourroit devenir volage ?

Z É L I E , à l'Amour.

Le peuple vous attend , remplissez son ardeur ,
 Allez chercher les fleurs qu'a fait naître l'Aurore ;
 Comme étranger vous obtenez l'honneur
 De m'apporter les dons qu'on doit offrir à Flore.



SCENE III.

Z É L I E , Z É M I S.

Z É L I E.

ZÉMIS, approchez-vous ; mais quel nuage épais
A dans vos yeux répandu la tristesse ?
Zémis, votre sort m'intéresse,
Qui peut en altérer la paix ?

Z É M I S.

Je crains que ce Berger, en vous vantant sa flamme,
Ne trouble le repos qui regne dans votre ame.

Z É L I E.

Je chéris trop le calme où nous passons nos jours ;
Je crains l'Amour & ses alarmes ;
De la seule amitié je veux goûter les charmes,
Elle nous unira toujours.

Z É M I S.

L'Amour & l'Amitié rarement se répondent,
On voit bien peu naître un accord si doux ;
Mais leurs couleurs & leurs traits se confondent,
Lorsque l'on peint tout ce qu'on sent pour vous.

Z É L I E.

L'Amour n'est pas comme Zéphire
Qui caresse toutes les fleurs ;
Tous les sujets de son Empire
N'en éprouvent pas les douceurs.

76 Z É M I S E T Z É L I E ;

Quelquefois s'il daigne sourire ,
Souvent il fait couler des pleurs ;
Ne parlez plus d'un Dieu dont le seul nom m'alarme.

Z É M I S.

C'est un devoir que votre volonté.
Voudrois-je affliger la Beauté ?
Tout objet qui nous charme
Devient une Divinité ;
C'est une impiété
Que de lui couter une larme.

Z É L I E.

On vient , les jeux vont commencer.

Z É M I S.

Dispensez-moi d'assister à la fête.

Z É L I E.

Non, non, ce feroit m'offenser ;
Zémis , c'est moi qui vous arrête.

S C È N E I V.

L'AMOUR , ZÉLIE , ZÉMIS , TROUPE
DE BERGERS ET DE BERGERES.

L' A M O U R.

OFFRONS ces dons à Flore , & que de toutes parts
Il en renaisse d'autres ,
Pour amuser les regards
De l'objet qui fixe les nôtres.

C H Œ U R.

Offrons ces dons , &c.

(*On danse.*)

L' A M O U R.

Le Maître du tonnerre ,
Croyant punir les Dieux , les exila sur terre ;
L'Amour voulut , pour les venger ,
Présider à votre naissance ;
Il trouva l'art de changer
Leur exil en récompense.

C H Œ U R.

Triomphez de tous les Dieux ,
L'Amour vous doit & sa gloire & ses armes ;
Lorsqu'on brille de tant de charmes ,
On doit régner dans les Cieux.

(*On danse.*)

Z É L I E.

Volez Zéphir , venez avec l'Aurore
Répandre vos bienfaits ;
Faites triompher Flore ,
Vos trésors forment ses attraits.
Que vos douces haleines
Parent nos champs des plus vives couleurs ;
Non , je ne veux d'autres chaînes
Que ces guirlandes de fleurs.

(*On entend une symphonie ; on danse.*)

Z É L I E *continue.*

Quels sons flatteurs , quelle douce harmonie
Remplissent ces bois ?

78 Z É M I S E T Z É L I E ;

U N E V O I X.

Ecoute , Zélie ;

Ce que Flore aujourd'hui t'annonce par ma voix.

Parmi ceux que l'espoir amène

Pour soumettre ton cœur ,

Il est un Dieu caché sous une forme humaine ,

C'est lui qui fera ton vainqueur.

Z É L I E.

Qu'entends-je ! quel oracle !

Z É M I S.

O mortelles alarmes !

C H Œ U R.

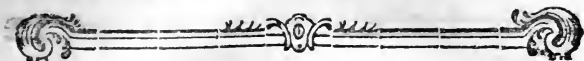
Triomphez de tous les Dieux ,

L'Amour vous doit & sa gloire & ses armes ;

Lorsqu'on brille de tant de charmes ,

On doit régner dans les Cieux.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

*Le Théâtre représente des Jardins embellis
par l'Art.*

SCENE PREMIERE.

Z É L I E , *seule.*

L'ORACLE est découvert, sa voix n'est pas trom-
peuse ;

Un sentiment nouveau vient charmer mes esprits ;
Si c'est un Dieu qui doit me rendre heureuse ,
Mon cœur me dit que c'est Zémis.

SCENE II.

Z É L I E , CHŒUR DE FEMMES *derrière le
Théâtre.*

U N Dieu puissant vous cede la victoire ,
Jeune Beauté , couronnez son ardeur ;
Il veut vous devoir son bonheur ,
Quand vous lui devrez votre gloire.

Z É L I E .

Tout sert à m'annoncer le sort le plus flatteur.

S C E N E I I I.

L' A M O U R , Z É L I E.

L' A M O U R.

DUN Oracle charmant , si j'en crois le présage ;
 Un Dieu fera votre vainqueur ;
 De ma divinité je sens tout l'avantage ,
 Daignez recevoir un hommage
 Digne de votre cœur.

Vous ne répondez rien ! vous gardez le silence !
 Rejetez-vous mes soupirs & mes vœux ?

Z É L I E.

Je ressens en votre présence
 Le respect que l'on doit aux Dieux.

L' A M O U R.

Qu'en cet instant votre bonheur commence.
 Esprits soumis à mon obéissance ,
 Volez , embellissez ces lieux ,
 Ne faites briller ma puissance
 Que pour faire éclater mes feux.

(*Le Théâtre s'embellit.*)

L' A M O U R.

A vos désirs que tout réponde ,
 Partagez mes suprêmes droits ;
 Il est plus doux d'obéir à vos loix
 Que d'en pouvoir donner au monde.

CHŒUR.

C H Œ U R.

A vos désirs que tout réponde ,
 Partagez les suprêmes droits ;
 Il est plus doux d'obéir à vos loix
 Que d'en pouvoir donner au monde.

(*Divertissement.*)

S C E N E I V.

L' A M O U R , Z É L I E.

L' A M O U R , à *Zélie.*

C'EST assez, terminez & vos chants & vos jeux.
 Quelle douleur vous trouble & vous arrête ?
 J'ai vu des pleurs s'échapper de vos yeux.

Z É L I E.

Zémis n'étoit point à la fête ;
 Zémis feroit-il malheureux ?

L' A M O U R.

Quand vous réglez, quand tout vous rend hom-
 mage,
 Un Berger devoit-il exciter vos regrets ?

Z É L I E.

Le bonheur de pouvoir répandre des bienfaits,
 De ceux qui me sont chers me rappelle l'image.

L' A M O U R.

Je ne vois ce Zémis qu'avec un œil jaloux,
 Sans en faire l'aveu, je fais qu'il vous adore ;

Tome III.

F

82 Z É M I S E T Z É L I E ;
Mais , pour le dérober à mon juste courroux ,
Je vous permets de le revoir encore ,
Pour l'accabler de haine , & l'éloigner de vous.

S C E N E V.

Z É L I E , *seule.*

ZÉMIS m'aime , il devrait me paroître coupable ;
Et d'un trouble inconnu j'éprouve le pouvoir !
Quand je devrois le fuir , je ne crains de le voir ,
Qu'en songeant aux transports d'un rival redoutable.



SCENE VI.

ZÉMIS ET ZÉLIE.

ZÉLIE.

ZÉMIS , vous me voyez frémir ;
D'un Dieu terrible évitez la colere ;
Peut-être va-t-il vous punir
De paroître en un lieu que sa présence éclaire.

ZÉMIS.

Je vois ce rival sans effroi ;
C'est de vous que j'attends ma gloire ou mon
supplice :

Si vous vous déclarez pour moi ,
Ce Dieu doit nous unir, s'il aime la justice ;
Et si vous préférez de vivre sous sa loi ,
Je meurs avant qu'il me punisse.

ZÉLIE.

Fuis , malheureux , échappe à ton destin ;
S'il te trouve en ces lieux , ton trépas est certain.

ZÉMIS.

Quand il vient m'enlever la Beauté que j'adore ,
Voudrois-je respirer encore ?
Qu'il paroisse ce Dieu , qu'il termine mon sort ;
Je cherche à l'outrager , pour obtenir la mort.

ZÉLIE.

O Ciel ! tu veux perdre la vie.

F ij

84 Z É M I S E T Z É L I E ;

Mais quelle nuit !... tu ne peux échapper :
Quels nuages épais viennent t'envelopper ?

L' A M O U R , *au fond du Théâtre.*

Zémis, ton attente est remplie ,
C'est au tombeau que tu joindras Zélie.

(*Un nuage l'enleve.*)

Z É M I S.

Zélie , on nous sépare....

Z É L I E.

Arrêtez , arrêtez....

Mais , justes Dieux ! mes cris ne sont point écoutés :
Dieu cruel , ma douleur doit t'irriter encore ;
Viens m'unir à Zémis ; je brave ton courroux ,
Et loin de m'opposer à tes transports jaloux ,
C'est ta vengeance que j'implore.

Fin du second Acte.



ACTE III.

*Le Théâtre représente un bois , avec un
Temple rustique dans l'enfoncement ; on
lit cette inscription au dessus du portique :*

A VÉNUS FAVORABLE (*).

SCENE PREMIERE.

Z É L I E , seule.

O U suis-je ? & quel pouvoir m'a conduite en
ces lieux ?

Quel est ce Temple respectable ?

J'y vois ces mots écrits : A VÉNUS FAVORABLE.
Déesse , prends pitié de mes jours douloureux ;
Défends-moi d'un Amant cruel & redoutable ;
D'un Bergér qui m'est cher calme le sort affreux.

(*) Cette idée est tirée du Roman des Amours de Tibulle.



S C E N E I I.

LE GRAND-PRÊTRE, SUITE DU GRAND-
PRÊTRE, ZÉLIE *se retire dans le fond du*
Théâtre.

LE GRAND-PRÊTRE.

ADoucis les tourmens d'un Amant misérable ;
Vénus , s'il ne peut être heureux ,
Qu'une mort désirable
Termine son sort rigoureux.

C H Œ U R.

Adoucis les tourmens d'un Amant , &c.

LE GRAND-PRÊTRE.

La mort offre un asile
Aux cœurs infortunés ,
Et leur procure un sort tranquille ,
En brisant les liens dont ils sont enchaînés.

C H Œ U R.

Que d'un fidele Amant les maux soient terminés.

LE GRAND-PRÊTRE.

C'est en gémissant qu'il t'implore ,
Daigne le secourir ;
Il aime mieux mourir ,
Que d'oublier la Beauté qu'il adore.

C H Œ U R.

Daigne le secourir,
Il demande à mourir.

(*La Suite se retire.*)

SCENE III.

ZÉLIE, LE GRAND-PRÊTRE.

LE GRAND-PRÊTRE.

QUI peut vous attirer dans ces lieux solitaires?

Z É L I E.

Présente, malgré moi,
A vos tristes mysteres,
Ils redoublent encor mon trouble & mon effroi.

LE GRAND-PRÊTRE.

Dans ce séjour sacré, dans ce Temple champêtre,
Un Amant va trouver la fin de ses douleurs;
Dans ces bois écartés mes yeux l'ont vu paroître;
Il pouffoit des soupirs, il répandoit des pleurs;
Sa douleur annonçoit l'excès de sa tendresse;

Il demandoit à la Déesse
De terminer ses jours ou ses malheurs.

Z É L I E.

Quel trouble me saisit! que son sort m'intéresse!

LE GRAND-PRÊTRE.

C'est moi-même qui l'ai conduit
Sous cet autel où regne une éternelle nuit.

Puis-je porter mes pas dans ces retraites sombres ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Si vous voulez vous offrir à ses yeux ,
Les momens vous sont précieux ;
Peut-être est-il déjà dans l'Empire des Ombres ;



SCENE IV.

*Le Théâtre change, & représente une grotte obscure ;
éclairée par des lampes sépulchrales ; Zémis est
appuyé contre un tombeau.*

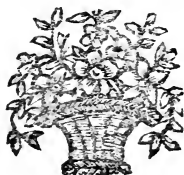
Z É M I S, *seul.*

LIEUX ignorés de l'Univers,
Qu'un silence d'horreur rend encor plus funebres ;
Faites sortir la Mort du sein de vos ténèbres ;
O Mort ! entends ma voix , & viens briser mes fers.

Eh ! qui pourroit m'attacher à la vie ?
Je ne reverrai plus l'objet de mon amour ;

Je ne sentoie le prix du jour
Qu'en adorant les charmes de Zélie.

Lieux ignorés de l'Univers,
Qu'un silence d'horreur rend encor plus funebres ;
Faites sortir la Mort du sein de vos ténèbres ;
O Mort ! entends ma voix , & viens briser mes fers.



S C E N E V.

ZÉMIS, ZÉLIE *dans l'éloignement.*

Z É L I E.

J'AI cru distinguer quelques plaintes ;
 Mais la clarté de ce pâle flambeau
 M'offre un infortuné couché près d'un tombeau !
 Quel spectacle ! ah ! grand Dieu ! qu'il redouble mes
 craintes !

Z É M I S.

Je touche à la fin de mes maux.

Z É L I E.

Mais, qu'entends-je ? sa voix éteinte
 Ne rend qu'à peine quelques mots.

Z É M I S.

Qui vient ici partager mon repos ?

Z É L I E.

Ah ! de trop de pitié je sens mon ame atteinte.

Z É M I S.

Vous que le sort a conduit en ces lieux,
 Approchez-vous, daignez m'entendre ;
 Venez fermer les yeux
 De l'Amant le plus tendre.

Z É L I E.

Hélas ! ...

BALLET HÉROIQUE. 91

Z É M I S.

Vous paroissez sensible à mes douleurs.

Z É L I E.

Pourrois-je retenir mes larmes ?

Mes jours sont trop mêlés d'alarmes ,
Pour n'avoir pas pitié de vos malheurs.

Z É M I S.

Mon espérance est près d'être remplie.

Z É L I E.

Que veux-tu ?

Z É M I S.

Si jamais vous quittez ce séjour ;
Publiez qu'en mourant j'ai chéri mon amour ,
Que je suis mort en adorant Zélie.

Z É L I E.

Juste Ciel ! quelle horreur a glacé mes esprits ?
Je vais voir expirer Zémis ;
Je me meurs

Z É M I S , *se levant.*

Avançons, quel objet se présente ?
Dieu ! c'est Zélie ! elle est pâle & mourante ;
Zélie ! . . .

Z É L I E.

Ah ! tu me rends au jour ,
Ta voix a rappelé mon ame fugitive.

Z É M I S.

Cher & charmant objet du plus parfait amour ,
Je t'entends, je te vois : l'Amour veut que je vive.

Z É L I E.

Zémis, mon cher Zémis, ô jour ! ô doux moment !
 Je te croyois plongé dans la nuit éternelle.
 Quel bonheur imprévu ! je revois mon Amant ;
 Cet antre paroît prendre une forme nouvelle ,
 Il devient un Temple charmant ,
 Où j'adore un Amant fidele.

Z É M I S.

Ah ! je ne songe plus aux maux que j'ai soufferts.
 Maître du monde entier , votre foudre terrible
 Ébranle la terre & les mers ,
 Les mortels effrayés vous demandent des fers ;
 Mais à mes feux quand Zélie est sensible ,
 Je vous laisse l'honneur d'effrayer l'Univers.

Z É L I E.

D'un Dieu vengeur redoute la colere.

Z É M I S.

Je ne crains que de vous déplaire ;
 Qu'il vienne ce rival , qu'il me donne la mort ;
 Vous me regretterez , il enviera mon sort.



SCENE VI.

La Grotte s'ouvre.

L'AMOUR, ZÉLIE, ZÉMIS.

Z É L I E.

IL paroît, je te perds ; Ciel ! quel effroi me glace !

L' A M O U R.

Je viens punir un mortel orgueilleux.

Z É L I E.

A l'excès de l'amour pardonnez son audace.

L' A M O U R.

Votre crainte le rend plus coupable à mes yeux.

Z É M I S.

Loin d'écouter vos fureurs vengeresses ,

Vous devez couronner nos feux ;

Vous n'êtes Dieu que pour nous rendre heureux ;

Et non pour nous punir de vos propres foiblesses.

Z É L I E.

Ne vous vengez de lui qu'en me privant du jour.

L' A M O U R.

Rassurez-vous , belle Zélie ,

Zémis vous aime , il obtient du retour ,

Et mon espérance est remplie.

Sous ce déguisement , reconnoissez l'Amour,

94 Z É M I S E T Z É L I E ;

J'ai vu le feu dont vous étiez atteinte ;
 Mais Zémis , en fuyant , ignoroit votre ardeur ;
 J'ai forcé votre amour d'éclater par la crainte ;
 Vous me devez votre bonheur.

Z É L I E .

Pour mon cœur enchanté l'Oracle est sans nuage :
 Nous voyons comme un Dieu l'Amant qui nous
 engage ;
 Dès qu'il a l'art de charmer ,
 Il en présente l'image ;
 C'est en avoir les dons que de se faire aimer.

T O U S T R O I S .

Être adoré c'est le partage
 Des habitans des Cieux ;
 L'Amant qui plaît reçoit le même hommage ;
 Les Amans aimés sont les Dieux.

Z É L I E E T Z É M I S , à l'Amour.

Puis-je exprimer l'excès de ma reconnoissance ?

L' A M O U R .

Chérissez mes bienfaits , j'aimerai ma puissance ;
 Que tout s'embellisse en ces lieux ,
 Que l'horreur qui nous environne
 Disparoisse , & se change en un Palais pompeux ;
 Que ce tombeau devienne un trône
 Où regnent ces Amans heureux.



SCÈNE VII, & dernière.

DIVERTISSEMENT.

ZÉLIE, ZÉMIS, *alternativement avec les*
Chœurs ; on danse.

CHŒUR.

QUEL fort plein de douceurs
Que de s'unir à ce qu'on aime !

ZÉLIE, à Zémis.

Quel fort plein de douceurs !
Je vais m'unir à ce que j'aime.

AVEC LES CHŒURS.

L'Amour vole en ces lieux.

ZÉLIE.

Il brille dans nos yeux.

CHŒUR.

Il quitte le Ciel même,
Il regne dans vos cœurs.

ZÉLIE.

Il brille dans nos yeux.

CHŒUR.

Il regne dans vos cœurs.

(On danse.)

96 ZÉMIS ET ZÉLIE, &c.

ZÉLIE ET ZÉMIS.

Quel fort plein de douceurs !
Je vais m'unir à ce que j'aime.

C H Œ U R.

Vole , Amour , viens lancer tes traits toujours
vainqueurs.

Z É L I E.

Vole , Amour , viens lancer tes traits , &c.

• (*Un Ballet général termine l'Acte.*)

Fin du troisieme & dernier Acte.

JUPITER

J U P I T E R

E T

C A L I S T O ,

PASTORALE EN UN ACTE,

*Jouée en Juillet 1770 par l'Académie Royale de
Musique, mise en musique par MONDONVILLE.*



A C T E U R S.

JUPITER, sous l'habit d'un Berger.

CALISTO, Nymphé de Diane.

L'AMOUR, sous l'habit d'un Chasseur.

BERGERS ET BERGERES.

HABITANS DE L'OLYMPE.



J U P I T E R

E T

C A L I S T O ,

P A S T O R A L E.

*Le Théâtre représente une Forêt ; au milieu
des arbres & dans le fond, un Hameau.*

SCÈNE PREMIÈRE.

JUPITER , BERGERS ET BERGERES.

JUPITER , *aux Bergers.*

LA jeune Calisto suit Diane en ces bois :

O vous ! qui m'avez pris pour maître ,
Ramenez cette Nymphé en ce séjour champêtre
Par vos accords & par vos voix.

G ij

100 JUPIER ET CALISTO;

CHŒUR, *pendant lequel on danse.*

Ici nous ignorons l'envie,
A la vertu notre ame est asservie,
Nous ne cherchons que la simplicité;
Nous chérissons la vérité,
Et notre amour ressemble à notre vie.



SCÈNE II.

CALISTO , JUPITER , BERGERS
ET BERGERES.

CALISTO , *aux Bergers.*

Vos chants mélodieux m'attirent près de vous ;
Si la chasse est pénible ,
De vos jeux innocens le spectacle paisible
Fait goûter un repos bien doux.

JUPITER , *aux Bergers.*

Bergers , de Calisto célébrez la présence ,
En approuvant nos jeux elle nous récompense.

(*Les Bergers expriment dans leurs danses le plaisir
qu'ils ont de s'aimer ; une troupe de vieux Prêtres
viennent rendre hommage à Calisto.*)

JUPITER , *à Calisto.*

Aimez , aimez à votre tour ,
Le plaisir vous l'inspire ,
Votre cœur doit vous dire :
Tout n'est qu'amour.

LE CHŒUR.

Tout n'est qu'amour.

JUPITER.

Si-tôt que l'Aurore vermeille
Nous ramene le jour ,

102 JUPITER ET CALISTO.

Quand l'Univers s'éveille,
Tout n'est qu'amour.

LE CHŒUR.

Tout n'est qu'amour.

JUPITER.

Dès que la nuit tranquille & sombre
Annonce son retour,
Que veut dire son ombre ?
Tout n'est qu'amour.

LE CHŒUR.

Tout n'est qu'amour.

CALISTO, *à part.*

Quel trouble il porte dans mon ame !

JUPITER.

Du plus fidele Amant condamnez-vous la flamme ?

(*On entend un bruit de chasse.*)

CALISTO.

Mais ce bois retentit du son bruyant des cors.

JUPITER, *aux Bergers.*

Des regards des mortels la Déesse s'offense ;
Bergers, évitez sa présence.

(*Pendant que les Bergers se retirent, on entend un
prélude qui exprime le tumulte de la chasse.*)



SCÈNE III.

JUPITER, CALISTO.

CALISTO.

LE monstre fait, pour fuir, d'inutiles efforts--
Diane vole à la victoire ;
Je vais prendre part à sa gloire.

JUPITER.

Vous courez au danger, je ne vous quitte pas.

CALISTO.

Berger, ne suivez point mes pas ;
Fuyez Diane, & craignez sa colere.

JUPITER.

Rien ne sauroit me séparer de vous.

CALISTO.

Ma fuite est nécessaire
Pour vous sauver de son courroux.

(Elle sort.)



SCÈNE IV.

JUPITER, *seul.*

Vous me quittez, ô Nymphé trop sévère !
 Mais vous voulez en vain vous éloigner de moi ;

Jupiter ne sauroit vous plaire ,
 L'Univers doit trembler d'effroi.

Vents orageux , servez le Maître du tonnerre ;
 Déployez la tempête , emparez-vous des airs ,
 D'un voile ténébreux enveloppez la terre ,
 Redoublez-en l'horreur par le feu des éclairs.

(Orage ; le jour s'obscurcit par degrés , les éclairs
 brillent , le tonnerre gronde , les vents agitent ,
 brisent , renversent les arbres , & écroulent les
 cabanes des Bergers.)

JUPITER.

Que ces débris de l'Univers
 Soient transformés en grotte solitaire !

(Le Théâtre change , & représente une Grotte.)

JUPITER.

Vole , Amour , viens cacher les traits dont tu te fers ;
 Attire Calisto dans le sein du mystère.



SCÈNE V.

(*La tempête continue.*)

CALISTO, JUPITER, BERGERS
qu'on entend & qu'on ne voit point.

CALISTO, *effrayée.*

CIEL ! où porter mes pas ? quelle nuit ! quelle
horreur !

La foudre gronde sur ma tête ,
Où pourrois-je éviter cette affreuse tempête ?
Mes sens sont glacés de terreur.

JUPITER.

Cette grotte, sombre & tranquille ,
Est contre la tempête un séjour assuré ;
Si vous la prenez pour asile ,
Ce lieu sera plus révééré.

CALISTO.

Calmera-t-il la crainte où mon cœur est livré ?

JUPITER.

Vous ne sentiriez pas cette frayeur extrême ,
Si l'Amour vous parloit pour moi ;
La présence de ce qu'on aime
A l'art de dissiper l'effroi.

CALISTO.

Oses-tu me parler d'un amour qui m'offense ?
Ah ! du Ciel irrité redoute la fureur.

106 JUPITER ET CALISTO ;

J U P I T E R .

Non , je ne crains que votre indifférence.

C A L I S T O .

Le Souverain des Dieux annonce sa vengeance.

J U P I T E R .

Je ne songe qu'au feu qui brûle dans mon cœur.

C A L I S T O .

Tu braves Jupiter , c'est contre toi qu'il tonne ;
Quand il est outragé , jamais il ne pardonne.

J U P I T E R .

Nymphé , ne craignez rien , je saurai l'appaiser.

C A L I S T O .

Quel vain espoir peut t'abuser ?
Frémis....

J U P I T E R .

Pourquoi voulez-vous que je tremble ?
Un cœur tendre est toujours protégé par les Dieux ;
C'est en aimant que l'on s'approche d'eux ,
C'est en aimant qu'on leur ressemble.

C A L I S T O .

Ah ! tu vas périr à mes yeux ,
La foudre va partir , fuis , Berger téméraire.

J U P I T E R .

Le tonnerre en éclats , qui gronde dans les Cieux ,
Me paroît bien moins dangereux
Que le malheur de vous déplaire.

LES BERGERS, *derrière le Théâtre.*

Hélas ! hélas !

CALISTO.

Quels accens douloureux !

Quels funestes éclairs ! la tempête redouble.

LES BERGERS.

Où fuir, ô Ciel !...

CALISTO.

Les cris de tout ces malheureux

Augmentent l'excès de mon trouble.

Roi des Dieux, que ma voix pénètre jusqu'à toi ;

Ecoute mes accens, appaise ta colere :

Des malheureux humains n'es-tu donc plus le pere ?

Epargne l'Univers qui t'implore par moi.

JUPITER.

Ces tourbillons de feu, ces vents & ce tonnerre

Annoncent aux mortels Jupiter irrité ;

Peut-être punit-il la terre

Des rigueurs de quelque Beauté ?

CALISTO.

L'Amour peut-il causer cet horrible ravage ?

JUPITER.

S'il vous en accusoit, Nymphes, que diriez-vous ?

CALISTO.

Qui, moi ?...

JUPITER.

De Jupiter vous armez le courroux ;

Il est devant vos yeux, acceptez son hommage ,

108 JUPITER ET CALISTO ;

Répondez à l'ardeur dont il est enflammé,
Vous commanderez à l'orage,
Et l'Univers fera calmé.

(*La tempête se calme.*)

C A L I S T O .

Diane , tu vois mes alarmes ,
Au pouvoir de ce Dieu viens opposer tes armes.



SCÈNE VI.

L'AMOUR, JUPITER, CALISTO.

L'AMOUR, *déguisé en Chasseur, & sortant de la grotte.*

NYMPHE, vous n'êtes pas seule dans ce séjour ;
Et je viens triompher de votre inquiétude ;
Que vous faut-il de plus dans cette solitude ?
L'Univers est ici , vous y trouvez l'Amour.

CALISTO.

L'Amour ? ...

L'AMOUR.

Soyez-moi favorable ;
Je ne vous quittois pas malgré votre fierté ;
Des graces , des attraits je suis inséparable ,
Je les rends plus piquans par ma vivacité ;
Ce n'est que le hasard qui donne la beauté ,
C'est l'Amour qui la rend aimable.

JUPITER, *à Calisto.*

Les mortels doivent-ils craindre encor mes fureurs ?

CALISTO.

Si les Dieux ont le don de lire dans les cœurs ,
Jupiter doit cesser d'exercer sa vengeance.

116 JUPITER ET CALISTO ;

J U P I T E R.

Que cet aveu me flatte , & qu'il me récompense !
Mais je crains que Junon ne cherche à vous punir

De l'heureux crime d'être belle ;
Pour tromper sa colère , il faut la prévenir ;
Venez dans mon Palais, vous serez immortelle.

(*Le Théâtre change , & représente l'Olympe ; on voit les douze Signes , les différentes Constellations , & les Habitans de l'Olympe.*)



SCÈNE VII, & dernière.

JUPITER, CALISTO, L'AMOUR,
HABITANS DE L'OLYMPE.

J U P I T E R.

AIMABLE Calisto, dans ce séjour heureux
Conservez vos attraits, soyez toujours brillante ;
Et vous, Divinités, par vos chants, par vos jeux,
Célébrez l'objet qui m'enchanter.

LES HABITANS DE L'OLYMPE, à *Calisto.* }

Triomphez dans ces lieux,
Embellissez le séjour du tonnerre ;
La beauté vous rendoit un Astre sur la terre ;
Brillez, & devenez un Astre dans les Cieux.
(*On danse.*)

C A L I S T O.

Il faut aimer, tout nous en presse ,
L'Amour triomphe tôt ou tard,
De nos plaisirs il s'occupe sans cesse ;
Plus on craint la tendresse ,
Et plus il aiguise le dard
Dont il se sert avec adresse ;
On est surpris par un regard ,
Il lance le trait, & nous blesse.

(*On danse.*)

L' A M O U R.

Dans ce séjour doux & paisible ,
 Calisto , vous ferez jeune & belle à jamais ;
 Le Temps , de son aile terrible ,
 Ne pourra flétrir vos attraits ;
 Est-il un plus grand avantage
 Que de jouir d'un éternel printemps ?
 Tous les cœurs à l'envi viendront vous rendre
 hommage ;
 Vous les rendrez jaloux , mais jamais inconstans.

(*On danse.*)

LES HABITANS DE L'OLYMPE.

Triomphez dans ces lieux ,
 Embellissez le séjour du tonnerre ,
 La beauté vous rendoit un Astre sur la terre ,
 Brillez , & devenez un Astre dans les Cieux.

(*Un Ballet général termine l'Acte.*)

F I N.

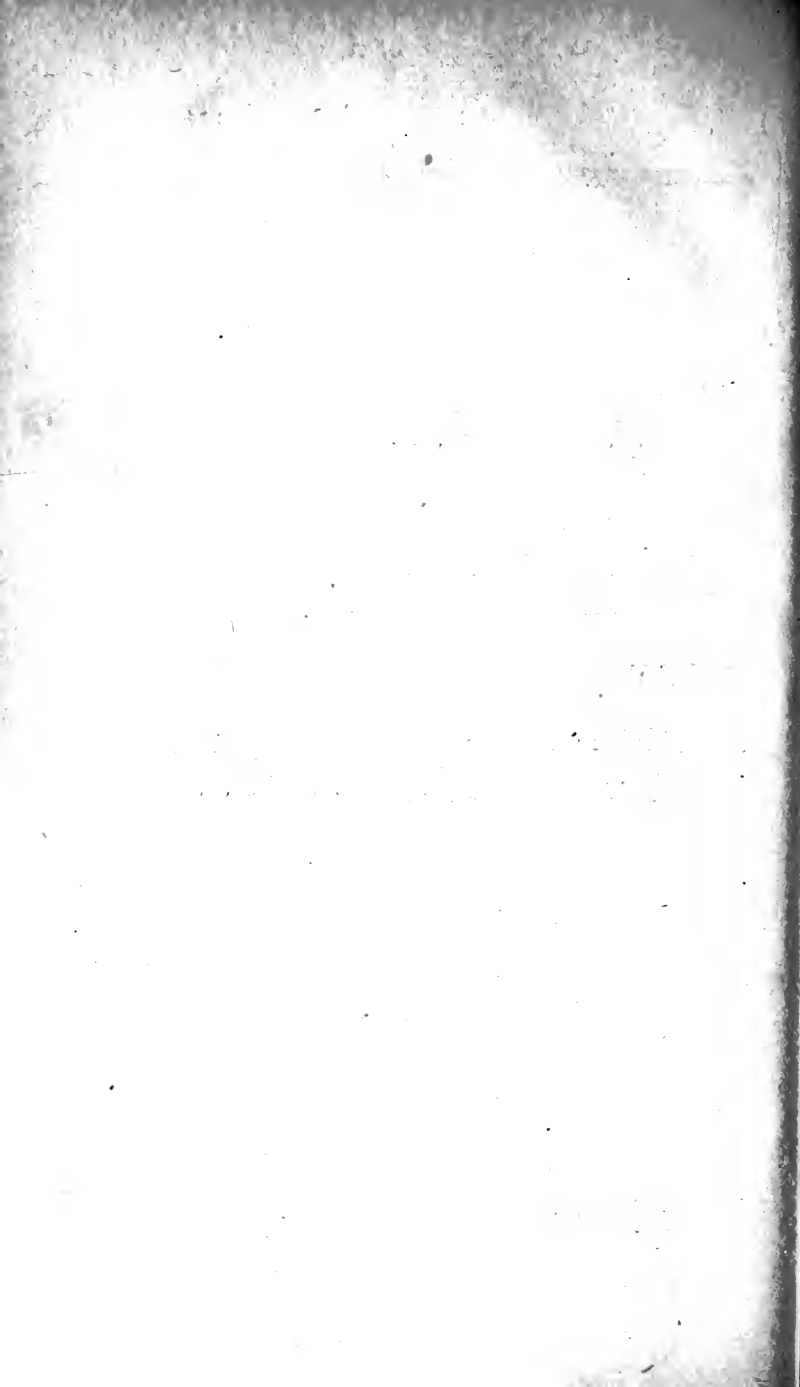
H Y L A S

E T

Z É L I S ,

PASTORALE EN UN ACTE,

*Représentée en 1762 par l'Académie Royale de
Musique ; mise en musique par M. DE BURY.*



ÉPITRE

DÉDICATOIRE

A MADAME DE**,

J'AI voulu de l'Amour vous offrir un modele :

Lorsqu'on peint la Fidélité ,

On doit en rapporter l'hommage à la Beauté

Qui fait rendre un Amant fidele.

Mon esprit & mon cœur ne sont pleins que de vous ;

Le Dieu qui fait voler les Plaisirs sur vos traces

M'inspira seul un Ouvrage si doux ;

Je le tiens de l'Amour , & je le rends aux Graces.





A C T E U R S.

L'AMOUR.

ZÉLIS.

HYLAS.

NYMPHES.

SUIVANS DE L'AMOUR.

CHŒURS DE GNIDIENS.

La Scène est à Gnide.



H Y L A S

E T

Z É L I S ,

P A S T O R A L E.

*Le Théâtre représente un lieu champêtre ,
on voit au milieu un Autel rustique.*

SCÈNE PREMIERE.

L'AMOUR , Z É L I S.

Z É L I S.

O vous ! qui soumettez les Dieux & les Mortels ;
Dieu du bonheur , ame de la Nature ,
Amour , je n'offrirai des vœux qu'à vos Autels ;
C'est Hylas qui vous les assure.

L' A M O U R.

Hylas peut-il inspirer de l'amour ?
Dès le moment de sa naissance

H iij

118 HYLAS ET ZÉLIS ;

Ses yeux furent fermés à la clarté du jour ;
Comment de la Beauté connoît-il la puissance ?

Z É L I S.

Mes premiers sentimens sont nés de son malheur :
Il déplorait son sort ; je me plus à l'entendre ,
D'un intérêt trop cher je ne pus me défendre ;
La pitié séduisit mon cœur ,
Et le rendit sensible & tendre.

L' A M O U R.

De son supplice il vous devra la fin ;
Il va tenir de vous l'éclat de la lumière :
Hylas pourra jouir d'un jour pur & serein ,
Puisqu'en aimant il a su plaire.

Z É L I S.

Pour ses yeux étonnés quel spectacle enchanteur !
Quoi ! sa félicité deviendrait mon ouvrage ?
Le plaisir de voir son bonheur
M'en fera goûter le partage.

L' A M O U R.

Zélis , un don si précieux
Peut-être de son cœur vous ravira l'hommage ;
Lorsque mille Beautés paroîtront à ses yeux ,
S'il alloit devenir volage ?

Z É L I S.

Ce feroit un malheur affreux ;
Mais au moins j'aurai l'avantage
De l'avoir rendu plus heureux.

L'AMOUR.

Évitez sa présence

Dès qu'il appercevra le jour ;

On l'amène en ces lieux , craignez son inconstance.

ZÉLIS.

J'espère tout de mon amour.

SCÈNE II.

ZÉLIS , HYLAS *guidé sur un siège de gazon.*

ZÉLIS.

HYLAS , je dois parler sans feinte :

Nous nous aimons , je sens notre félicité ;

Mais l'Amour n'est jamais sans crainte ,

Le temps peut amener votre légèreté.

HYLAS.

Non , Zélis , éloignez un si triste présage ;

Mes yeux , privés de la clarté ,

A vos attraits ne peuvent rendre hommage ;

Mais un lien plus doux me séduit & m'engage ,

Votre esprit vous répond de ma fidélité.

ZÉLIS.

Si quelque Dieu , dans ce jour favorable ,

Faisoit tomber le voile de vos yeux ,

Peut-être , Hylas , trahiriez-vous nos feux ,

Et vous deviendriez coupable

En cessant d'être malheureux.

H iv

H Y L A S.

Pour rendre ma tendresse extrême,
 Ai-je besoin d'admirer vos appas?
 C'est un bonheur que je ne connois pas;
 Mais vous parlez, & j'aime.

Z É L I S.

Hylas, vos yeux vont être ouverts,
 Vous allez admirer l'éclat de la Nature;
 Puissiez-vous n'être pas parjure,
 Au milieu des plaisirs qui vous seront offerts!

S C È N E I I I.

H Y L A S *seul.*

DE ce vaste Univers je verrois le spectacle!
 Peut-être c'est un vain espoir....
 Mais quel Dieu bienfaisant, quel souverain pouvoir;
 De mes yeux entr'ouverts vient enlever l'obstacle?
 Que d'objets variés s'offrent de toutes parts!
 Quelle douce lumière
 Etonne mes esprits & charme mes regards!
 Son feu s'étend sur la Nature entière;
 L'immenfité des cieux, leur ordre, leur splendeur;
 Portent le caractère
 De leur suprême Auteur.
 (*On entend une symphonie champêtre.*)
 Quels sons font retentir ce séjour solitaire?
 (*On danse.*)

SCÈNE IV.

L'AMOUR *suivi de Nymphes*, HYLAS.

L'AMOUR.

Pour être heureux, jouis de la clarté,
 Vois tous ces objets nés pour plaire;
 C'est le plaisir d'admirer la Beauté,
 Qui fait le prix du jour qui nous éclaire.
 (*On danse.*)

L'AMOUR, *alternativement avec le Chœur des
 Bergeres.*

C'est à l'Amour qu'on doit les jours heureux;

^{Nos}
^{Vos} attraits sont dus à ses flammes;

Et c'est le bonheur de ^{nos}
^{vcs} ames

Qui brille dans ^{nos}
^{vcs} yeux.

(*Une Nymphé danse, & tâche de séduire Hylas;
 elle n'y réussit point : une autre Nymphé semble
 y parvenir par les graces voluptueuses de sa danse.*)

H Y L A S.

Que tout ce que je vois me surprend & m'enchanté!

Dieux! que de graces! que d'appas!

Oui, cette Nymphé exprime dans ses pas

Ce que je sens quand Zélis chante.

L'AMOUR.

Si c'étoit elle?...
 2

H Y L A S.

Non , je ne m'y méprends pas ;
 J'éprouverois un trouble extrême ,
 Je la reconnoîtrois ;
 Tout décele l'amour , tout en porte les traits.
 Je vais chercher Zélis , je veux voir ce que j'aime ;
 Grands Dieux ! fance plaisir , reprenez vos bienfaits.
 (*Il sort.*)

S C È N E V.

L' A M O U R , Z É L I S.

Z É L I S.

MALGRÉ moi-même , hélas ! j'allois paroître ;
 Je ne puis plus long-temps voir mon fort incertain.

L' A M O U R.

La constance d'Hylas fera votre destin ;
 Je n'en suis plus le maître :
 Zélis , montez sur cet Autel ;
 Mais gardez-vous de vous faire connoître ,
 Vous vous repentiriez peut-être

Z É L I S.

Non , non , je veux sortir de ce doute mortel.
 (*Zélis se place sur l'Autel.*)



SCÈNE VI.

L'AMOUR, ZÉLIS, HYLAS.

H Y L A S.

AUCUN objet ne peut plaire à ma vue ,
Et pour trouver Zélis mes soins sont superflus.

L' A M O U R.

Il faut s'adresser à Vénus ;
Venez vous prosterner aux pieds de sa statue.

H Y L A S.

Que d'attraits ! quelle main a pu les rassembler !
Voilà de la Beauté la plus parfaite image ,
Et Zélis doit lui ressembler ;
Soleil , voici l'instant où je te rends hommage.

L' A M O U R.

Tu ne vois la clarté que pour être inconstant ;
Zélis est oubliée , & l'Amour en murmure :
Puisque le jour ne sert qu'à te rendre parjure ,
Je vais t'en priver à l'instant.

Z É L I S.

Arrête , Amour , Hylas n'est point volage.

H Y L A S.

Qu'entends - je ? c'est Zélis ! quel transport ! quel
moment !

Ah ! quel bonheur pour un Amant ,
Quand le cœur & les yeux confondent leur hommage !

124 H Y L A S E T Z É L I S ;

L' A M O U R.

Goûtez une si tendre ardeur,
Vivez dans ce séjour tranquille,
Je vous le donne pour asile,
Et je choisis le mien dans votre cœur.

Z É L I S E T H Y L A S.

Formons des chaînes éternelles;
Regne Amour, lance tous tes feux,
Tous nos momens seront heureux,
Ton flambeau nous rendra fideles.

L' A M O U R.

Que leurs transports animent vos désirs,
Chantez, célébrez ma victoire,
Goûtez tous leurs plaisirs,
Aimez, c'est en aimant qu'on célèbre ma gloire.

L E C H Œ U R.

Que leurs transports animent nos désirs;
Chantons l'Amour, &c.

(*On danse.*)

Z É L I S.

Chantons l'Amour & son Empire,
Chantons le plus grand des Vainqueurs;
Il nous enchaîne d'un sourire;
Mais sur tous ses captifs sa main répand des fleurs:
D'un regard il soumet les cœurs,
Il regne en Souverain sur tout ce qui respire.
Chantons l'Amour & son Empire,
Chantons le plus grand des Vainqueurs.

(*On danse.*)

Z É L I S , *alternativement avec le Chœur.*

Ne quitte plus , Amour , notre bocage ,
On n'est heureux qu'en suivant tes loix ;
Daigne toujours , sous ce riant ombrage ,
De nos cœurs déterminer le choix.

Z É L I S , *seule.*

Un volage
Te fait outrage ;
Un tendre cœur
Fait son bonheur
De la constance.

L E C H Œ U R .

Dieu des Amans , signale ta puissance.

Z É L I S .

Bannis des cœurs
Ces soupirs trompeurs ,
Ne quitte plus , Amour , notre bocage ,
On n'est heureux qu'en suivant tes loix.

L E C H Œ U R .

Daigne toujours , sous ce riant ombrage ,
De nos cœurs déterminer le choix.

Z É L I S .

Je fais gloire
De ta victoire ,
Toi seul remplis mes vœux.

L E P E T I T C H Œ U R .

Lance , Amour , tes feux.

126 HYLAS ET ZÉLIS, &c

LE GRAND CHŒUR.

Fais de ces beaux lieux
Le séjour des Ris & des Jeux.

ZÉLIS ET LES CHŒURS.

Par tes bienfaits
Regne à jamais.
Ne quitte plus, Amour, notre bocage,
On n'est heureux qu'en suivant tes loix.
(*Un Divertissement général termine l'Acte.*)

F I N.

ELMASIS,

BALLET HÉROIQUE

EN UN ACTE.



A C T E U R S.

L'AMOUR.

LE GRAND-PRÊTRE DE L'AMOUR.

ELMASIS , Reine de l'Isle de Cythere.

ISMENOR , Prince de l'Isle de Chypre.

UN PRÊTRE.

SUITE DU GRAND-PRÊTRE.

SUITE DE L'AMOUR.

PEUPLES.

La Scène est dans l'Isle de Cythere.

ELMASIS ,



E L M A S I S ,

B A L L E T H É R O I Q U E .

*Le Théâtre représente le Temple de l' Amour ,
dont on ne voit pas l' Autel.*

S C È N E P R E M I È R E .

LE GRAND-PRÊTRE , UN PRÊTRE .

L E P R Ê T R È .

MINISTRE fortuné de cette Île charmante ,
Tout conspire avec vous à célébrer l'Amour ;
Le cœur , dans cet heureux séjour ,
S'unit sans cesse au Dieu que l'on y chante ,
Et l'Hymen , dont la pompe honore ce grand jour ,
Rendra sa gloire encor plus éclatante.

L E G R A N D - P R Ê T R E .

Ah ! qu'il est douloureux
De renoncer à la Beauté qu'on aime !
Ah ! quel supplice extrême
De perdre la Beauté qui peut nous rendre heureux !

Tome III.

I

230 E L M A S I S ;

Dans ses vastes projets, mon cœur ambitieux
Vouloit unir & l'Autel & le Trône :
A la main d'Elmasis j'osai porter mes vœux ;
Cet hymen me rendoit maître de sa Couronne.
A mon ambition l'Amour joignit ses feux ;
Mais Ismenor l'emporte , & l'espoir m'abandonne.
Ah ! qu'il est douloureux
De renoncer à la Beauté qu'on aime !
Ah ! quel supplice extrême
De perdre la Beauté qui peut nous rendre heureux !

L E P R Ê T R E .

Le vaillant Ismenor , ce guerrier invincible ;
Ramene la victoire & la paix parmi nous ;
Le Prince de Délos , notre ennemi terrible ,
Est tombé sous ses coups.
Elmasis est le prix d'un triomphe si doux.

L E G R A N D - P R Ê T R E .

Non , je l'empêcherai de former cette chaîne ;
La gloire d'Ismenor irrite encor ma haine :
Dieux ! que c'est un destin fatal
D'être forcé d'admirer son rival !

L E P R Ê T R E .

Les Amans, dans ce Temple où votre voix impose ;
Vont implorer le Dieu pour confirmer leurs nœuds ;
Soyez-en l'interprete ; un Ministre dispose
Et du pouvoir & de la voix des Dieux.

BALLET HÉROÏQUE. 131

LE GRAND-PRÊTRE.

A ses conseils j'abandonne mon ame ,
Mon désespoir cherche à les approuver.
Va m'attendre aux Autels, j'irai t'y retrouver
Pour te dicter l'Oracle, & pour servir ma flamme.

SCÈNE II.

LE GRAND-PRÊTRE, *seul.*

FATAL hymen ! funeste jour !
Pour mon cœur déchiré ta pompe est un outrage ;
J'éteindrai tes flambeaux dans les mains de l'Amour,
Ils ne s'allumeront que du feu de ma rage.

CHŒUR, *derrière le Théâtre.*

La Victoire en ces lieux ramène le repos ,
Les Plaisirs volent sur ses traces ;
L'Amour donne le soin aux Graces
De couronner la gloire d'un Héros.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ces chants aigrissent mes alarmes ,
Ces transports me sont odieux ;
L'envie empoisonne ses aimes
Dans l'amertume & dans les larmes ,
Que le bonheur du monde arrache de ses yeux ;
Mais je veux en troubler les charmes.
Fatal hymen ! funeste jour !
Pour mon cœur déchiré , &c.

S C È N E I I I.

ELMASIS, ISMENOR, LE GRAND-
PRÊTRE, SUITE.

C H Œ U R.

LA Victoire en ces lieux ramene le repos ;
Les Plaisirs volent sur ses traces ;
L'Amour donne le soin aux Graces
De couronner la gloire d'un Héros.

E L M A S I S E T I S M E N O R.

Ministre du Dieu dont l'Empire
S'étend sur tout ce qui respire ,
Présente-lui deux cœurs qui chérissent ses fers ;
Quels hommages lui sont plus chers
Que les sentimens qu'il inspire ?

C H Œ U R.

Unissez ces Amans , remplissez nos désirs ;
L'Amour doit respecter une flamme si pure ;
Il doit son triomphe aux Plaisirs ,
Son Empire est fondé sur les biens qu'il procure.

L E G R A N D - P R Ê T R E.

Je vais tout préparer pour hâter leur bonheur ;
Peuples, suivez mes pas , & que vos voix s'unissent
Pour demander aux Dieux de répondre à l'ardeur
De deux mortels qui le chérissent.



SCENE IV.

ELMASIS, ISMENOR, PEUPLES.

I S M E N O R.

O jour heureux ! dont je sens tout le prix ,
L'Amour va pour jamais nous unir l'un & l'autre ;
Il fait briller ses feux dans vos yeux attendris ;
J'y trouve mon bonheur en y lisant le vôtre.

E L M A S I S.

Vos soupirs sont payés du plus tendre retour ;
Mon cœur peut aujourd'hui l'avouer sans détour ,
Et j'en ressens une douceur extrême.
Le bonheur le plus pur que l'on goûte en amour ,
C'est de pouvoir faire l'aveu qu'on aime.

I S M E N O R.

L'excès de ma félicité
Répand l'ivresse dans mon ame ;
Mes regards expriment ma flamme :
Vos attraits sont garans de ma fidélité.
L'excès de ma félicité
Répand l'ivresse dans mon ame.

E L M A S I S.

Ah ! l'Amour me devoit un si parfait Amant ;
C'est pour lui seul que je respire :
Que l'Amour est un Dieu charmant ,
Quand il fait partager l'ivresse qu'il inspire !

E N S E M B L E.

Dieu d'Amour, pour jamais habitez vos Autels,
 Entretenez toujours dans notre ame ravie
 Cette charmante sympathie;
 Formez ces nœuds tendres & mutuels,
 Ces mouvemens secrets, ces liens de la vie
 Que vous faites porter aux Dieux comme aux Mortels.

E L M A S I S.

D'un noir pressentiment je me laisse surprendre;
 Notre cœur est trop tendre
 Pour ne pas craindre des malheurs.

C H Œ U R.

A vous combler de douceurs
 L'Amour mettra sa gloire.
 Pouvez-vous croire
 Qu'il se nourrisse de pleurs?
 Qu'il ait des rigueurs
 Et des peines,
 Quand ses chaînes
 Ne sont que des fleurs?

I S M E N O R.

N'attendez de l'Amour qu'un sort doux & paisible;
 Il triomphe quand on vous voit.
 Ce Dieu vous donne un cœur sensible,
 Pour vous récompenser de l'encens qu'il vous doit.
 Peuples, chantez une Reine si belle,
 Réunissez vos voix;
 Vous serez heureux sous mes loix,
 Je les recevrai d'elle.

CHŒUR.

Chantons, chantons une Reine si belle,
 Réunissons nos voix,
 Nous serons heureux sous vos loix,
 Vous les recevrez d'elle.

(*On danse*).

S C È N E V.

LE GRAND-PRÊTRE, L'ORACLE,
 ACTEURS PRÉCÉDENS.

(*Le Théâtre s'ouvre , l'Autel de l'Amour paroît ;
 le Grand Prêtre & sa suite s'avancent.*)

LE GRAND-PRÊTRE.

VIENS , Amour , dicte tes arrêts,
 Fais le bonheur d'un Amant qui t'implore;
 Ne triomphe d'un cœur , & n'y lance tes traits
 Que pour l'unir à l'objet qu'il adore.

CHŒUR DE PRÊTRES.

Viens , Amour , &c.

LE GRAND-PRÊTRE.

Si le malheur accompagnoit tes feux,
 Les mortels fuiroient ton empire:
 C'est par l'exemple des heureux
 Que ton adresse les attire.

Viens , Amour , dicte tes arrêts ,
Fais le bonheur d'un Amant qui t'implore ;
Ne triomphe d'un cœur , & n'y lance tes traits
Que pour l'unir à l'objet qu'il adore.

LE GRAND-PRÊTRE.

Le Dieu m'entend , il va prononcer ses décrets ;
Que du plus saint respect votre ame soit saisie.

L' O R A C L E.

Elmasis , ce n'est point aux profanes mortels
Que l'Amour destine ta vie ;
Tu ne dois être unie
Qu'au Ministre de ses Autels.

E L M A S I S E T I S M E N O R.

O Ciel ! quelle injustice horrible !

LE GRAND-PRÊTRE.

Ministre de l'Amour , il rend mon cœur sensible ;
Il me fait éprouver , en voyant vos attraits ,
Que mon ame à ses traits
N'est point inaccessible.

Mais je veux immoler ma flamme à vos soupirs ,
Et j'obtiendrai du Dieu qu'il comble vos désirs.



SCÈNE VI.

ELMASIS, ISMENOR, PEUPLES.

ISMENOR.

DES vœux que je t'offris je suis donc la victime?
Amour, tu vois ma rage.

ELMASIS.

Amour, tu vois mes pleurs.
Si tu donnas naissance au feu qui nous anime,
Pourquoi condamnes-tu de si tendres ardeurs?
Et si cet Amour est un crime,
Pourquoi l'avoir allumé dans nos cœurs?

ISMENOR.

Non, tu ne peux détruire ton ouvrage.

ELMASIS.

Toi seul me fis choisir Ismenor pour Vainqueur:
Loin de nous accabler d'une injuste rigueur,
Notre bonheur doit te servir d'hommage.

CHŒUR.

Dieu d'Amour, prends pitié de ces tendres Amans;
Que ta gloire t'engage à finir leurs tourmens.

ISMENOR.

C'est pour ses intérêts que ce Dieu nous sépare;
Nos regrets font encore éclater son pouvoir;

Dans notre désespoir
Il se ménage un triomphe barbare.

E L M A S I S.

Dans les pleurs qu'on verse en aimant,
J'aime mieux voir passer ma vie,
Que d'être insensible un moment.
D'un Dieu cruel je hais la tyrannie;
Mais l'objet m'en paroît charmant:
Je déteste l'Amour, & j'adore l'Amant.

C H Œ U R.

Ne croyez pas qu'Amour se venge
Tant que vous ferez amoureux:
C'est lorsqu'il s'éteint ou qu'il change,
Qu'il cherche à rendre malheureux;
Mais vous brûlez des mêmes feux,
Ne croyez pas qu'Amour se venge.

E L M A S I S , I S M E N O R.

Amour, de nos deux cœurs viens confirmer le don,
Fais triompher notre tendresse;
Que nos jours soient unis pour nous aimer sans cesse,
Et que nous n'expirions qu'en prononçant ton nom.



SCÈNE VII.

LE GRAND-PRÊTRE, SA SUITE,
ACTEURS PRÉCÉDENS.

LE GRAND-PRÊTRE.

CHACQUE instant vous rend plus coupables ;
L'Amour condamne votre ardeur ;
Ses arrêts sont irrévocables ;
Venez à ses Autels dégager votre cœur.

ISMENOR.

Non, non, puisque l'Amour nous déclare la guerre ,
Ses arrêts seront méprisés ;
Je veux le bannir de la terre ,
Ses traits vont être brisés ;
Et sur ses Autels renversés
Je braverai le tonnerre.

LE GRAND-PRÊTRE.

Quel transport ! quelle fureur !

CHŒUR DE PRÊTRES.

Chaque instant vous rend plus coupables ;
L'Amour condamne votre ardeur ;
Ses arrêts sont irrévocables ;
Venez à ses Autels dégager votre cœur.

ELMASIS.

Peuples, opposez-vous à cette barbarie.

I S M E N O R E T L E S P E U P L E S .

Je ne souffrirai pas,
Non , Non , nous ne souffrirons pas

Qu'elle ^{me}_{te} soit ravie.

Frémissez , Ministres ingrats ,
Votre sang répondra de votre perfidie.

Je ne souffrirai pas ,
Non , non , nous ne souffrirons pas

Qu'elle ^{me}_{te} soit ravie.

(*On entend une symphonie gracieuse.*)

I S M E N O R .

Mais, quels sons enchanteurs, quelle douce harmonie
Répandent dans nos cœurs & le calme & la paix !

E L M A S I S .

L'Amour descend des Cieux.

LE GRAND-PRÊTRE , *à part.*

Mon attente est trahie ;
Ce Dieu va découvrir & punir mes forfaits.



SCENE VIII, & dernière.

L'AMOUR, ACTEURS PRÉCÉDENS.

L' A M O U R.

JE viens vous expliquer ma volonté suprême,
 Elmasis, je chéris votre félicité;
 Et ce motif m'engage à déclarer moi-même
 Que je veux voir l'Oracle exécuté.

É S M A S I S.

Quel ordre rigoureux!

LE GRAND-PRÊTRE.

Quelle surprise extrême!

L' A M O U R.

Et toi, de mes Autels

Ministre coupable & parjure,

Je viens faire éclater tes complots criminels;

Je viens confondre l'imposture.

Tu trompas ces Amans par un Oracle faux;

Il va servir à faire ton supplice,

Et dès ce jour je veux qu'il s'accomplisse,

Pour augmenter ta honte & terminer leurs maux;

Fuis de ces lieux que souille ta présence.

Ismenor, présidez dans ce Temple sacré;

Que désormais il ne soit éclairé

Que par votre tendresse & par votre constance.

LE GRAND-PRÊTRE.

(*En sortant*).

O rage ! o désespoir !

L'AMOUR, ELMASIS, ISMENOR:

Quelle félicité !

^{Vos}
^{Nos} chaînes seront éternelles !

L' A M O U R.

L'Amour oubliera ses ailes
En admirant votre beauté.

E L M A S I S.

Nos chaînes seront éternelles !

T O U S T R O I S.

Pour ^{me}_{te} servir avec sincérité ,

^{Je}
^{Tu} ne pouvois choisir deux Amans plus fideles ,

Ni plus remplis de ^{ma}_{ta} divinité.

Quelle félicité !

^{Vos}
^{Nos} chaînes seront éternelles !

L' A M O U R.

Peuples , accourez tous ,
Que vos voix se fassent entendre ;
Célébrez ces Amans ; sans en être jaloux ;
Brûlez d'une flamme aussi tendre ,
Je vous promets des plaisirs aussi doux.

C H Œ U R.

Que nos voix se fassent entendre ;
Célébrons ces Amans , sans en être jaloux ;
Brûlons d'une flamme aussi tendre ,
On nous promet des plaisirs aussi doux.

F I N.

ZÉLÉNIDE,
PASTORALE HÉROIQUE
EN TROIS ACTES.



A C T E U R S.

ZÉLÉNIDE , Fille de Zénodore.

ZÉNODORE , Roi de Theffalie.

AGÉNOR , sous le nom d'Iphis.

THÉMISÈS.

ARÉLIE , Confidente de Zélénide.

BERGERS ET BERGERES.

La Scène est dans un Hameau de Theffalie.

ZÉLÉNIDE ;



ZÉLÉNIDE,
PASTORALE HÉROIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Hameau.

SCÈNE PREMIERE.

IPHIS, *seul.*

AMOUR, ne me rends-tu si tendre
Que pour me voir plus malheureux ?
L'aimable Zélénide est l'objet de mes vœux :
A la fille d'un Roi mon cœur ne peut prétendre ;
Je ne suis qu'un Berger, tout condamne mes feux ;
Et je crains, malgré moi, de les trop faire entendre.
Amour, ne me rends-tu si tendre
Que pour me voir plus malheureux ?



S C È N E I I.

THÉMISÈS , IPHIS.

T H É M I S È S.

ON attend Zénodore ; il va bientôt paraître ;
De cet Empire il est l'usurpateur.
C'est l'avoir trop long-temps souffert pour notre
Maître ,
Il faut nous préparer à lui percer le cœur.

I P H I S.

A Zélénide il donna la naissance ;
Ce titre seul me range sous sa loi ;
Et loin d'attaquer sa puissance ,
Zénodore est un Dieu pour moi.

T H É M I S È S.

Un Dieu ? c'est un Tyran , c'est l'effroi de la terre ;
Notre Roi Télénus reçut de lui la mort.

I P H I S.

Télénus chez ce Prince osa porter la guerre ,
Et s'attira lui-même un si funeste sort.

T H É M I S È S , *à part.*

Il n'entend pas la voix de la Nature.

I P H I S.

Que prononcez-vous ? achevez.

T H É M I S È S.

Vos discours sont affreux , Télénus en murmure ;
 Vous ignorez ce que vous lui devez.
 Pour appaiser sa cendre , héritez de sa haine !

I P H I S.

Je ne connois que la voix de l'honneur ,
 Son murmure produit plus d'effet sur mon cœur
 Que les plaintes d'une ombre vaine.

T H É M I S È S.

Un malheureux amour vous trahit & vous perd ;
 Mais votre obscurité le condamne au silence ;
 Vous devez le tenir couvert
 Dans la nuit de votre naissance.

I P H I S.

Zélénide ressemble aux Dieux ,
 Et peut-être pense comme eux.
 S'ils ont égard à nos demandes ,
 Ils ne consultent point le rang ni les aïeux ;
 Ils ne regardent que les vœux ,
 Et laissent aux Autels tout l'éclat des offrandes.

T H É M I S È S.

Dans l'horreur du tombeau Télénus est plongé ,
 Et Télénus ne sera pas vengé !

I P H I S.

Zélénide est sa fille , & ce nom seul m'arrête.
 Mais je vais rassembler nos Bergers dans ces lieux :
 A célébrer Palès tout le hameau s'apprête ,
 Et Zélénide doit assister à nos jeux ;
 On croira que Vénus est présente à la fête.

S C È N E I I I.

T H É M I S È S , *seul.*

Q U I pourroit à ces traits reconnoître Agenor ?
Qu'il languisse dans la bassesse :
Je méprise trop sa foiblesse
Pour l'informer des aïeux dont il sort.
Télénus , je t'entends , tu demandes vengeance ;
Tes ennemis , livrés aux pièges de la mort ,
Vont me laisser maître de ta puissance.

S C È N E I V.

T H É M I S È S , Z É L É N I D E , A R É L I E .

T H É M I S È S .

T O U S nos Bergers vont paroître à vos yeux ;
Ils sentiront une douceur secrète
En vous offrant leurs respects & leurs vœux.
Iphis en fera l'interprete ,
Iphis fera le plus heureux.
(*Il sort.*)



SCÈNE V.

ZÉLÉNIDE, ARÉLIE.

Z É L É N I D E.

CE choix touchera la Déesse ;
Tu vois qu'à ma foiblesse
Je me laisse entraîner.

Né pour porter des fers, Iphis fait m'en donner.

A R É L I E.

A les briser la gloire vous invire ;
Rougissez-en, fuyez votre Vainqueur.

Z É L É N I D E.

A voir les lieux qu'il habite
Je trouve de la douceur
N'est-ce pas un bonheur extrême
Que de respirer le même air ?
Une ame tendre trouve cher
Un bien qu'elle partage avec l'objet qu'elle aime.

A R É L I E.

Ce Berger dans vos yeux connoîtra son bonheur.

Z É L É N I D E.

Hélas ! il n'aime rien peut-être.

A R É L I E.

Non, il brûle pour vous d'une secrète ardeur.

S'il oſoit la faire paroître,
Je forcerois mes yeux à déguifer mon cœur.

A R É L I E .

A cacher ſon penchant vainement l'on s'engage
Dans un bocage,
Le Soleil ſe fait jour
A travers le feuillage ;
C'eſt ainſi que l'Amour,
Dans les yeux d'un objet qui feint d'être ſauvage,
Fait , malgré leur rigueur , entrevoir du retour.

Z É L É N I D E .

Iphis vient, quel trouble me preſſe !

A R É L I E .

Que vos dédains cachent votre tendreſſe.

Z É L É N I D E .

Hélas ! ce n'eſt qu'un vain détour :
Affecter la fierté, c'eſt montrer ſa foibleſſe.

S C È N E V I .

IPHIS, ZÉLÉNIDE, ARÉLIE.

I P H I S .

P our obtenir le deſtin le plus doux,
Nous allons à Palès préſenter nos guirlandes ;
Mais en vous fixant parmi nous,
Elle a prévenu nos demandes.

Z É L É N I D E.

Tout remplit vos vœux
 Dans ce lieu champêtre ;
 Vous n'y voyez naître
 Què des jours heureux ;
 Votre cœur soupire,
 Vous osez le dire,
 L'on ressent vos feux.
 Tout remplit vos vœux
 Dans ce lieu champêtre ;
 Vous n'y voyez naître
 Que des jours heureux.

I P H I S.

L'Amour n'est pas comme Zéphyre,
 Qui caresse toutes les fleurs ;
 Tous les sujets de son empire
 N'en éprouvent pas les douceurs.
 Quelquefois s'il daigne sourire,
 Souvent il fait couler des pleurs.
 L'Amour n'est pas comme Zéphire
 Qui caresse toutes les fleurs.

Z É L É N I D E.

Iphis gémiroit-il dans de cruelles chaînes ?

I P H I S.

Dans votre rang vous éprouvez des peines ,
 Vous avez des malheurs ; chaque état a les siens :
 N'en est-il pas toujours pour un cœur né trop tendre ?
 Je ne dois pas vous confier les miens ;

Mais quelquefois nous désirons des biens
Où nous ne devons pas prétendre.

Z É L É N I D E .

Les musettes se font entendre ,
Et la fête va commencer ,
Tous ces Bergers viennent nous l'annoncer.

S C È N E V I I .

ZÉLÉNIDE, IPHIS, THÉMISÈS, BERGERS
ET BERGERES.

C H Œ U R .

R E C E V E Z des vœux sinceres ,
Palès, protégez nos hameaux.

C H Œ U R D E B E R G E R S .

Conservez nos troupeaux.

C H Œ U R D E B E R G E R E S .

Et des traits de l'Amour défendez les Bergeres.

L E S D E U X C H Œ U R S .

Epargnez à nos bois les rigueurs des hivers.

C H Œ U R D E B E R G E R S .

Epargnez aux Amans les rigueurs de leurs Belles.

C H Œ U R D E B E R G E R E S .

Nos arbres seront toujours verts.

C H Œ U R D E B E R G E R S .

Et vos Amans toujours fideles.

PASTORALE HÉROIQUE. 153

CHŒUR DE BERGERES.

Garantissez nos cœurs.

CHŒUR DE BERGERS.

Défendez nos troupeaux.

LES DEUX CHŒURS.

Palès, protégez nos hameaux.

SCÈNE VIII.

ZÉNODORE, IPHIS, ZÉLÉNIDE;
THÉMISÈS.

ZÉNODORE.

BERGERS interrompez vos jeux,
Et respectez le trouble qui m'agite.

ZÉLÉNIDE.

Vous réglez sur les cœurs, ne craignez rien des Dieux.

ZÉNODORE.

J'ignore quel sujet contre moi les irrite;

Un songe effrayant me poursuit.

A peine le sommeil descend-il sur la terre,

Que je vois Agenor, au milieu du tonnerre,

Sortir de l'inférieure nuit :

Sa présence terrible excite la tempête;

Mes peuples devant lui tremblent humiliés;

Un vent impétueux me renverse à ses pieds,

Et le Soleil vainqueur vient briller sur sa tête.

La Parque a terminé le destin d'Agenor.

Loin d'usurper son diadème,
 Vous vouliez sur son front le déposer vous-même,
 Dès que l'âge auroit pu vous garantir son sort.

Z É N O D O R E.

C'étoit le droit de sa naissance.
 Thémisès, en vos mains je remis son enfance ;
 C'est vous qui m'apprîtes sa mort.

T H É M I S È S.

Je n'ai point abusé de votre confiance ;
 Mais , malgré tous mes soins , Agenor ne vit plus.

Z É N O D O R E.

D'un songe vain je reconnois l'abus ;
 Et pour en effacer la trace ,
 Je vais , par l'ardeur de la chasse ,
 Chercher à dissiper des chagrins superflus.
 Ma fille , trouvez-vous dans la forêt prochaine ,
 Près les débris d'un Temple renversé.
 En vous y rejoignant j'adoucirai ma peine ,
 J'oublierai le malheur dont je suis menacé.

Z É L É N I D E.

Dieux ! donnez-lui cette paix précieuse
 Que ses vertus doivent lui mériter.

T H É M I S È S.

Voici l'instant d'exécuter
 Les projets qu'a formés mon ame ambitieuse.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

Le Théâtre représente une Forêt , & les débris d'un Temple dans le fond du Théâtre.

SCENE PREMIERE.

IPHIS , *seul.*

TEMPLE, dont les débris font injure à l'Amour,
 Soutenez, protégez ma flamme,
 Soyez-moi propice en ce jour,
 Et servez d'interprete aux transports de mon ame.
 La chasse doit guider le Roi dans ce séjour,
 Et Zélénide a promis de l'attendre :
 Lui ferois-je l'aveu de l'ardeur la plus tendre,
 Quand mon obscurité m'interdit tout retour ?
 Temple, dont les débris font injure à l'Amour,
 Soutenez, protégez ma flamme,
 Soyez-moi propice en ce jour,
 Et servez d'interprete aux transports de mon ame.
 De ton esprit tu viens me pénétrer,
 Amour, ne sois pas inflexible ;
 Je porte à tes Autels le cœur le plus sensible ;
 Je dois tout espérer.
 (*Il entre dans les ruines du Temple.*)

S C È N E I I.

Z É L É N I D E , *seule.*

Bois , dont le calme favorable
N'est troublé que par les Zéphyr ,
Que votre ombre impénétrable
Serve à cacher mes soupirs.
A mon repos qu'Iphis est redoutable !
J'affecte en vain de la rigueur.
Ah ! qu'un Amant est près d'être vainqueur ,
Lorsque l'on craint de le trouver aimable.
Bois , dont le calme favorable
N'est troublé que par les Zéphyr ,
Que votre ombre impénétrable
Serve à cacher mes soupirs.
Mais de l'édifice rustique
Les débris s'offrent à mes yeux ;
Je sens qu'un désir curieux
M'entraîne vers ce Temple antique.



SCENE III.

ZÉLENIDE, IPHIS.

ZÉLÉNIDE, *au fond du Théâtre.*

QUE vois-je ! à ces Autels vous étiez prosterné ;
Ce Temple cependant paroît abandonné.
Quel en est donc le Dieu ?

IPHIS.

L'histoire en est touchante.

(*A part*).

Amour, inspire moi ; que ma bouche prudente
Laisse entrevoir mes feux sans les faire éclater.

ZÉLÉNIDE.

Parlez, Iphis, j'aime à vous écouter.

IPHIS.

Ces lieux virent briller la Reine la plus belle ;
Ses yeux lançoient d'inévitables traits ;
Tous ses sujets brûloient pour elle ;
Mais le respect tenoit leurs sentimens secrets.
(Amour, quelle est la force de tes armes !)
Un Berger, un simple Berger
Ne put se garantir du pouvoir de ses charmes :
Il ne s'en défendit que pour mieux s'engager.

ZÉLÉNIDE.

Ce Berger étoit à plaindre ;
Mais dans son sort malheureux

Sans doute il cacha ses feux,
S'il ne put pas les éteindre ?

I P H I S.

Ils étoient trop ardens pour être renfermés ;
Mais il imagina le moyen favorable
De les rendre publics , sans qu'ils fussent blâmés.

Cette Reine étoit adorable :
Il soutint que c'étoit une Divinité.
On l'applaudit , on crut son discours véritable.
On paroît toujours vraisemblable ,
Dès que l'on flatte la Beauté.

Z É L É N I D E.

S'il fit accepter son hommage
Par ce moyen ingénieux ,
Du moins il perdit l'avantage
De faire distinguer ses soupirs & ses vœux.

I P H I S.

L'Amour a toujours l'art de se faire connoître.
La Reine fut l'objet de ce Temple champêtre ;
Au milieu de l'Autel son portrait fut placé ;
Et le Berger se tint récompensé ,
En obtenant l'honneur d'en être le Grand-Prêtre.

Z É L É N I D E.

D'entretenir ce Temple au lieu d'être jaloux ,
On daigne à peine en garder la mémoire.

I P H I S.

Il ne tiendrait qu'à vous
D'en rétablir la gloire.

Tout vous y devoit engager.
Vous nous rappelez cette Reine,
Et l'on ne feroit pas en peine
De pouvoir trouver le Berger.

S C E N E I V.

LE ROI, ACTEURS PRÉCÉDENS.

LE ROI, *derrière le théâtre.*

VENEZ défendre votre Maître.

PLUSIEURS VOIX, *derrière le théâtre.*

Rien ne peut te sauver, meurs, Tyran.

LE ROI.

Au secours !

Défendez votre Roi, l'on attaque ses jours.

Z É L É N I D E.

C'est la voix de mon pere ! au secours ! au secours !

I P H I S.

J'y vole.



S C E N E V.

ZÉLÉNIDE , ACTEURS PRÉCÉDENS.

Z É L É N I D E , *seule.***I**PHIS.... mon pere.... ils vont périr peut-être.

I P H I S E T L E R O I.

Frémissez , ingrats , frémissez.

Z É L É N I D E.

O ciel ! le bruit redouble ;
Iphis va succomber , & tout accroît mon trouble ;
Peuples accourez , paroissez.

T R O U P E D E B E R G E R S.

Zélénide se fait entendre.

Z É L É N I D E.

On attaque mon pere , allez tous le défendre.



SCÈNE VI.

SCÈNE VI.

ZÉNODORE, IPHIS, ZÉLÉNIDE, SUITE.

Z É N O D O R E.

IPHIS vient d'empêcher le plus grand des forfaits.
De lâches ennemis en vouloient à ma vie;
Après un long combat, cette main affoiblie
Cessoit de repousser leurs traits;
Mais Iphis a trompé leur rage;
De sa valeur ils ont fui les effets.
Peuples, ma vie est son ouvrage;
Que nos transports soient mes premiers bienfaits.

C H Œ U R.

Heureux Berger, jouis de ta victoire;
Quel triomphe! quel honneur!
Nous partageons ton bonheur,
Et nous envions ta gloire.

(*Un Divertissement*)

Z É N O D O R E.

Iphis, viens à ma Cour partager ma grandeur;
Ton service est gravé dans mon ame sensible:
Je veux, s'il est possible,
Que ma reconnoissance égale ta valeur.

I P H I S.

Dieux! loin d'un Roi si grand lancez votre tonnerre;
De ses vils ennemis confondez les projets;

Tome III.

L

Ses jours sont chers à ses sujets ;
Vous devez son regne à la terre.

C H Œ U R.

Dieux ! loin d'un Roi si grand , lancez votre tonnerre ,
De ses vils ennemis confondez les projets ;
Ses jours sont chers à ses sujets ,
Vous devez son regne à la terre.

(*On danse*).

I P H I S.

Bergers , je vois vos jeux sans en goûter les fruits ;
Les méchans sont vaincus , mais ne sont pas détruits.
Ils ont pris soin de disparaître ,
Et leurs traits déguisés les ont fait méconnoître.

Z É N O D O R E.

Toi qu'on adoroit dans ces bois ,
Pour quels mortels suis-je un objet de haine ?
Daigne le déclarer ; & puisque tu fus Reine ,
Tu dois être l'appui des Rois.

(*On entend une symphonie majestueuse*).

C H Œ U R.

A son trône redoutable
Ta voix a su pénétrer ;
Tu connois trop le coupable :
Elle va le déclarer.

U N E V O I X.

C'est Thémifès qui poursuivoit ta vie ;
Et les yeux d'Agénor animoient sa furie.

Z É N O D O R E.

Thémises !...

Z É L É N I D E.

Agénor !...

I P H I S.

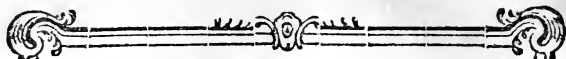
Qu'entends-je ? ô crime affreux !

T O U S T R O I S.

Dieux , fécondez nos transports furieux ;
Que le tonnerre gronde , & que la foudre vole.

Dieux , livrez-nous ces mortels odieux ;
Que la vengeance les immole.

Fin du second Acte.



A C T E I I I .

*Le Théâtre représente un lieu décoré
d'ornemens champêtres.*

S C E N E P R E M I E R E .

Z É N O D O R E , T H É M I S È S *enchainé.*

Z É N O D O R E .

A P P R O C H E , parle , & sur-tout sois sincere.
Tu m'avois assuré qu'Agénor n'étoit plus ;
L'Oracle de ces lieux déclare le contraire.
Je t'avois de ses jours rendu dépositaire ;
Mais de sa mort les faux bruits répandus ,
De tes complots découvrent le mystere.
Ingrat , de mes bienfaits je reconnois l'abus ;
On me traite en Tyran , quand j'agissois en pere.

T H É M I S È S .

Je voulois qu'Agénor soulevât ses Sujets ,
Qu'il t'arrachât la vie , & l'immoler après.

Z É N O D O R E .

Quel étoit ton projet ?

T H É M I S È S .

D'usurper ta puissance.
Qu'un vil mortel , rampant dans son obscurité ,

N'ose des rangs divers rapprocher la distance ,
 Dans les fastes du temps son nom n'est pas compté ;
 Et l'oubli , confondant sa mort & sa naissance ,
 En dérobe la trace à la postérité.

Z É N O D O R E.

De ton ambition tu seras la victime :
 Tu veux t'illustrer par le crime ;
 Par ton supplice seul on te distinguera.

T H É M I S È S.

Pour me venger je te laisse ton Maître ;
 Je te prédis qu'Agenor régnera.

Z É N O D O R E.

La Justice des Dieux me le découvrira ;
 Je punirai les procédés d'un traître.

T H É M I S È S.

Promets-moi qu'il périra ,
 Je te le ferai connoître.

Z É N O D O R E.

Je jure que, malgré son sang,
 La mort lui ravira ses droits à la Couronne ;
 Et je promets de descendre du Trône ,
 Si je ne verse pas son sang.

T H É M I S È S.

C'en est assez : ta vie est son ouvrage ,
 Son bras s'est armé contre moi ;
 Il faut, ou punir son courage ,

Ou fléchir sous sa loi.

Remplis le serment qui t'engage :
Verse le sang d'Iphis, ou cesse d'être Roi.

Z É N O D O R E.

Iphis est Agénor !

T H É M I S È S.

Il l'ignore lui-même :
Mais le fait est fondé sur un garant certain ;
C'est la marque du Diadème
Qu'en naissant Agénor apporta sur son sein.
Je m'applaudis, je vois ton embarras extrême :
Avant ma mort j'ai rempli mon dessein ;
Dans le sang d'un Héros tu vas plonger la main ;
Ou tu lui céderas la puissance suprême.

(*Il sort avec ses Gardes*).

S C È N E I I.

Z É N O D O R E , *seul*.

FATAL serment ! où me réduisez-vous ?
Faut-il donc que j'immole un Prince que j'admire ?
Ma gloire m'est trop chère, & j'en suis trop jaloux,
Pour lui préférer mon Empire.



SCÈNE III.

ZÉLÉNIDE, IPHIS, ZÉNODORE.

Z É L É N I D E.

ON va mener Thémifès à la mort :
Vous avez donc tiré le fecret de ce traître ?

I P H I S.

A-t-il découvert Agénor ?

Z É N O D O R E

Oui, j'en puis difpofer, il me l'a fait connoître ;
Mais vous ferez, Iphis, l'arbitre de fon fort ;
Je vous en laiffe le maître.

I P H I S.

Si fon crime eft avéré,
Il eft digne du fupplice.

On ne vous pourra pas accufer d'injuftice ;
Si vous lui pardonnez, vous ferez admiré.

Z É N O D O R E.

Je vous connois à tant de grandeur d'ame,
Et votre exemple eft ma fuprême loi.
Des projets d'Agénor je veux couper la trame ;
Il faut ou l'immoler, ou l'attacher à moi.
Ma fille, en l'époufant, vous m'affurez fa foi.

Z É L É N I D E.

Qu'entends-je ?...

I P H I S , à part.

Quel projet !

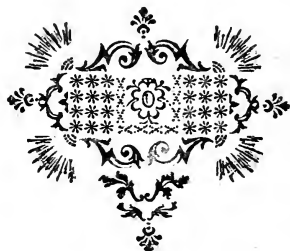
Z É N O D O R E .

Que votre cœur choisisse :

Je reviendrai bientôt pour savoir son arrêt :

Vous verrez Agénor , & l'Autel sera prêt

Ou pour l'hymen , ou pour le sacrifice.



SCÈNE IV.

ZÉLÉNIDE , IPHIS.

IPHIS.

ZÉLÉNIDE , jusqu'à ce jour
Sans dessein parvenant à plaire ,
Pour sauver Agénor , n'aura point à l'amour
De sacrifice à faire.

ZÉLÉNIDE.

Iphis , ne cherchez point à pénétrer mon cœur ;
Vous le trouveriez trop à plaindre.

IPHIS.

Juste Ciel ! pourriez-vous reconnoître un vainqueur ?

ZÉLÉNIDE.

Du moins à l'oublier je saurai me contraindre.
Jours fortunés , jours trop prompts à finir ,
Momens passés dans ces retraites ,
Comment pourrois-je , hélas ! perdre le souvenir
De vos douceurs parfaites ?

IPHIS , *à part.*

Je tremble à demander le nom de cet Amant.

ZÉLÉNIDE.

Iphis , vous vous troublez ; je vois qu'en ce moment
A mon malheur votre cœur s'intéresse.

I P H I S.

Cet objet de votre tendresse
Est sans doute d'un sang digne de vos aïeux.

Z É L É N I D E.

Iphis, le craignez-vous ?

I P H I S.

Que dites-vous ? ô Dieux !
Me soupçonneriez-vous d'être assez téméraire
Pour oublier l'éclat de votre rang ?

Z É L É N I D E

Je ne veux point éclaircir ce mystère :
Mais parlez ; d'Agénor dois-je verser le sang ?
Dois-je être, en l'épousant, à moi-même contraire ?
Iphis, qu'en cet instant votre amitié m'éclaire.

I P H I S.

Si vous épousez Agénor,
Vous ne ferez que changer de victime,
Et votre Amant se donnera la mort.

Z É L É N I D E.

Ciel ! je pourrois commettre un si grand crime ?

E N S E M B L E.

Amour, tu ne te plais qu'à causer des tourmens !
Le bonheur seul devrait signaler ta victoire ;
Un regard, un soupir & de tendres sermens,
Serviroient bien plus à ta gloire.



SCÈNE V, & dernière.

ZÉNODORE, THÉMISÈS enchaîné,
PEUPLES, Acteurs précédens.

Le Théâtre s'ouvre, & l'on voit l'autel préparé.

Z É N O D O R E.

PEUPLES qui m'écoutez, les Dieux me sont témoins
Que vous fûtes toujours l'objet de tous mes soins;
Mais je fais qu'Agénor respire,
Lui seul doit être votre Roi.
Né fils de Télénus, je lui rends son Empire,
Il en est plus digne que moi.

C H Œ U R.

Ton Peuple t'adore & t'admire.

Z É N O D O R E.

Thémisès, tes projets sont enfin découverts;
Mais ne crains rien : avant de quitter la Couronne,
Je veux encore user des droits qu'elle me donne.

Peuples, brisez ses fers;
Oubliez ses complots, comme je les pardonne.

T H É M I S È S.

O clémence ! ô grandeur ! On est égal aux Dieux,
Lorsqu'on fait pardonner comme eux.

C H Œ U R.

O clémence ! ô grandeur ! on est égal aux Dieux,
Lorsqu'on fait pardonner comme eux.

Ma fille m'est chere , elle m'aime ;
 Agénor regne d'aujourd'hui ;
 Mais en cédant le rang suprême ,
 Je voudrois voir régner Zélénide avec lui.

C H Œ U R .

Dieux ! nous vous demandons Zélénide pour Reine ;
 Que sans elle , Agénor , objet de notre haine ,
 Soit , sans état , errant dans l'Univers ,
 Et que dans de nouveaux revers
 Sans cesse le destin l'entraîne.

Z É N O D O R E , à *Zélénide*.

C'est à vous de régler son sort.

Z É L É N I D E .

Vous le voulez , & je me sacrifie ;
 Mais je ne réponds pas qu'un si cruel effort
 Ne me coute la vie.

C H Œ U R .

Périssè plutôt Agénor !
 Faites-le nous connoître ,
 Il recevra la mort.

Z É N O D O R E .

Vous le voyez , frappez.

C H Œ U R .

Iphis ?

Z É N O D O R E .

C'est votre Maître.

I P H I S.

Qu'entends-je ? quel bonheur !

Z É L É N I D E.

Tous mes vœux font remplis.

T H É M I S È S.

Oui , je l'atteste , Agénor est Iphis.

Soleil , couvre mes yeux d'une nuit éternelle ;

Et prive-moi de la clarté ,

Si , par un récit infidèle ,

J'ose altérer la vérité.

A G É N O R.

Ah ! je puis donc vous déclarer ma flamme.

Z É L É N I D E.

Je puis faire éclater les transports de mon ame :

Quelle félicité !

C H Œ U R.

Régnez , suivez les plaisirs & la gloire ,

Soyez heureux ; que chaque jour

Soit un hommage envers l'Amour ,

Et renouvelle sa victoire.

Z É L É N I D E E T A G É N O R.

L'Amour triomphe dans mon cœur.

A G É N O R.

Il m'enchaîne sous sa puissance.

Z É L É N I D E.

Je suis le prix des traits qu'il lance.

174 Z É L É N I D E , &c.

E N S E M B L E.

Pour me récompenser , il cause mon bonheur ;
L'Amour triomphe dans mon cœur.

A G É N O R.

Il m'enchaîne sous sa puissance.

E N S E M B L E.

Je sens le prix des traits qu'il lance.

Fin du troisieme & dernier Aëte.

Z É N I S

E T

A L M A S I E ,

BALLET HÉROIQUE

EN UN ACTE.

*A C T E U R S.*

DÉMOGORGON , Roi des Génies.

ZÉNÈIS , Fée protectrice des Génies.

PHANOR , Génie , pere de Zénis.

ALMASIE.

ZÉNIS.

TROUPE DE GÉNIES.



Z É N I S

E T

ALMA SIE,
BALLET HÉROIQUE.

Le Théâtre représente le Conseil des Génies.

SCÈNE PREMIERE.

DÉMOGORGON *sur un trône, environné de Génies.*

ESPRITS, dont la puissance à ma gloire est unie,
Tous les ans, dans ce jour, vous recevez mes loix ;
Par vous, de l'Univers j'entretiens l'harmonie ;
Méritez l'honneur de mon choix.
Volez, signalez votre zèle ;
Faites briller ma puissance immortelle :
Tous les humains ont droit à vos faveurs,
Soyez & leurs Dieux & leurs guides,
Rendez-les généreux, bienfaisans, intrépides ;

Tome III.

M

178 ZÉNIS ET ALMASIE ;

Qu'ils sachent, honorant & vos soins & leurs cœurs ;
Plaindre les malheureux , & braver les malheurs.

Volez , signalez votre zele,
Faites briller ma puissance immortelle.

(On entend une symphonie).

S C È N E I I.

ZÉNÉIS , DÉMOGORGON , GÉNIES.

D É M O G O R G O N .

MAIS qui peut en ces lieux attirer Zénéis ?

Z É N É I S .

Je viens vous implorer en faveur de Zénis.

En présidant à sa naissance ,
J'ai seul acquis le droit d'embrasser sa défense.

Phanor , à vos ordres soumis ,
N'ose , sans votre aveu , l'avouer pour son fils ;
Mille revers ont prouvé sa constance.

Qu'à votre Cour Zénis admis ,
Partage enfin votre puissance.

D É M O G O R G O N .

Des plus nobles efforts cette gloire est le prix ;
Des plus rares vertus elle est la récompense.

Z É N É I S .

Ah ! qui peut mieux prétendre à l'immortalité ?
Zénis , avec le jour , a vu l'adversité.

Tout s'unit contre lui, tout le trouve invincible.
 Ce n'étoit point assez qu'un voile ténébreux
 Cachât sa naissance à ses yeux ;
 Son cœur, trop tendre & trop sensible ,
 S'est vu privé de l'objet de ses feux
 Dans l'instant que l'hymen alloit le rendre heureux.

D É M O G O R G O N.

Que l'audace & l'amour raniment son courage,
 Des périls plus affreux vont naître sous ses pas.

Z É N É I S.

Zénis soumettra tout à l'effort de son bras.

D É M O G O R G O N.

La mort peut être son partage.
 Vous, qui ne respirez que le meurtre & le sang,
 Guidez Zénis dans de nouveaux abîmes,
 Et que ce jour le place au rang
 Ou des Vainqueurs ou des Victimes.

Z É N É I S.

Je respecte en tremblant vos ordres souverains,
 Et vais avec Phanor veiller sur ses destins.

C H Œ U R D E G É N I E S.

Volons, signalons notre zele ,
 Nous allons dispenser tes loix ;
 Le sort de l'Univers est réglé par ta voix ,
 Faisons briller ta puissance immortelle.



S C È N E I I I.

*Le Théâtre change , & représente un
Désert.*

Z É N I S *endormi.*

(Musique qui caractérise un songe.)

Q U'AI-JE vu ? Ciel ! quel songe affreux !
Un rival jaloux , furieux ,
Tient Almasie en sa puissance.
Une voix m'ordonnoit d'abandonner ces lieux ;
Et me flattoit d'une vaine espérance.

Tristes déserts , séjour d'horreur ,
Ajoutez , s'il se peut , à ma douleur mortelle ;
Vous m'offrez l'image cruelle
Du désespoir qui déchire mon cœur.
Tout irrite en ces lieux & nourrit mes alarmes ;
Et les échos plaintifs , par leurs tristes accens ,
Semblent se conformer aux peines que je sens ;
Pour les infortunés il n'est point d'autres charmes.

Tristes déserts , séjour d'horreur ,
Ajoutez , s'il se peut , à ma douleur mortelle ;
Vous m'offrez l'image cruelle
Du désespoir qui déchire mon cœur.

(Symphonie sensible.)

Dieux ! quels monstres nouveaux me déclarent la
guerre ?

Venez-vous mettre fin à mes tourmens divers ?

Mais vous nuisez à l'Univers,
Et je dois vous dompter pour le bien de la terre.
(*Il les combat & les met en fuite.*)

CHŒUR DE DESSUS , *invisible.*

Almasie attend ton secours.

CHŒUR DE BASSES.

La mort t'attend , crains pour tes jours.
(*Un Aigle vient voler au tour du Théâtre.*)

CHŒUR DE DESSUS.

Zénis , que cet Aigle te guide ,
Almasie attend ton secours.

CHŒUR DE BASSES.

La mort t'attend , crains pour tes jours.
(*L'Aigle s'abîme dans un volcan.*)

Z É N I S .

Que vois-je ! ô fortune perfide !
L'Aigle s'est abîmé dans ces torrens de feux ;
N'importe , je m'expose au sort le plus affreux ;
Un cœur qui fait aimer est toujours intrépide.



SCÈNE IV.

Le Théâtre change , & représente un Palais superbe ; la Princesse Almasie paroît endormie au fond du Théâtre sous un pavillon magnifique ; on voit à côté d'elle, sur un riche carreau, un sceptre d'or.

ZÉNIS, ALMASIE.

ZÉNIS.

QUEL changement ! où suis-je ? & quel Palais pompeux !

Ne me trompé-je point ? grands Dieux ! c'est Almasie.

Ah ! je retrouve enfin le bonheur de ma vie ,
Puisqu'Almasie est présente à mes yeux,

ALMASIE.

Ciel ! quelle voix se fait entendre ?

Je reconnois des sons qui séduisent mon cœur.
Est-ce vous , cher objet de l'amour le plus tendre ?
Tous mes sens sont remplis d'espérance & de terreur ;
Zénis , calmez l'effroi de mon ame éperdue.

ZÉNIS.

Ah ! loin de partager une vaine frayeur ,
C'est vous que je devois , quand vous m'êtes rendue ,
C'est vous que l'excès du bonheur.

A L M A S I E.

Auriez-vous pu fléchir le souverain Génie
Qui commande en ces lieux, qui m'y tient asservie ?

Z É N I S.

Dieux ! qu'entends-je ? Un Génie est Maître en ce
Palais !

A L M A S I E.

O Ciel ! vous l'ignorez : quel orage s'appête !
Zénis, craignez-en les effets,
Dérobez-vous à la tempête.

Z É N I S.

Vous tremblez il vous aime !

A L M A S I E.

Et mon cœur en gémit.

Il peut vous réduire en poudre ;
Sur les ailes des vents il fait voler la foudre :

Il veut, & tout obéit ;

Il regarde la terre, & la terre frémit.

De ses soupçons craignez la violence.

Z É N I S.

Je ne crains que votre inconstance,
Et je méprise son courroux.

A L M A S I E.

Que dis-tu ? fuis.... Zénis.... fuis ses transports
jaloux :

Tes jours sont en danger, & ces lieux sont terribles....

Dans ce Palais, des esprits invisibles

Veillent sans cesse & peuvent t'immoler :

M iv

Le pouvoir du Génie est prêt à t'accabler ;
 Si tes mains profanoient ce sceptre redoutable ;
 Tu le verrois lui-même , au milieu des éclairs ,
 Sur un char enflammé paroître dans les airs ,
 Et tu ferois l'objet de sa haine implacable.

Z É N I S.

Vous cherchez vainement à me faire trembler ;
 Je vous adore & brave sa puissance.

A L M A S I E.

Je sens à chaque instant mes craintes redoubler ;
 Tout semble s'animer pour venger son offense ;
 Ces colonnes , ces murs.... paroissent s'ébranler :
 Peut-être il n'est plus temps d'éviter sa vengeance.

Z É N I S *brise le sceptre.*

Non , je ne le crains point , qu'il paroisse.

A L M A S I E.

Ah ! grands Dieux !

Z É N I S.

Je veux en triompher , ou périr à vos yeux.

(*Dès que le sceptre est brisé , on entend une tem-
 pête affreuse , le Théâtre s'obscurcit , & le ton-
 nerre gronde.*)

CHŒUR D'ESPRITS INVISIBLES,

O crime épouvantable !

O jour funeste ! jour affreux !

La foudre va partir & punir le coupable.

Tu vas périr , mortel audacieux.



S C È N E V.

LE GÉNIE *dans les airs sur un char de feu* ;
ALMASIE , ACTEURS PRÉCÉDENS.

A L M A S I E.

J E me meurs !

L E G É N I E.

Quel ſpectacle à mes yeux ſe préſente ?

Almaſie éperdue.... & mon ſceptre brifé !

Dieux ! quelle image effrayante

De mon pouvoir mépriſé !

Minifres de mes loix , venez , ſervez ma rage ,

Paroiſſez , enchaînez l'ennemi qui m'outrage.

(*Il deſcend de ſon char.*)

C H Œ U R D E G É N I E S.

Nous t'obéiſſons :

Tu connois le crime ;

Nous en frémiſſons :

Frappe ta victime.

A L M A S I E.

Juſte Ciel !

L E G É N I E.

Tu devrois cacher mieux ta douleur.

Voilà donc le rival qui regne dans ton ame ,

Et qui fait mépriſer mes bienfaits & ma flamme ?

Je ſaurai le punir de me ravir ton cœur.

ALMASIE.

Ah ! Seigneur !

LE GÉNIE.

Quel pouvoir suprême

L'a fait pénétrer en ces lieux ?

Mais je puis éclaircir des soupçons odieux ;

Et s'il n'est pas l'objet de ton amour extrême ,

(Il lui donne un poignard.)

Venge-moi , frappe.... Tu frémis !

Ah ! perfide , tu me trahis.

ALMASIE.

M'oses-tu proposer un forfait que j'abhorre ?

Pour calmer ta fureur , j'immolerois Zénis ,

J'immolerois ce que j'adore !

ZÉNIS.

Ah ! cet aveu me venge , & je brave le sort.

LE GÉNIE.

Oses-tu m'offenser encore ?

(Il veut le frapper.)

Que cet instant soit celui de sa mort.

ALMASIE *se jette au devant du Génie.*

O Ciel ! Barbare arrête ;

S'il faut du sang pour t'appaiser ,

Donne.... ma main est toute prête ;

C'est le mien que je vais verser.



SCÈNE VI, & dernière.

DÉMOGORGON *descend avec Zénéis & les*
Génies, ZÉNIS, ALMASIE.

ALMASIE ET ZÉNIS.

QUEL spectacle éclatant !

LE GÉNIE.

C'est l'Amour qui l'apprête.
O jour trop fortuné ! tous mes vœux sont remplis,
Et je touche à l'instant de me faire connoître.

Tu triomphes, Zénis ;
Tu vas être éclairci du sang qui t'a fait naître.
Et vous, de votre amour recevez tout le prix ;
Soyez heureuse enfin, vous méritez de l'être ;
Pardonnez-moi vos maux, je vous donne mon fils.

DÉMOGORGON.

Zénis, goûtez la gloire la plus pure,
Vous triomphez de tous vos ennemis.
A notre auguste rang, par vos vertus admis,
Que votre voix commande à la Nature.

DÉMOGORGON, ZÉNÉIS ET LE GÉNIE.

Aimez, protégez les mortels,
Et que votre puissance, ainsi que le tonnerre,
Forme l'effroi des criminels,
Et la sûreté de la terre.

Z É N I S.

J'aimois , & je voulois mériter du retour :
 Si par quelques vertus j'ai distingué ma vie ,
 La gloire me rendoit plus digne d'Almasie ;
 Je dois n'en rapporter l'hommage qu'à l'Amour.

A L M A S I E , Z É N I S.

Triomphe , Amour , sur nous regne sans cesse ,
 Dans nos cœurs lance tous tes traits ;
 Que chaque jour notre bonheur renaisse ,
 Nous le devons à tes bienfaits.

Z É N I S à *Almasie*.

Commandez dans les airs, sur la terre & sur l'onde ,
 Partagez mes suprêmes droits ;
 Il est plus doux d'obéir à vos loix ,
 Que d'en pouvoir donner au monde.
 Je vois tous les humains
 Sous mon obéissance ;
 Mais vos yeux ont plus de puissance
 Que je n'en reçois des Destins.

C H Œ U R.

Commandez dans les airs, sur la terre & sur l'onde ;
 Partagez nos suprêmes droits ,
 Il est plus doux d'obéir à vos loix ,
 Que d'en pouvoir donner au monde.

F I N.

L' A M O U R
PIQUÉ PAR UNE ABEILLE,
IDYLLE DRAMATIQUE
E N U N A C T E.

*A C T E U R S.*

VÉNUS.

MARS.

L'AMOUR.

L'HYMEN.

SUITE DE VÉNUS, PLAISIRS.

SUITE DE MARS, GUERRIERS.



L' A M O U R
PIQUÉ PAR UNE ABEILLE,
IDYLLE DRAMATIQUE.

*Le Théâtre représente les jardins de Cythere;
on voit sur un des côtés du Théâtre, un
peu sur le devant, un buisson de roses
qui couronne un siège de gazon.*

SCÈNE PREMIERE.

A R I E T T E.

V É N U S *seule.*

JE cherche en vain l'Amour, tout partage ma peine,
Les Plaisirs répandent des pleurs,
Zéphire de sa douce haleine
Ne vient plus caresser les fleurs.



Tendres oiseaux de ce bocage,
Votre silence alarme encor mon cœur;
Privés du Dieu qui cause votre ardeur,

Vous ne l'annoncez plus par un brillant ramage.

Tendres oiseaux de ce bocage ,

Votre silence alarme encor mon cœur.



Enseignez-moi , Dieux des forêts ,

Quel asile l'Amour orne de ses attraits ;

Vos Nymphes seront toujours belles ;

Et vous , Nymphes , rendez l'Amour à mes souhaits ,

Et vos Amans seront toujours fideles.

SCÈNE II.

MARS , VÉNUS.

MARS.

DÉESSE des Amours , calmez votre douleur ,
Votre fils reviendra bientôt dans ces retraites ;

Ce Dieu connoît trop le bonheur ,
Pour languir plus long-temps loin des lieux où vous
êtes.

VÉNUS.

Je n'accuse que vous du départ de mon fils ;

Vous êtes le Dieu des alarmes ;

Vous divisez l'Univers par vos armes ,

Et l'Amour voudroit voir tous les mortels unis.

ARIE T T E.

MARS.

Les alarmes , les cris , les horreurs de la guerre

N'ont point troublé ce tranquille séjour ;

Quand mes fureurs ont ravagé la terre ,

Vainqueur & triomphant , je reviens à l'Amour.

VÉNUS.

V É N U S.

De grace, épargnez-nous cette gloire éclatante ;

Par-tout la Déesse à cent voix

N'a que trop publié vos célèbres exploits ,

Dont le récit nous épouvante.

Vainqueur doux & mystérieux ,

Quand l'Amour fait des conquêtes nouvelles ,

Il craint la Renommée , & seroit trop heureux

S'il pouvoit lui ravir sa trompette & ses ailes.

M A R S.

En regardant vos yeux j'ai connu son pouvoir ;

Je n'ai dû mes succès qu'au bonheur de vous voir :

La Beauté fit toujours voler à la victoire ;

Jusques aux Cieux son triomphe est porté ,

Et sans l'espoir de plaire à la Beauté ,

On ne connoîtroit pas tout le prix de la gloire.

V É N U S.

Pouvez-vous de Vénus attendre du retour ,

Quand vous avez fait fuir les Graces & l'Amour ?

Eloignez-vous , ou craignez ma colere.

M A R S.

Soumis à la rigueur d'un ordre si sévere ,

Je respecte votre courroux ;

Hélas ! il m'eût été bien doux

De lire dans vos yeux les moyens de vous plaire.



SCÈNE III.

VÉNUS *seule.*

REVIENS, Amour, Vénus t'appelle;
Hélas ! tout languit sans l'Amour ;
Graces, revenez à ma Cour,
Sans vous, que fert-il d'être belle ?
Sans les Graces, sans leurs armes,
La Beauté ne plaît jamais ;
La beauté dépend des traits,
Et les graces font les charmes.



SCÈNE IV.

L'AMOUR, VÉNUS.

L'AMOUR.

ENTRE vos bras l'Amour s'élance & vole ;
 Ma honte & mes regrets ont suivi mon départ :
 Mais d'un sourire & d'un regard
 Vénus me flatte & me console.

VÉNUS.

Je devrois vous punir de mes chagrins , cruel ,
 Mais dans tous vos soupirs vos malheurs se retracent :
 Mon fils est malheureux , il n'est plus criminel ,
 L'Amour n'a point de torts que ses larmes n'effacent.

L'AMOUR.

Une Beauté digne des Dieux ,
 Et de tous les mortels chérie ,
 Près d'elle avoit fixé mon vol ambitieux.
 Pour rendre mon empire à jamais glorieux ,
 Je voulois sous mes loix que son ame asservie
 Fût aussi tendre que ses yeux.
 De mes traits les plus sûrs en vain j'ai fait usage ,
 Vous m'en voyez frémir de rage.

VÉNUS.

Unissons-nous pour punir sa fierté.
 Est-ce donc pour nous faire outrage
 Qu'elle a reçu le jour , un cœur , & la beauté ?

N ij

L'AMOUR.

Elle a sur **nous** trop d'avantage ;
 Ah ! ma mere, elle impose à mon ressentiment ;
 Près d'elle j'ai changé mon triomphe en hommage ;
 Je voulus la punir , j'admirai seulement.

A R I E T T E.

Dans ses yeux on croit voir ma flamme ,
 Leur douceur voudroit m'appeler ;
 Mais ie ne puis rien sur son ame ,
 Et mon nom seul la fait trembler.
 Dans ses yeux on croit voir ma flamme ,
 Leur douceur voudroit m'appeler.



Elle méprise ma puissance
 En inspirant les plus vives ardeurs ,
 Et ses charmes , sans qu'e le y pense ,
 Enchaînent les cœurs.



Tout Cythere étoit sur ses traces ;
 Mais elle a banni les Amours ,
 Elle ne garde que les Graces
 Qui la suivront toujours , toujours.
 Tout Cythere étoit sur ses traces.

V É N U S.

Rassure-toi, mon fils , elle a le regard tendre ;
 Le regard part du cœur, elle est prête à se rendre.

A R I E T T E.

Il ne faut qu'un seul moment
 Pour rétablir notre gloire ;
 On résiste vainement ,

On rencontre un tendre Amant ;
Et , pour céder la victoire ,
Il ne faut qu'un seul moment.

L' A M O U R.

Vous me donnez des espérances vaines ;
Non , non , mes traits sont sans pouvoir.

V É N U S.

Mon fils , calme ton désespoir ,
Ta mere en t'embrassant veut soulager tes peines.

(Elle embrasse l'Amour , qui la blesse.)

Oh ! d'où me vient cette douleur ?

L' A M O U R.

Je vois que mes traits ont encore
La force de blesser un cœur ,
Et Mars m'en saura gré.

V É N U S.

Quelle ardeur me dévore ;
O fils ingrat & perfide assassin !
Quand je te tends les bras , tu me perces le sein ;
Ton sourire ajoute à l'offense ;
Tu sentiras l'effet de ma vengeance.

(Elle arrache une touffe de roses , en frappe
l'Amour , les jette , & se retire.)



SCÈNE V.

A R I E T T E.

L'AMOUR, *seul.*

Vous qui rendez plus doux les charmes d'un beau jour,
Avez-vous pu servir de supplice à l'Amour ?

Tendres fleurs que j'ai fait éclore ;
Pour vous je ranimois les baisers des Zéphyr :
Deviez-vous naître , hélas ! des larmes de l'Aurore ,
Pour en faire répandre au Dieu de ses plaisirs ?

(*l'Amour ramasse les roses , & les déchire.*)

Vous éprouverez ma colere.
Ciel ! quel serpent s'étoit caché
Sous cette rose meurtriere ,
Et m'a laissé son dard sur ma main attaché ;
Ah ! je succombe , ô Vénus ! ô ma mere !
O Dieux ! venez à mon secours.



SCÈNE VI.

L'AMOUR, VÉNUS.

VÉNUS.

QUELS accens plaintifs me rappellent ?
Mes sentimens se renouvellent.

L'AMOUR.

A votre pitié j'ai recours.
Un monstre ailé, caché dans le sein d'une rose,
De mes gémissemens est la funeste cause ;
Je l'ai vu s'envoler après m'avoir lancé
Le trait cruel qui m'a blessé.

VÉNUS.

Ce monstre ailé c'est votre image ;
Mais ses traits sont moins dangereux :
Si vous trouvez si douloureux
Celui dont il a fait usage ,
Jugez combien sont malheureux
Les cœurs que blesse un Dieu volage.

L'AMOUR.

Vous jouissez de ma douleur.

VÉNUS.

Oui , c'est le prix de la rigueur.



SCENE VII, & dernière.

VÉNUS, MARS, L'AMOUR.

V É N U S.

MARS, accourez, l'Amour est votre esclave,
 Il a blessé Vénus, il n'est rien qu'il ne brave;
 Vengez-moi, vengez-vous, je vous livre l'Amour;
 Enchaînez cet ingrat, qu'il gémissé à son tour.

M A R S.

Non, non, le fier Dieu de la Thrace
 Obéit à l'Amour, & lui demande grace;
 Ah! s'il faut l'enchaîner, je partage ses fers.
 Un seul de ses plaisirs efface
 Tous les tourmens qu'on a soufferts.

A R I E T T E P A R O D I E.

Tout rend hommage au Dieu des ames,
 Dieu charmant, regne sur mon cœur;
 Mars n'a jamais reconnu de vainqueur,
 Mars est soumis quand tu lances tes flammes.

L' A M O U R.

Je ne veux plus régner sur tout ce qui respire,
 Que pour rendre les cœurs heureux,
 Et je vais commencer par vous unir tous deux
 Pour la gloire de mon Empire.

(*L'Amour blesse tous les Guerriers & Guerrieres;
 les Plaisirs, les Jeux se mêlent, & terminent par
 un Ballet voluptueux.*)

F I N.



DIVERTISSEMENT.

*Le Théâtre représente le Temple des Arts ,
consacré à Minerve.*

SCÈNE PREMIERE.

MINERVE , ZÉLIE *entourée des Talens
& des Arts.*

M I N E R V E .

CONNOIS tes guides , tes modeles.
Ces objets lumineux qui frappent tes regards
Sont les Talens , les Vertus , & les Arts ;
Ton cœur ne fut formé que par leurs soins fideles.

Z É L I E , *aux Vertus & aux Talens.*

O vous ! que je chéris , ne me quittez jamais ,
Minerve entre vos mains a remis mon enfance ;
La Raïson à mes yeux vient découvrir vos traits ;
C'est l'âge où mon bonheur commence.

CHŒUR DES TALENS ET DES VERTUS.

Nous devons notre gloire à ta reconnoissance ;
Tu fais en nous aimant embellir nos attraits ,

Et tu te fers de nos bienfaits,
Pour faire notre récompense.

(*On danse.*)

M I N E R V E.

Le Bonheur
Sur tes pas volera sans cesse ,
Il s'empresse
A suivre les Vertus qui regnent dans un cœur ;
Semblable à Zéphyre ,
Qui fixe ses douceurs
Dans l'Empire
Où brillent les fleurs.

C H Œ U R.

Nous devons notre gloire à ta reconnoissance ;
Tu fais , en nous aimant , embellir nos attraits ,
Et tu te fers de nos bienfaits
Pour faire notre récompense.

(*On entend un bruit de timbales & de trompettes.*)

M I N E R V E.

Mais quels sons éclatans font retentir ces lieux ?

Z É L I E.

C'est Mars qui paroît à nos yeux.



SCENE II, & *derniere.*

MARS, ACTEURS PRÉCÉDENS.

M A R S.

QUE de vos plus doux chants ce lieu soit animé,
 L'Hymen & l'Amour descendent;
 Ces Dieux aimables demandent
 Le dépôt précieux que Minerve a formé.
 Jupiter le désire, & tous les Dieux l'attendent.
 L'Amour & l'Hymen descendent.

L'AMOUR ET L'HYMEN, *ensemble.*

Pour trouver un objet digne d'un choix si beau.

L'AMOUR.

J'ai suivi les routes des Graces.

L'HYMEN.

Des Vertus j'ai suivi les traces.

E N S E M B L E.

Les Graces, les Vertus, par un accord nouveau;
 Vers vous nous ont conduits ensemble,
 Et de nos feux n'ont formé qu'un flambeau
 Pour éclairer l'objet qui les rassemble.
 Venez, montez aux Cieux
 Sur les ailes de la Victoire;
 Unissez-vous au fils des Dieux,
 Que vos vertus soient le prix de sa gloire.

C H Œ U R.

Venez , montez aux Cieux
 Sur les ailes de la Victoire ;
 Unissez-vous au fils des Dieux ,
 Que vos vertus soient le prix de sa gloire.

Z É L I E.

Puis-je espérer un sort plus glorieux ?
 Je suis fille d'un Roi qu'on aime & qu'on admire ;
 N'est-ce pas vivre dans les Cieux ,
 Que d'être dans l'Empire
 D'un Roi qui ne respire
 Que pour rendre son peuple heureux ?

M A R S.

Vous en connoîtrez un que ses Sujets chérissent ;
 De leur amour il tire son éclat :
 En voyant le bonheur dont ses peuples jouissent ,
 Vous croirez habiter encor le même Etat.

M I N E R V E E T M A R S.

Ils serviront tous deux d'exemple dans l'Histoire ;
 Ils regnent dans les cœurs qui vivent sous leurs loix ,
 C'est-là le Temple de mémoire
 Où devroient être écrits les noms de tous les Rois.

M I N E R V E.

Le fils a vos vertus , son cœur ressemble au vôtre ,
 Les Talens à sa voix ont soin de s'empreser ;
 Il veut les acquérir pour les récompenser ;
 Je vous ai formés l'un pour l'autre.
 Allez , montez aux Cieux

DIVERTISSEMENT. 203

Sur les ailes de la Victoire ;
Unissez-vous au fils des Dieux ,
Que vos vertus soient le prix de sa gloire.

C H Œ U R.

Allez, montez aux Cieux
Sur les ailes de la Victoire ;
Unissez-vous au fils des Dieux ,
Que vos vertus soient le prix de sa gloire.

F I N.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

500 EAST 57TH STREET

CHICAGO, ILL. 60637

TEL. 733-4331

1968

1969

1970

1971

1972

1973

1974

1975

1976

1977

1978

1979

1980

1981

1982

1983

1984

1985

1986

1987

1988

1989

1990

1991

1992

1993

1994

1995

1996

1997

1998

1999

ORATORIO,

O U

DRAMES LYRIQUES,

TIRÉS DE L'ÉCRITURE SAINTE,

Exécutés au Concert Spirituel.



INTERLOCUTEURS.

LE JEUNE MACCHABÉE.

SALOMONE , Mere du jeune Macchabée.

ANTIOCHUS.

PEUPLES JUIFS.

SUITE D'ANTIOCHUS.



LE JEUNE
MACCHABÉE,
DRAME LYRIQUE.

ANTIOCHUS , LE JEUNE MACCHABÉE ,
SUITE D'ANTIOCHUS.

ANTIOCHUS.

JEUNE Enfant, j'ai voulu vous voir & vous con-
noître ,

Votre âge a su toucher mon cœur ;
Vous deviendrez l'objet de toute ma faveur ,
Méritez les bontés de votre auguste Maître.

LE JEUNE MACCHABÉE.

Je n'en ai qu'un , c'est le Seigneur.

ANTIOCHUS.

Vous serez plus heureux sous mon obéissance :
Voyez mes Courtisans brillans par ma splendeur ;

Tome III.

○

210 LE JEUNE MACCHABÉE;

Leur éclat vient de ma puissance :
On les adore , on les encense ;
Vous surpasserez leur grandeur.

C H Œ U R.

Un jour pur luit sur nos têtes ,
Partagez-en les douceurs ;
Nos pas sont semés de fleurs ,
Et tous nos jours sont des fêtes.

A N T I O C H U S.

Comblé de mes bienfaits , prenez part à leurs chants.

LE JEUNE MACCHABÉE.

Qui ! moi ? de vos Flatteurs j'augmenterois le nombre !
Mon Dieu m'en puniroit ; le bonheur des méchans
Brille comme un éclair , & passe comme une ombre.

A N T I O C H U S.

Votre Dieu vous peut-il inspirer de l'effroi ?
J'ai massacré son Peuple , & mis sa ville en cendre ;
J'ai consumé les livres de sa Loi ;
A-t-il osé tonner sur moi ?
Abandonnez un Dieu qui n'a pu vous défendre.

LE JEUNE MACCHABÉE.

Tremblez ; à son pouvoir l'Univers est soumis ;
Sur les pas de l'Impie il pose une barrière ;
Il disperse ses ennemis
Comme le vent disperse la poussière.
Il venge avec éclat ses bienfaits méprisés ;
Aux Idoles du monde il déclare la guerre ;
Il retire sa main , leurs Autels sont brisés :
O Rois ! instruisez-vous , vous qui jugez la terre.

ANTIOCHUS.

Toi-même tu conduis le poignard dans ton sein;
Gardes, qu'on le saisisse.

SALOMONE.

Hélas ! qu'allez-vous faire ?

Un enfant peut-il être un objet de colere ?
A son âge, une offense est toujours sans dessein,
Daignez le rendre aux cris de la plus tendre mere.

ANTIOCHUS.

C'est vous qui réglerez son sort ;
Qu'il adore mes Dieux ; prosterné dans leur Temple
Qu'il leur offre l'encens, & montrez-lui l'exemple ;
Vous pouvez à ce prix échapper à la mort.

SALOMONE , LE JEUNE MACCHABÉE.

SALOMONE.

O mon fils ! tu me vois inquiète & tremblante ,
Les larmes remplissent mes yeux ;
Tu vas être éprouvé dans des tourmens affreux ,
Et ton enfance m'épouvante.

LE JEUNE MACCHABÉE.

Ma mere , je tiendrai mes forces de ma foi ,
J'invoquerai le Dieu que j'aime ,
Je cesserai d'être moi-même ,
C'est Dieu qui descendra dans moi.

O ij

212 LE JEUNE MACCHABÉE ;

S A L O M O N E.

Sa grace t'inspire & t'enflamme ,
Sans elle nous ne pouvons rien ;
Puissante pour le mal , incapable du bien ,
La volonté ne sert qu'à dégrader notre ame ;
L'homme tombe toujours , si Dieu n'est son soutien
Ecoute sa voix qui t'anime ,
Et rien ne pourra t'arrêter.

LE JEUNE MACCHABÉE.

Verrez-vous , sans regret , le sang de la victime ?

S A L O M O N E.

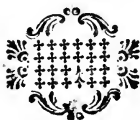
Je mourrai la dernière , afin de t'exciter.

LE JEUNE MACCHABÉE.

O Dieu ! je reconnois & j'embrasse ma mere.

S A L O M O N E.

O doux momens ! ô mon fils ! mon cher fils !
Dans les fastes des Saints ton nom sera transmis ;
De six enfans martyrs je vois le digne frere.



ANTIOCHUS, MINISTRES D'ANTIOCHUS,
SALOMONE, LE JEUNE MACCHABÉE,
PEUPLE JUIF.

ANTIOCHUS.

EH bien ! sur son esprit qu'avez-vous obtenu ?

SALOMONE.

De mourir pour son Dieu.

ANTIOCHUS.

Qu'on le mene au supplice.

LE JEUNE MACCHABÉE.

Ah ! si ce Dieu t'étoit connu,
Tu m'envierois mon sacrifice.

ANTIOCHUS.

Ma puissance outragée est mon unique loi ;
Je t'envoie à la mort.

LE JEUNE MACCHABÉE.

Je vais prier pour toi.

CHŒUR DES MINISTRES.

Que ses tortures, que ses peines
Par-tout impriment la terreur ;
Que le sang coule de ses veines,
Que son supplice fasse horreur.

CHŒUR DES FEMMES JUIVES.

Ah ! quelle barbarie !

O iij

214 LE JEUNE MACCHABÉE ;

LE JEUNE MACCHABÉE.

O mon Dieu ! donnez-moi la force de souffrir.

SALOMONE.

Verfer son fang pour Dieu , c'est recevoir la vie,
Et ce n'est pas mourir.

CHŒUR DES FEMMES JUIVES.

O vertueufe mere !

LE JEUNE MACCHABÉE.

O douleurs trop cruelles !

ANTIOCHUS.

Sacrifie à mes Dieux.

SALOMONE.

Sois ferme , sois constant.

CHŒUR DES FEMMES JUIVES.

Seigneur , veillez fur lui.

LE JEUNE MACCHABÉE.

Je me meurs.

SALOMONE.

Dieu t'attend ;

Il offre à tes regards des palmes immortelles.

LE JEUNE MACCHABÉE.

O Ciel !....

SALOMONE.

Pour y régner tu n'as plus qu'un instant.

CHŒUR DES FEMMES JUIVES.

C'est une fleur qui tombe , & qui venoit d'éclore.

LE JEUNE MACCHABÉE.

Pour mes persécuteurs, ô mon Dieu ! je t'implore.

SALOMONE.

O force de la Grace !

CHŒUR DES FEMMES JUIVES.

O courage éclatant !

LE JEUNE MACCHABÉE.

Dieu m'appelle, je meurs content.

SALOMONE.

Mon fils a sur la mort remporté la victoire ;
Dieu l'a placé dans le sein de sa gloire.

ANTIOCHUS.

Qu'on invente pour elle un trépas plus cruel ,
Et contre le Dieu d'Israël
Servez ma fureur implacable.

CHŒUR DES MINISTRES.

Hélas ! qu'avons-nous fait ? le remords nous accable.

SALOMONE.

Crains d'un Dieu blasphémé les terribles effets ,
Crains les vengeances qu'il exerce ;
Roi superbe , frémis : je lis dans ses décrets.
Sur un char orgueilleux tu voles aux forfaits ;
Une invisible main te frappe & te renverse ;
Ton bras est enchaîné , levé sur le saint lieu ;
Ton supplice commence en connoissant un Dieu ;
Ton repentir , faux & coupable ,
Consomme les malheurs qui te sont réservés ,

216 LE JEUNE MACCHABÉE, &c.

Et tu deviens un exemple effroyable
Des Pécheurs endurcis & des Rois réprouvés.

A N T I O C H U S.

Servez ma fureur implacable.

CHŒUR DES MINISTRES.

Hélas ! qu'avons-nous fait ? le remords nous accable :

SALOMONE, ET TOUS LES CHŒURS.

Le Dieu d'Israël est vainqueur ,
Prosternons-nous en sa présence ,
Adorons sa puissance ,
Rendons grace au Seigneur.

F I N.

LES ISRAÉLITES

S U R

LA MONTAGNE D'HOREB.



INTERLOCUTEURS.

AARON.

MOÏSE.

CHŒUR DES ISRAÉLITES.



LES ISRAÉLITES

S U R

LA MONTAGNE D'HOREB.

AARON, MOÏSE, CHŒUR.

CHŒUR DES ISRAÉLITES.

HÉLAS ! nous languissons,
Le courage nous abandonne,
La mort nous environne ;
Hélas ! nous périssons.

A A R O N.

Invoquez le Seigneur , il est toujours le même ;
C'est pour les cœurs ingrats que sa bonté s'endort ;
On ne périt point quand on l'aime ,
Et sa voix enchaîne la Mort.

C H Œ U R.

Pourquoi détruit-il son ouvrage ,
Par le malheur & l'opprobre flétri ?
Est-ce là ce Peuple chéri
Qu'il appelle son héritage ?

A A R O N.

Auprès de l'Eternel Moïse est votre appui ;
 Craignez de l'irriter par votre impatience :
 Tremblez , il paroît , il s'avance ,
 Vos murmures , vos cris ont percé jusqu'à lui.

M O Ï S E.

Quelles clameurs ont frappé mon oreille ,
 Et d'un Dieu de clémence ont fait un Dieu vengeur ?

C H Œ U R.

Des maux que nous souffrons vous seul êtes l'auteur ;
 Nous sommes accablés , & le Seigneur sommeille !

M O Ï S E.

C'est le Dieu dont le bras vous soutint tant de fois ;
 A la mer étonnée il imposa des loix ;
 Il conduisit vos pas dans ses routes profondes ,
 Et les flots divisés revinrent , à sa voix ,
 Engloutir l'ennemi dans l'abîme des ondes.
 Il souffrit , il calma vos cris tumultueux :
 Anéantis par le besoin funeste ,
 La Mort alloit fermer vos yeux ;
 Il ouvrit les portes des Cieux ,
 Et fit tomber sur vous un aliment céleste.
 Du pere le plus tendre enfans séditieux ,
 Vous arrêtez l'effet de ses dons précieux.

C H Œ U R.

Ce n'est plus un pere ;
 C'est par sa colere
 Qu'il se montre un Dieu.

De la soif ardente
L'horreur nous tourmente ;
La terre brûlante
Ne rend que du feu.

M O Ï S E.

Dieu veut vous éprouver ; que vos pleurs le fléchissent.

C H Œ U R.

Il rejette nos cœurs , lui qui les a formés ;
C'est en vain qu'ils gémissent :
Nos femmes , nos enfans périssent ;
Les tombeaux sont ouverts , & les Cieux sont fermés.

M O Ï S E.

Ciel ! quels objets ! tous mes sens en frémissent.

C H Œ U R.

Hélas ! nous languissons ,
Le courage nous abandonne ,
La mort nous environne ;
Hélas ! nous périssons.

M O Ï S E.

L'excès de leur malheur me touche & m'épouvante.
Dieu de bonté , Dieu de douceur ,
Abaisé sous ta main puissante ,
La prière de l'humble a des droits sur ton cœur :
Brûlé par la soif dévorante ,
Ton Peuple est tout près d'expirer ;
Ranime sa force mourante ,
Pour te bénir & t'adorer.

222 LES ISRAÉLITES, &c.

C H Œ U R.

O prodige ! ô miracle ! ô puissance suprême !
D'impétueux torrens s'élancent du rocher.

M O Ï S E.

Dieu devoit vous punir, & Dieu veut vous toucher ;
Il vous prévient , il vous cherche , il vous aime ;
Il daigne ne vous reprocher
L'oubli de ses bienfaits , que par sa bonté même.

A A R O N.

A ces traits éclatans connoissez l'Eternel ,
Adorez le Dieu d'Israël.

M O Ï S E.

Il appelle , il attire , il commande , il terrasse ,
Sans forcer notre volonté ;
De ce rocher brisé la dureté ,
C'est l'image des cœurs qu'il frappe de sa grace.
A ces traits éclatans connoissez l'Eternel ,
Adorez le Dieu d'Israël ?

C H Œ U R.

Que le Seigneur est grand ! que sa puissance étonne !
Sa bonté remplit l'Univers.
Malheureux les Peuples pervers ,
Qui refusent d'aimer un Maître qui pardonne !

F I N.

LES FURÈURS

DE SAÛL.

*INTERLOCUTEURS.*

SAÛL , Roi d'Israël.

SAMUEL , Grand-Prêtre & Prophete.

MICHOL , fille de Saül.

DAVID , Berger.

ISRAÉLITES.



LES FUREURS DE SAUL.

SAUL , SAMUEL , MICHOL , DAVID ,
ISRAÉLITES.

SAUL ET LE CHŒUR.

QUE l'Eternel entende nos concerts ,
Il a devant nos pas fait voler la victoire :
L'Amalécite , ennemi de sa gloire ,
Est effacé de l'Univers.

Que l'Eternel entende nos concerts ,
Il a devant nos pas fait voler la victoire :

SAMUEL.

Roi superbe , vos chants irritent le Seigneur :
Il vous avoit armé du glaive de la guerre ,
La mort à vos côtés portoit le fer vengeur.
Tout le sang idolâtre a-t-il rougi la terre ?

SAUL.

Quoi ! le Dieu qu'adore Israël
Peut-il , comme un devoir , ordonner la vengeance ?

Tome III.

P

S A M U E L.

Eh ! quel titre avez-vous , téméraire mortel ,
Pour prescrire au Très-Haut l'emploi de sa puissance ?

S A U L.

Et vous , d'un Dieu de paix Ministre trop cruel ,
D'un zele audacieux réprimez la licence :

Si je vous parois criminel ,
Vous devez , au sein du silence ,
Gémir sur mon erreur , & prier l'Eternel.

S A M U E L.

Respectez dans ma voix , Dieu qui se fait entendre

S A U L.

Quels malheurs de sa part avez-vous à m'apprendre ?

S A M U E L.

Je vais les annoncer ; tremblez sur votre sort.

Prince rebelle à sa volonté sainte ,
Votre trône est brisé , votre race est éteinte ;
Plongé dans les excès du plus affreux transport ,
Vous ne verrez que des objets funebres ,
Et Dieu va vous livrer à l'esprit de ténèbres ;
Châtiment pour les Rois plus cruel que la mort !

S A U L.

Quel trouble ! quel présage horrible !

L E C H Œ U R.

Dieu puissant , Dieu juste , Dieu fort ;
Ah ! que ta vengeance est terrible !

S A U L , *entrant dans le délire.*

Ciel ! quelle puissance invisible
Fait tomber en éclats mon sceptre de mes mains ?
Défendez votre Roi... Mon Peuple est invincible.
Tout me fuit , & je suis en horreur aux humains.

M I C H O L.

Seigneur ; exauce ma prière ,
Que mes accens s'élèvent jusqu'à toi.

L E C H Œ U R.

Nous t'implorons pour notre Roi ,
Que nos accens s'élèvent jusqu'à toi.

M I C H O L.

Nous t'implorons pour notre Roi ,
Et je t'implore pour un pere.

L E C H Œ U R.

Nous t'implorons pour notre Roi ,
Et l'on t'implore pour un pere.

S A U L , *dans le délire.*

Qui peut être attendri du trouble où je me vois ?
Mais quel nuage épais s'étend sur mon empire ?

Quels regrets ! le Grand-Prêtre expire :
Que vois-je ? de la mort il interrompt les loix ,
Il reparoit avec la foudre.....

C'est lui ; Dieu ! son aspect augmente mes terreurs.
Spectre affreux , reviens-tu pour me réduire en
poudre ?

Arrête , arrête.... je me meurs.

O Ciel !

SAUL, *revenant à lui.*

Où suis-je , & quels objets d'alarmes !
 Ce Palais est rempli de soupirs & de pleurs ;
 Ma fille , hélas ! verse des larmes ,
 Et mon Peuple à mes pieds gémit de mes malheurs.
 Rois du monde , venez ; voyez ce que nous sommes.
 Peuples , consolez-vous de votre obscurité ;
 L'excès de mon adversité
 Doit vous montrer que les Rois sont des hommes.
 Quel fantôme effrayant me suit ?
 Je me sens entraîner dans l'éternelle nuit.

LE CHŒUR.

Monarque infortuné !

SAUL.

Je frémis.

MICHOLET.

O mon pere !

SAUL.

Qui m'appelle ?

MICHOLET.

Reconnoissez

La fille la plus tendre , & qui vous fut si chere.

SAUL.

D'un glaive étincelant mes jours sont menacés.

MICHOLET LE CHŒUR.

Ciel ! ...

S A U L.

Sous mes pas je sens trembler la terre.

M I C H O L E T L E C H Œ U R.

O vengeance de Dieu !

S A U L.

Quels éclats de tonnerre !

O transport ! ô fureur !

Tout le feu des enfers dans mes veines s'allume ,
Mon trône est renversé , mon Palais se consume.

L E C H Œ U R.

Dieu d'Israël !

S A U L.

Où suis-je ? quelle horreur !

Un funeste ennemi m'outrage.

M I C H O L.

Dieu terrible !

S A U L.

Mon Peuple est armé contre moi ,
L'épouvante & l'horreur vont m'ouvrir un passage.

L S C H Œ U R.

Malheureux Roi !

S A U L.

Quels cris d'effroi !
Que le sang coule....

L E C H Œ U R.

Ah ! Dieu !

S A U L.

Quels meurtres ! quel carnage !
Ingrats , périssez tous par l'excès de ma rage.

(on entend un prélude.)

D A V I D.

Pour appaiser vos funestes transports ,
J'ai quitté mon asile & mon état champêtre.
Seigneur , inspire-moi de sublimes accords ,
Ce n'est que toi qui peux les faire naître.
Grand Dieu ! dont les décrets ont un effet certain ;
Tu remplis l'Univers de ton esprit immense ;
Rien ne peut résister aux loix de ta puissance ;
Ta volonté fait le destin.
Quand l'Astre qui nous luit commence sa carrière,
Tu colores son char vermeil.
Tu marches sur les vents , ton trône est le Soleil ,
Et ton essence est la lumière.
Tout l'Univers peint le Seigneur ;
Qu'il soit l'objet de nos hommages ,
Jusque dans ses moindres ouvrages
Ce Dieu fait briller sa grandeur.

S A U L.

Quels sons !

D A V I D.

C'est lui qui commande à l'Aurore
De former l'émail de nos fleurs ,
Nos yeux impriment dans nos cœurs
Les traits du Dieu que l'on adore.

S A U L.

L'Eternel daigne-t-il suspendre mes fureurs?

D A V I D.

Par ses bienfaits il nous attire :
L'ordre des cieux, l'éclat du jour ,
L'air du printemps que l'on respire ,
Tout nous annonce son amour.

S A U L.

L'esprit dont j'éprouvois l'affreuse tyrannie
Est retombé dans les enfers ;
Je ne devrai qu'à vous le calme de ma vie.

D A V I D.

Rendez-en grace au Dieu de l'Univers.

D A V I D , S A U L , M I C H O L , C H Œ U R.

Seigneur , tu mets ta gloire à pardonner l'offense ;
Tes trésors sont toujours ouverts au repentir ;
Avant que de lancer les traits de ta vengeance ,
Tu nous préviens pour nous en garantir ;
Ton tonnerre , prêt à partir ,
Est arrêté par ta clémence.

F I N.

*INTERLOCUTEURS.*

SATAN.

LA MORT.

LE PÉCHÉ.

L'ANGE EXTERMINATEUR.

CHŒUR DES ANGES REBELLES.

CHŒUR DES ANGES.



LA CHUTE
DES
ANGES REBELLES ;
DRAME TIRÉ DE MILTON.

SATAN, LA MORT, LE PÉCHÉ, L'ANGE
EXTERMINATEUR, CHŒURS.

CHŒUR DES ANGES REBELLES.

EN quels lieux sommes-nous ? ô chute épou-
vantable !

Nous gémissons dans des tourmens cruels ,
Nous embrassons ce séjour effroyable ,
Et, pour nous mieux punir, nous sommes immortels.

S A T A N.

Ranimons notre constance ,
L'orgueil est notre soutien ;
Dieu ne peut , avec sa puissance ,
Nous forcer à faire le bien.

Armons-nous, triomphons, chérifions notre crime,
 Détrônons l'Eternel, & devenons des Dieux ;
 Que les vagues de feu, roulant dans cet abîme ,
 S'élancent de nos cœurs, & consument les Cieux.

S A T A N.

Le signal est donné, je marche à votre tête ;
 Brisons les portes des Enfers.

L E P É C H É.

Arrête, Ange perfide, arrête,
 Ces gouffres enflammés ne peuvent être ouverts.

S A T A N.

Montre, je vais punir l'excès de ton audace.

L A M O R T.

Ah ! que vas-tu faire ? frémis.

S A T A N.

Rien ne peut détourner le coup qui le menace.

L A M O R T.

Ton bras s'arme contre ton fils ;
 Dans ton cœur réprouvé le crime le fit naître ,
 Sur tes pas il s'est attaché.

L E P É C H É.

A mes traits odieux reconnois le Péché.

L A M O R T.

C'est lui de qui je tiens ma puissance & mon être ;
 A mon char destructeur il enchaîna le fort ,

DES ANGES REBELLES. 239

Et l'Enfer effrayé, quand il me vit paroître,
Retentit du nom de la Mort.

CHŒUR.

La Mort, la Mort, la Mort.

SATAN, LA MORT ET LE PÉCHÉ.

Contre notre Tyran unissons notre haine :
De cet abîme souterrain
Renverfons les portes d'airain ;
Contre le Ciel armé que l'Enfer se déchaîne.
(on entend le bruit du tonnerre.)

SATAN

Mais le bruit du tonnerre annonce le combat ;
L'intrépide triomphe où le foible s'abat.

L'ANGE EXTERMINATEUR.

Esprits ambitieux, que rien ne peut absoudre,
Par le feu des éclairs Dieu se fait annoncer ;
Il abaisse les Cieux, il marche sur la foudre,
Et va vous terrasser.

CHŒUR DES ANGES REBELLES.

La fureur nous rassemble.
Qu'il tremble.

CHŒUR DES ANGES.

Dieu juste, Dieu vengeur,
Lance ton tonnerre.

CHŒUR DES ANGES REBELLES.

Renouvelons la guerre,
Répandons la terreur.

236 LA CHÛTE DES ANGES, &c.

CHŒUR D'ANGES.

Lance ton tonnerre.

CHŒUR D'ANGES REBELLES.

Ciel ! quels éclats !

CHŒUR D'ANGES.

Esprits pervers ,

Que la tempête vous disperse.

CHŒUR D'ANGES REBELLES.

Attaquons l'Eternel.

CHŒUR D'ANGES.

Que sa voix vous renverse.

CHŒUR D'ANGES REBELLES.

Emparons-nous des Cieux.

CHŒUR D'ANGES.

Tombez dans les Enfers.

CHŒUR D'ANGES REBELLES.

Nous retombons dans les Enfers !

L'ANGE EXTERMINATEUR.

Que les larmes , les cris , la rage , le blasphême ,
Soient les fruits des tourmens qui vont vous
confumer.

Malheureux ! pour combler votre supplice extrême,
Vous ne pourrez jamais aimer.

CHŒUR DES ANGES REBELLES.

O ! comble du malheur extrême,
Nous ne pourrons jamais aimer !

F I N.

S A M S O N.



INTERLOCUTEURS.

SAMSON.

DALILA.

SUITE DE DALILA.

PHILISTINS.

*L'action se passe aux portes du Temple
des Philistins.*



S A M S O N.

SAMSON, DALILA, CHŒUR.

CHŒUR DES PHILISTINS.

SAMSON vient attaquer nos Dieux,
Défendons conservons leur Temple,
Et que sa mort serve d'exemple
Aux projets des audacieux.

S A M S O N.

Le Dieu de tous vos Dieux, le Dieu de la victoire
M'ordonne de briser vos profanes Autels.

C H Œ U R.

Quel est ce Dieu jaloux ?

S A M S O N.

C'est le Roi de la gloire ;
C'est le Dieu des vertus ; frémissez, vils mortels.

C H Œ U R.

Nous méprisons ses oracles cruels.

S A M S O N.

Je vais frapper : ma voix terrible
 Perce les lieux profonds où séjourne la Mort.
 Le monstre affreux m'entend , se leve , fort ;
 Il arme mon bras invincible.

C H Œ U R.

Téméraire , pèris.

S A M S O N.

Epreuvez mon courroux.

C H Œ U R.

O terreur !

S A M S O N.

Tombez sous mes coups.

C H Œ U R.

O funeste guerre !

S A M S O N.

Tombez sous mes coups ,
 Disparoissez de la terre.

C H Œ U R.

Nous périfions tous.

D A L I L A.

Dieu tout-puissant , voyez mes larmes ,
 Sur vos Autels on répand la terreur ;
 De l'ennemi qui cause mes alarmes ,
 Enchaînez la fureur.

CHŒUR.

C H Œ U R.

Dieu tout-puissant, voyez nos larmes ,
Sur vos Autels on répand la terreur ;
De l'ennemi qui cause nos alarmes
Enchaînez la fureur.

S A M S O N.

Quels accens ! quels attraits ! Ciel ! mon trouble est
extrême.

D A L I L A.

Des Dieux de nos climats barbare destructeur ,
J'implore contre toi leur puissance suprême ;
Hélas ! que n'es-tu né pour être leur vengeur !

S A M S O N.

Vous leur adressez des hommages ,
Et vous en méritez plus qu'eux ;
Ils se font peints dans vos beaux yeux ,
Pour faire adorer leurs images ;
Ils cessent d'être des faux Dieux.

C H Œ U R.

C'est par la voix du tonnerre
Que le Dieu d'Israël demande de l'encens ;
Les nôtres ne sont puissans
Que pour le bonheur de la terre.

D A L I L A.

Quel crime avons-nous fait pour mériter la guerre ?
Nous respirons l'amour & la tranquillité.

Notre bonheur étoit-il une offense ?
Nous adorions les Dieux de la félicité ,
Nous ne connoissions pas le Dieu de la vengeance.

Vous triomphez de ma fierté,
Du Dieu que vous servez j'éprouve la puissance ;
(*On entend le tonnerre.*)

La foudre gronde dans les airs
La colere de Dieu menace , éclate , tonne ,
Et son esprit saint m'abandonne.

CHŒUR DES PHILISTINS.

Sois terrassé , fois dans les fers.

D A L I L A

Arrêtez , ce n'est plus l'objet de notre haine.
On ne m'écoute pas , on l'accable , on l'entraîne.

S A M S O N.

J'ai puisé dans tes yeux l'oubli de mon devoir ,
Je méritois ce châtiment terrible ,
Et Dieu par ma défaite annonce son pouvoir :
Il te punit assez , si ton ame est sensible.

C H Œ U R.

Nos Dieux triomphent des Hebreux ;
Chantons cette illustre victoire ;
Que nos accens percent les Cieux ,
Et qu'ils y portent notre gloire.

D A L I L A.

O jour fatal ! ô jour infortuné !

U N P H I L I S T I N.

Qu'aux colonnes du Temple il paroisse enchaîné.

S A M S O N.

Dans le malheur qui m'accable ,
Seigneur , j'ose encor t'implorer ;
Le pécheur le plus coupable
Jamais de ta bonté ne doit désespérer.
Tu m'entends , ô mon Dieu ! ta clémence infinie
Jusqu'à ton trône a porté mes accens ,
Mon crime est effacé , mon repentir l'expie ;
La Grace , en m'éclairant , rend la force à mes sens.
Soyez écrasé , Peuple impie ,
Sous les Autels brisés de vos Dieux impuissans.

C H Œ U R.

O Dieu d'Israël ! Dieu terrible !
Nous éprouvons ta fureur inflexible.

F I N.

11-10-2-11-11-11

11-10-2-11-11-11

11-10-2-11-11-11

11-10-2-11-11-11

11-10-2-11-11-11

11-10-2-11-11-11

11-10-2-11-11-11

11-10-2-11-11-11

11-10-2-11-11-11

11-10-2-11-11-11

11-10-2-11-11-11

11-10-2-11-11-11

11-10-2-11-11-11

11-10-2-11-11-11

11-10-2-11-11-11

11-10-2-11-11-11

11-10-2-11-11-11

11-10-2-11-11-11

11-10-2-11-11-11

11-10-2-11-11-11

11-10-2-11-11-11

11-10-2-11-11-11

11-10-2-11-11-11

11-10-2-11-11-11

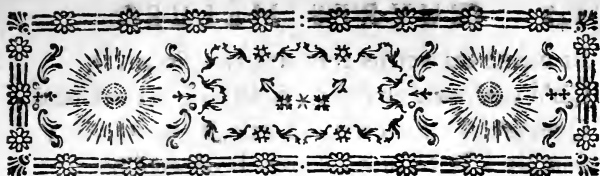
11-10-2-11-11-11

11-10-2-11-11-11

Œ U V R E S
M Ê L É E S.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION



ŒUVRES MÊLÉES.

DISCOURS

SUR L'AMOUR-PROPRE.

LES Vertus font en nous un don du sentiment :
Le Philosophe fait ; mais l'heureux Sage sent.
L'Orgueil honore en vain du beau nom de Sagesse
La fiere austérité de sa folle tristesse ;
Entre l'amour , la haine , & l'espoir , & la peur ,
La sensible Sagesse habite dans le cœur.
Comme une passion , aux passions unie ,
Elle aide à procurer le bonheur de la vie :
Le cœur , accoutumé de céder au désir ,
Croît , en la préférant , se livrer au plaisir ,
Et juge , par le goût des biens qu'elle assaisonne ,
Que s'il n'a pas raison , l'esprit en vain raisonne.
Fier de sa liberté , l'homme libre est sujet ,
L'instinct est son agent , le plaisir son objet ;
Poussé par le désir , c'est le Dieu qu'il consulte ;
Sa haine , son amour , son caprice en résulte ,

Et même ses vertus font des affections
Qu'il rencontre en son cœur au rang des passions;
Quelquefois il y cede, & vain il s'en admire;
Soumis à la Nature, il croit la contredire:
Mais le Sage éclairé démêle cette erreur,
Il apprend par l'esprit ce qu'il peut par le cœur.
Sans l'attrait du plaisir il se voit sans ressource,
Pour découvrir la rive où serpente la source
Dont la pente douteuse entraîne à la vertu;
Son triomphe est suspect, s'il a trop combattu.
A céder, non à vaincre, il montre son adresse;
Il fait dans le bonheur consister la sagesse;
Sûr que cette raison, dont le charme lui rit,
Est le don de son cœur, non l'art de son esprit.
Imitons son exemple, & cherchons en nous-même
Cette raison qu'on craint dans le bonheur qu'on aime.
Mais pour y pénétrer le sentier est peu sûr,
Aisément on s'égare en ce dédale obscur:
Le cœur est un séjour, un abîme bien vaste;
Près de la volonté le caprice contraste;
Séparés, confondus, l'aversion, l'amour,
Sont sujets, sont tyrans, ensemble & tour à tour.
La volonté, sans choix, assujettie & libre,
Nage dans cette mer sans trouver l'équilibre;
L'ignorance la fuit, & vole avec l'erreur,
Du soupçon à l'espoir, & du doute à la peur.
Nos desirs incertains, mais toujours volontaires,
Demandent l'impossible, exigent les contraires.
Il est des sentimens, dans cet obscur séjour,
Qui craignent nos regards, qui se cachent au jour;

Il en est qui , jaloux d'un fantasque mérite ,
 Nous dérobent leurs traits sous un masque hypocrite :
 Nuls peut-être ne font ce qu'ils se laissent voir.
 Les symptômes trompeurs qu'ils font appercevoir
 Dans leur repos, ardents, & dans leur calme, extrêmes ;
 Paroissant différens , font encore les mêmes.
 Distincts & confondus, ils font, dans leurs combats,
 Ce qu'on craint , ce qu'on veut qu'ils soient & ne
 soient pas.

Ceux-là devroient agir ; on s'en flatte ; ils sommeillent :
 Ceux-ci , presque oubliés , semblent détruits , ils
 veillent ;

Tous nos sens mutinés cedent à leur effort ,
 Et l'orage imprévu nous surprend dans le port.
 Là , sans soutien , sans loi qui les regle & les presse ;
 Le repos , l'action , se combattent sans cesse.
 Le faux , l'absurde même , inconnus , mais sentis ,
 Y font avec le vrai par l'esprit démentis ,
 Matériaux épars , réels , imaginaires ,
 De vices , de vertus , d'êtres & de chimeres.
 Le cœur en mouvement , le cœur en son repos ;
 De l'ame inexplicable est l'immense chaos.
 C'est cependant la nuit de ces nuages sombres
 Dont nous devons tenter de dissiper les ombres :
 Certains que notre cœur ne se sauroit changer ,
 Ne désespérons pas de pouvoir l'arranger.
 L'homme résiste au joug , mais il sent la contrainte ;
 Il est entreprenant , mais soumis à la crainte ;
 Il est fier ; mais sans risque il n'entreprend jamais ;
 Il faut donc qu'il s'accorde , ou demande la paix.

Nous voulons être heureux, fuir ce qui peut nous
nuire ,

L'attrait seul du plaisir a droit de nous conduire ;

A ce désir vainqueur la volonté se joint ,

Et tous nos sentimens s'accordent en ce point.

Suivons de leur instinct la pente nécessaire ,

Voyons par quelle route on peut y satisfaire ;

Guidés par leur désir , pressés par leur ardeur ,

Essayons avec eux de trouver le bonheur.

Déjà du sanctuaire on nous ouvre l'entrée :

Quel Dieu nous laisse voir son enceinte sacrée ?

C'est l'amour de nous-même, oui , ce Dieu des
mortels

Peut seul fouiller l'abîme où sont tous ses autels.

Qu'ose-t-il exiger ? Il nous demande en maître

La sûreté , l'honneur , le plaisir de notre être.

Quel bonheur d'obéir ; si ses yeux plus ouverts

Voyoient distinctement des intérêts si chers !

Mais de nos passions il sert les injustices ,

Et s'aveugle en suivant leurs aveugles caprices.

Qu'on ôte le bandeau qui lui couvre les yeux ,

On fait un Roi prudent d'un Chef capricieux ;

Et quoiqu'aux passions il doive son Empire ,

Elles feront sa force , & non pas son délire ;

Dès qu'un choix raisonnable , éclairant des projets ,

Unira nos désirs à ses vrais intérêts.

Eh quoi ! cette raison qu'on craint & qu'on ignore ,

Qu'on méconnoît en soi , qu'en autrui l'on adore ,

Dont on vante l'empire , & dont on fuit la loi ,

A qui l'on asservit tout l'Univers , hors soi ,

Ne feroit-elle enfin qu'une fausse apparence ?
 Triste prévention, qu'on hait, quoiqu'on l'encense,
 Dont le culte infidèle est produit par la peur,
 Et que l'esprit n'admet qu'en révoltant le cœur.
 Non, la saine raison, celle qu'on suit, qu'on aime,
 La raison véritable est l'Amour-propre même,
 Qui s'est débarrassé de son bandeau fatal,
 Qui démêle en ses goûts le bien d'avec le mal,
 Dont les désirs heureux, devenus nécessaires,
 Aux passions d'autrui rendant les siennes chères,
 Par un échange utile & propice à chacun,
 Dans les communs besoins trouve le bien commun.
 On dit que cet Amour, aveugle sur la terre,
 Fait briller ses regards dans la céleste sphère.
 Là ses feux enchanteurs préservent de l'ennui,
 Des êtres fortunés, immortels comme lui :
 Unis par la vertu, mêmes goûts les rassemblent,
 Ils aiment en s'aimant des cœurs qui leur ressemblent ;
 Le sentiment touchant de leur perfection,
 Gage de leur bonheur, l'est de leur union.
 Hélas ! en nous formant cette image sensible,
 Ce bien si précieux nous semble inaccessible :
 Noire prévention, source de nos malheurs !
 Cet amour vit en nous, il habite en nos cœurs,
 Il anime nos sens, il attendrit notre âme,
 Il nous plaint des erreurs dont il souffre le blâme ;
 Esclave & souverain de tous nos sentimens,
 S'il se perd, c'est toujours dans leurs égaremens,
 Mais en nous abusant l'ignorance l'abuse,
 Et suit en s'enivrant l'intérêt qui l'amuse ;

C'est ce fantôme vain , trop cher , trop mal connu ,
Dont il faut détromper notre esprit prévenu.
Tâchons d'y parvenir ; dès-lors le voile sombre
Qui fait errer l'amour dans la nuit & dans l'ombre ;
Tombera de lui-même , & ses yeux découverts
Verront tous les écueils sous ses pas entr'ouverts.
Lui seul , des passions réglant la violence ,
A leur fouffle orageux imposera silence ,
Et dirigeant l'effet de ces puissans ressorts
Saura vaincre sans crime , & jouir sans remords.
A nos désirs ainsi la raison moins contraire ,
Ne résistera plus au plaisir nécessaire ;
Le cœur en s'éclairant adoptera ses loix ,
Non par nécessité . mais par l'attrait du choix ;
Trop flatté de chérir , dans l'Amour-propre même ;
La raison réunie au sentiment qu'il aime ,
Et d'unir au plaisir qui ne le trouble plus ,
Le paisible bonheur dont il étoit exclus.



DISCOURS

A MADAME DE ****

*Sur l'art de conserver la tranquillité de
son esprit.*

TU m'affliges, Daphné, tu m'étonnes toujours;
Quels soucis dévorans empoisonnent tes jours?
Quoi ! l'amour, l'amitié, la santé, la jeunesse,
Les biens de la fortune, & sur-tout la sagesse,
Ne sauroient dissiper cette sombre vapeur
Qui combat la raison & captive ton cœur?
A ces fantômes vains oppose ton courage;
Ministres de l'erreur, ces monstres font l'ouvrage
De ces esprits grossiers, qui, d'un sang épaissi
Exhalent leur fumée en ton cerveau noirci,
Et qui, s'offrant en foule à ton ame saisie,
De prestiges affreux troublent ta fantaisie.
Telles sont les vapeurs que l'Océan produit;
Leur ombre éteint les feux de l'Astre qui nous luit:
Mille spectres errans, par la voix du tonnerre,
Annoncent dans les Cieux une funeste guerre;
Les vents semblent confondre & la flamme & les
eaux,
Et plonger l'Univers dans l'horreur du chaos:
Mais le Soleil vainqueur, dissipant ces nuages,
Pénètre de ses traits, & fait fuir les orages;

Et rendant à la terre un calme précieux ,
L'échauffe & l'embellit d'un regard de ses yeux ;
Ainsi notre raison efface les vestiges
Qu'imprimoit la noirceur de ces tristes prestiges ,
Et détruit d'un coup-d'œil ces monstres impuissans
Dont les traits mensongers avoient troublé nos sens.
Ne pense pas , Daphné , que le sort , dans sa haine ,
Pour toi seule ait produit la douleur & la peine.
Considere le Monde , & vois tout l'Univers
Composé de ressorts contraires & divers ;
Vois de ces élémens l'accord antipathique ,
Soumis dans leur révolte aux loix de la Physique.
Leur contrariété , principe d'action ,
Donne le mouvement , cause l'impulsion ,
Et des individus , ignorés dans leur germe ,
Développe & prescrit la naissance & le terme.
Ce concours , varié par un contraire effort ,
Ensemble désuni , fait la vie & la mort.
Par lui seul la Nature , assujettie & libre ,
Maintient avec respect son pénible équilibre.
Sans lui tout reprendroit cet état indigent
D'action , de repos , & d'être & de néant ,
D'où la voix de Dieu même évoqua la lumière ,
Et dans chaque élément la transmit toute entière ,
En forçant le hasard , aveugle dans son choix ,
A suivre la raison de ses fécondes loix.
Ton genre décidé par ces mêmes principes ,
A leurs modes divers fait que tu participes ;
Ton cœur bat , ton sang coule , & ton être excité
Sent tous les mouvemens dont il est agité.

Le plaisir est l'effet de leur accord paisible ;
La douleur avertit de leur effort nuisible ;
Et tes sens réveillés par la voix de l'instinct ,
Font entendre à l'esprit un langage distinct.
Ainsi , pour ses enfans , la Nature empressée ,
Sollicite & contraint notre ame intéressée
A réparer l'état inconstant de nos corps ,
Dont l'exacte balance entretient les ressorts.
Ecoute les conseils de cette voix si sûre ,
Cede au désir pressant de la sage Nature ;
Et sans fixer tes yeux sur ces sombres vapeurs ,
Dont la crainte nourrit les fantômes trompeurs ,
Tâche à remédier au désordre physique
Qui remplit ton cerveau d'un suc mélancolique ;
Efforce-toi d'ouvrir aux esprits animaux
Un cours paisible & doux dans leurs divers canaux ;
Et sur les flots pourprés d'un sang vif & fluide ,
Nagera le plaisir dont ton ame est avide.
Mais , me répondras-tu , que prouvent ces discours ?
Des malheurs de la vie arrêtent-ils le cours ?
N'est-il de maux pour nous que ceux de la machine ?
Les revers , l'injustice , une entière ruine ,
La guerre , les dangers , les contradictions ,
Les brigues , les dégoûts ; enfin , nos passions ,
Et le concours moral de la misère humaine ,
Où la fatalité du destin nous entraîne ,
Ne font-ils pas comptés dans le rang des malheurs ?
L'esprit , comme le corps , n'a-t-il pas ses douleurs ?
Ce sont des maux sans doute ; oui , Daphné , je t'avoue
Qu'un bizarre ascendant de nos destins se joue.

Pleins de crainte & d'espoir , toujours aventurés ,
Sans cesse chancelans , & jamais rassurés ,
Nous voguons au hasard , poussés par les orages ,
Sur cette mer douteuse & féconde en naufrages.
Mais parmi les écueils qui sont à parcourir ,
Notre raison nous guide , & doit nous secourir ;
Si ce n'est pas sans trouble , au moins c'est sans
foiblesse

Que nous envisageons le péril qui nous presse.
Le courage est l'effet de la précaution ;
Il préserve nos sens de cette émotion ,
Dont le désordre éteint dans notre ame éperdue
Le flambeau qui l'éclaire & rassure sa vue.
L'homme en s'y préparant s'accoutume à souffrir ,
Et l'habitude au mal est l'art de s'en guérir ;
Il s'assure du moins l'heureuse indifférence
Qui calme ses desirs & soutient sa constance.
Ainsi le Sage heureux voit régner à jamais
En son ame uniforme & le calme & la paix :
De sa tranquillité l'influence morale
Agit physiquement sur la vie animale ;
Son art change les traits qu'avec de noirs pinceaux
L'imagination figure en nos cerveaux.
La vérité résiste à la vaine apparence ,
Qui produit follement la crainte & l'espérance ;
Le sang n'apporte plus , égaré dans son cours ,
Ces souffres enflammés dans ses obscurs détours ,
Et la raison détruit ces lugubres empreintes ,
Dont le doute augmentoit les effroyables teintes.
Ainsi l'ame & le corps ce vivant univers ,
S'entr'aident

S'entr'aident au concours de leurs modes divers ;
 L'impression de l'un en l'autre se provoque
 Par l'effet opposé d'un effort réciproque ;
 Et chacun d'eux soumis à son propre attribut ,
 Sans jamais se confondre arrive au même but.
 Ainsi du Dieu des Cieux la puissance infinie ,
 Dans le sein du désordre entretient l'harmonie.
 Immuable moteur du destin qu'il conduit ,
 La Sagesse impassible agit , change & produit ,
 Soutient , anime tout , & , par son influence ,
 Tire le bien du mal dont il a connoissance.
 Ose imiter , Daphné , ce modele éternel ,
 Dont ton être présente un exemple mortel.
 Ton esprit est le Dieu de ce corps qu'il habite ;
 Instruit par tes besoins sa foiblesse t'invite
 A bien user des droits entre tes mains remis ,
 Pour gouverner ce monde à ta raison soumis.



DISCOURS

SUR LA LIBERTÉ.

DES Astres ennemis l'homme craint l'ascendant,
Et ce foible mortel se dit indépendant !
On le voit , accablé du fardeau de ses peines ,
S'applaudir d'être libre , en secouant ses chaînes :
Exigeant l'impossible , ignorant ce qu'il peut ,
Il se vante en tremblant de pouvoir ce qu'il veut ;
Parce qu'il est volage , il pense être son maître ,
Et tire vanité du vice de son être.
Apprends , roseau débile , à craindre au moins l'écueil
Où te plonge sans cesse un déplorable orgueil ;
Si tu n'y péris pas , rends grace à ta foiblesse ;
Ta constance à ployer , en cédant , te redresse.
Mais , me répondras-tu , faudra-t-il concevoir
L'homme sans liberté , sans force , sans pouvoir ?
Doué de la raison , n'osera-t-il l'entendre ,
Que pour voir son malheur , jamais pour s'en défendre ?
De ce système affreux quel doit être le fruit ?
D'être plus réservé , plus sage , mieux instruit ?
Non , la raison n'est pas ce ténébreux fantôme
Qui croit voir des Géans où rampe un vil atome ;
Dont l'orgueil méconnoît la Nature & ses droits ,
Et s'arroe un pouvoir différent de ses loix.
La raison véritable & la raison sensible ,
Sans art s'ouvre en nos cœurs une route accessible ,

Connoît nos passions, parvient à les toucher,
 Et les accorde au moins sans les effaroucher.
 Effet de notre instinct, qu'elle sent & devine,
 Cette humaine raison ne se croit point divine;
 Toujours de la Nature adoptant les moyens,
 Elle en tire la force & la douceur des siens.
 Sa liberté soumise à ce fécond principe,
 En choisissant, fléchit, en voulant, participe
 A cet ordre infini de révolutions,
 Dont la chaîne prescrit nos opérations.
 Dans les courans divers dont les flots se succèdent,
 Attentive aux motifs où nos sentimens cedent,
 Aussi sensible qu'eux, moins sujette à l'erreur,
 Sa préférence enfin décide notre cœur.
 Ainsi nos passions, soumises à ses vues,
 D'amour, d'aversion, à son gré sont émues.
 Ses intérêts sentis allument leurs desirs,
 La satisfaction attire leurs plaisirs;
 Elle s'arme au besoin de toute leur puissance,
 Pour fléchir, pour dompter leur fiere indépendance:
 La Nature lui prête un secours qu'elle admet;
 C'est en s'y soumettant qu'elle se les soumet.
 Tel le Nil échappé des monts de la Nubie,
 Semble ravir aux Cieux son onde trop hardie;
 Dans le vague des airs les rochers élançés,
 Obéissent au cours de ses flots courroucés;
 La Nature en frémit, & la Terre ébranlée
 Se dérobe en tremblant sous leur chute accablée;
 Pomone est abattue; abandonnée aux pleurs,
 Flore vole à Cérès raconter ses douleurs.

La Déesse sourit de l'effroi qui les glace :
 Ne craignez rien, dit-elle, un danger qui menace
 Rappelle l'art oisif dans la sécurité.
 De ces heureux efforts voyez l'utilité ;
 Voyez aux pieds des monts ces canaux dont la pente
 Divise en attirant cette onde qui serpente.
 Déjà , pour embraser nos fertiles guérets ,
 Le fleuve de ses eaux arrête les progrès ,
 Et suspend le départ de son cours qui le presse.
 Ainsi l'art lui résiste en lui cédant sans cesse ,
 L'art endort le courroux de ses flots destructeurs.
 Dans des lits entourés de moissons & de fleurs ,
 Loin de lui présenter une injuste barrière ,
 Il lui fait sans obstacle achever sa carrière ;
 Il s'empresse à l'y suivre , il s'offre à l'y guider ,
 Et toujours le retient en cherchant à l'aider.

VOILA comme en nos cœurs l'attentive prudence ;
 Des folles passions ménage l'inconstance ,
 Embarrasse & surprend leur téméraire ardeur
 Dans le choix difficile & douteux du bonheur ,
 Et d'une adroite main liyre au désir volage
 Un cœur qu'elle régit , si-tôt qu'il le partage.
 Notre raison , astreinte à la loi de choisir ,
 Sait rendre ainsi son choix nécessaire au désir ;
 Ministre d'un instinct qu'elle seule illumine ,
 C'est en s'y soumettant qu'elle le détermine ;
 Elle veille sur lui quand le plaisir l'endort ,
 Et , malgré mille écueils , lui fait trouver le port.
 Voilà la liberté , don qui n'est salutaire
 Que lorsque la raison , plus saine & moins austère ;

Accordant nos désirs avec sa volonté ,
Souffre au cœur le plaisir dont il n'est pas dompté.
C'est alors que l'on voit la Nature soumise
Savourer des vrais biens la volupté permise ,
Et céder aux conseils d'un art intelligent ,
Qui , lorsqu'il la corrige , est encor son agent.
Par cette déférence , utile & mutuelle ,
Le libre arbitre acquiert une force réelle ;
Sans ce concours il n'est qu'un prestige trompeur ,
Fait pour nous égarter dans la honte ou la peur ,
Qui sans force exigeant , décidé sans justesse ,
Prend au sein des vapeurs son chagrin pour sagesse ,
Et , toujours abusé dans ses timides vœux ,
Nous croit sages alors qu'il nous rend malheureux.



DISCOURS

SUR LA NÉCESSITÉ D'AIMER.

SAGE DAPHNÉ , tu n'es pas dans l'erreur ;
Peu de mortels font dignes de ton cœur.
On n'aime plus : non , ces sublimes flammes ,
Ces doux accords , ces nœuds sacrés des ames ,
Ces plaisirs purs , que le divin Amour
Nous apporta du céleste séjour ,
N'habitent plus ces antiques contrées ,
Par la licence , hélas ! déshonorées.
Un faux amour a détruit à jamais
La pureté , l'innocence & la paix.
On méconnoît la modeste tendresse.
L'aveugle ardeur d'une brûlante ivresse
Court aux plaisirs , qu'à force d'attentats
Le sot orgueil ravit & n'obtient pas.
Un vide affreux suit cette joie impure ,
Don du caprice , & tribut de l'injure ,
Le dégoût reste , & le crime abusé
Livre aux remords un cœur dès-lors usé.
En vain la honte emprunte l'artifice ;
Le noir soupçon , éclairant l'injustice ,
Vient enlever aux perfides Amans
La confiance interdite aux sermens ;
L'Amour craintif , désolé , tout en larmes ,
Jette , en fuyant , son carquois & ses armes ,

Et, d'un soupir éteignant son flambeau ,
 Couvre à jamais ses yeux de son bandeau.
 On vit alors de ses dards redoutables
 L'hypocrisie armer ses mains coupables ,
 Du Dieu timide imiter la douceur ,
 Sous ses appas déguiser sa noirceur ,
 Lancer sur nous les fleches enflammées
 Que son haleine avoit envenimées ,
 Couvrir de fleurs de profanes Autels ,
 Et faire croire aux aveugles Mortels ,
 Trop engourdis dans un honteux délire ,
 Que l'Amour est cet instinct qui désire.
 Depuis ce temps , le Sage, dans son cœur ,
 Fuit le plaisir , ennemi du bonheur ;
 Il aime & craint la volupté suspecte ,
 Ecueil flatteur des vertus qu'il respecte :
 Le faux amour rit en vain à ses vœux ,
 Et n'aimant rien , il se croit plus heureux.
 Il ne l'est pas , la voix de la Nature
 Contre ses soins se révolte & murmure ;
 Elle se venge , & punit par l'ennui
 La peur d'un bien qu'elle apprêta pour lui.
 Chere Daphné, crois-moi , cette prudence ,
 Loin d'établir , détruit la Providence.
 L'amour des Dieux a créé l'Univers ;
 Par cet amour tous les êtres divers
 Sont animés ; c'est lui qui les inspire ;
 Par lui tu vis , tu penses , je soupire ;
 Il t'embellit , il t'attendrit pour moi ;
 Je suis heureux , j'aime , & n'aime que toi.

Ainsi l'Amour de la voûte céleste
Descend pour nous dans ce séjour funeste ;
C'est dans ton sein qu'il retrouve aujourd'hui
L'unique temple encor digne de lui.
Il y repose ; une ardeur criminelle
L'avoit chassé , la vertu le rappelle :
Ce Dieu se plaît à régner dans ton cœur ;
Ta récompense est toujours mon bonheur.



V E R S

*Prononcés le 3 Décembre 1768 , jour que
S. M. DANOISE a honoré l'Académie
Françoise de sa présence.*

AUTREFOIS , lorsqu'un Roi sortoit de ses Etats ,
C'étoit pour annoncer les horreurs des combats ;
Le deuil enveloppoit la terre ;
Sur son passage il répandoit l'effroi ,
Et les Plaisirs , fuyant l'appareil de la guerre ,
S'écrioient en tremblant : *Cachons-nous , c'est un Roi.*
De la gloire & du temps connoissant mieux l'emploi ,
Un jeune Souverain , Conquérant pacifique ,
Excite en voyageant l'alégresse publique.
Les Plaisirs renaissans se rangent sous sa loi ;
Ils caressent ses pas , ils s'y pressent , s'y placent ;
La Justice & la Paix s'embrassent ,
Et disent de concert : *Montrons-nous , c'est un Roi ;*
Il élève son rang par le désir de plaire ;
Les Arts , dès qu'il paroît , ouvrent leur sanctuaire.
Au suprême pouvoir lorsqu'on est parvenu ,
On néglige souvent de savoir qui nous sommes :
Un Roi qui cherche à connoître les hommes ,
Est digne d'en être connu.
S'il daigne tempérer l'éclat de sa Couronne ,
Il semble en augmenter les droits.
On attire les cœurs quand rien ne les étonne ;

La douceur d'être aimé pour leur propre personne
 Est le premier besoin qui presse les bons Rois.
 La bienfaisance alors fait deviner le Maître,
 Et l'exemple en est sous nos yeux;
 C'est un Astre naissant qui commence à paraître,
 Et qui donne aux moyens de rendre un peuple
 heureux,
 L'âge où l'on ne connoît que le plaisir de l'être.
 Quand Fénélon offroit à nos regards
 Minerve conduisant, inspirant Télémaque,
 Lui faisant observer les mœurs, les loix, les arts,
 En tirer son profit pour le bonheur d'Itaque,
 D'un regne sage & doux se proposer un plan,
 Aimer l'Agriculture & la Philosophie;
 On croyoit ce Livre un Roman,
 Et c'étoit une Prophétie;
 Vous nous faites jouir de sa réalité.
 SIRE, vous vous placez au Temple de mémoire;
 Mais quand votre présence assure notre gloire,
 Nos rayons s'étendront sur Votre Majesté;
 Les Lettres ont le privilège
 De faire, avec la Royauté,
 Commerce d'immortalité,
 Et vous flattez le Roi qui les protège;
 Comme lui vous aimez la paix;
 Comme lui, d'un cœur tendre employant le langage,
 Pour vos enfans vous comptez vos sujets;
 Vous imitez ce Prince auguste & sage,
 Qui croit que des exploits sont moins que des
 bienfaits,

Et que le sentiment est le plus doux hommage :
 Charmer un peuple est mieux que de l'avoir soumis ;
 Tous vos triomphes sont des fêtes ,
 Vous emportez nos cœurs , vous les avez conquis ,
 Nous ne vous prions point de rendre vos conquêtes.

LE RETOUR DU PRINTEMPS ,

P O E M E.

DÉJÀ l'Astre du jour , dans sa vaste carrière ,
 Perce le voile épais qui cachoit la lumière ;
 La terre ouvre son sein , les oiseaux d'alentour
 Annoncent le Printemps en chantant leur amour.
 Les bosquets , des Amans ailes ordinaires ,
 Pourront bientôt cacher leurs amoureux mystères.
 Feuillage aimable & frais, croissez moins lentement ;
 Que la Prude à vos yeux , seule avec son Amant ,
 En des momens si doux bannisse l'air sévère ,
 Qui ne sert qu'à tromper un ignorant vulgaire ;
 Que son sort est heureux , & que des feux secrets ,
 Pour des cœurs fortunés ont de puissans attrails !
 Il faut cacher l'amour , c'est ainsi qu'il enchante ;
 Le hasard le fait naître , & le secret l'augmente.
 On n'apperçoit par-tout que de tendres Amans ,
 Qui sur de verts gazons passent d'heureux momens ;
 Là , fideles aux loix du Dieu qui les inspire ,
 Chaque jour d'un triomphe ils ornent son Empire ,
 Et soumettant l'esprit au doux penchant du cœur ,
 Il n'est point de vaincu qui n'aime son vainqueur.

Le Vieillard ranimé sent auprès d'une Belle
 Des feux de son jeune âge une heureuse étincelle ;
 Auprès de sa Bergere oubliant son troupeau ,
 Tircis le laisse errer sur le prochain coteau ;
 Occupé seulement du lien qui l'engage ,
 A l'objet de ses vœux il tient ce doux langage :
 „ Il faut suivre des Dieux le vouloir souverain ;
 „ Libres dans ce qu'ils font, ils ne font rien en vain.
 „ Ils m'ont donné des yeux pour admirer vos
 „ charmes ,
 „ Un cœur pour me forcer à vous rendre les armes.
 „ Une flamme inconnue allume vos désirs ,
 „ Vous la tenez des Dieux pour goûter des plaisirs.
 „ Si d'étouffer ses feux on doit se rendre maître ,
 „ Pourquoi dans notre sang le Ciel les fit-il naître ?
 „ Les cœurs indifférens sont les seuls criminels ;
 „ Servons toujours l'Amour , parfumons ses Autels.
 „ Amer ! Dieux ! quel plaisir ! ma charmante Bergere ,
 „ Rien au dessus de lui , que le bonheur de plaire.
 „ Amour , charmant Amour , tu nous rends seul
 „ heureux ,
 „ Est-il de vrai bonheur, si l'on ne sent tes feux ?
 „ Iris les méconnoît, mets-la sous ta puissance ;
 „ Iris, forttez pour moi de votre indifférence ,
 „ Et quand vous goûterez le plaisir des Amans ,
 „ Pleurez de les avoir ignorés si long-temps “ .
 C'est ainsi que Tircis , savant dans l'art de plaire ,
 Acheve de gagner le cœur de sa Bergere.
 Un autre , en ses désirs moins vif & plus pressant ,
 Sur le bord d'un ruisseau couché nonchalamment ,

Ami de la vertu , mais non de la tristesse ,
Dans un vin modéré déride la sagesse ;
Environné d'amis , dans sa bachique ardeur ,
Il va développer dans les replis du cœur ,
Cette sincérité rare & si précieuse ,
Qu'a toujours ignorée une ame ambitieuse.
Les désirs des Mortels placés diversement ,
Dans ce temps fortuné sont comblés en naissant.
Pour vous , jeune Berger , que le destin fit naître
Dans un état obscur , & plus heureux peut-être ,
Foulez d'un pied léger les plus tendres gazons ,
Et que l'œil des jaloux en tire des soupçons.
Venez dans ces hameaux , chargé de fleurs nouvelles ;
Varier vos couleurs près du teint de vos Belles ,
Et sur-tout , en goûtant les douceurs du Printemps ;
Songez à célébrer l'Amour dans tous vos chants :
Ce fut lui qui , jadis d'une main bienfaisante ,
En répandit sur nous l'influence charmante.
Les mortels , exposés aux outrages des airs ,
Etoient enveloppés dans le sein des hivers ;
De brouillards obscurci , l'Astre qui nous éclaire
Ne pouvoit renvoyer qu'une foible lumière.
L'impétueux Borée , ennemi des plaisirs ,
Ecartant loin de nous l'haleine des Zéphyr ,
L'Univers désolé succomboit sous sa rage ;
Amour , tu pouvois seul arrêter ce ravage.
Tu fis naître Orithie , Aquilon enflammé
L'aperçut , & soudain l'Univers fut calmé ;
Enivré de ses feux , il oublia la terre ,
Et ne s'occupa plus à lui faire la guerre.

Depuis cet heureux temps un vent propice & doux
Rendit le Ciel plus pur , pénétra jusqu'à nous ;
Et le Soleil brûlant , dissipant la froidure ,
Donna par ses ardeurs la vie à la Nature ;
C'est le feu de l'Amour qui fondit les glaçons ,
Sans lui nous gémirions sous de mortels frissons.
Jadis tous les Bergers , remplis d'indifférence ,
Du pouvoir de ce Dieu chérissoient l'ignorance ;
D'une vaine magie épris aveuglément ,
Sur des principes faux ils faisoient fondement.
Dès que le Dieu du jour sortoit du sein de l'onde ;
Jusqu'au temps qu'il cessoit d'éclairer notre monde ;
Ils lisoient dans les Cieux , tâchant d'en arracher
Des secrets qu'aux mortels les Dieux veulent cacher.
Consultant du Destin les arrêts immuables ,
Jamais ils ne paroient ses coups inévitables ;
Ils consumoient leur vie à dévoiler en vain
Et des biens & des maux l'avenir incertain.
L'Amour , pour se venger de cette préférence ,
Voulut sur tous les cœurs établir sa puissance ;
Il crut , pour inspirer les desirs amoureux ,
Que le Printemps étoit le temps le plus heureux.
Tous les ans à Palès on offroit une fête ;
Le jour étoit venu. Tandis que tout s'apprête ,
L'Amour prend d'un Berger la figure & les traits ;
Il étoit dans les Cieux , il en descend exprès ;
Il arrive , on le voit , & la fête commence.
Tout ressent aussi tôt l'effet de sa présence ;
Il produit dans les cœurs de nouveaux sentimens ;
La Bergere prend soin de ses appas naissans ,

Et fait voir à ce Dieu qu'on aime & qu'on révere,
 Qu'elle a dessein d'aimer , puisqu'elle cherche à
 plaire.

Quand il vit tous les cœurs se livrer aux Amours ,
 Pour combler son triomphe , il leur tint ce discours :

- » Vous regardez l'Amour comme un Dieu tyran-
 » nique ;
- » Sortez , il en est temps , d'une erreur chimérique.
- » De votre liberté sujets infortunés ,
- » A des maux éternels êtes-vous condamnés ?
- » Je viens ouvrir ici vos yeux à la lumière ,
- » Bergers , n'écoutez plus la raison trop sévère ;
- » Sous son joug importun gémissant en secret ,
- » Libres en apparence , esclaves en effet ,
- » Tout vous dit qu'il n'est pas de plus dur esclavage
- » Que perdre des plaisirs dont on doit faire usage.
- » Dans le bel âge on doit brûler de mille feux ;
- » Il en reste toujours le souvenir heureux.
- » Cessez donc de penser qu'une austère jeunesse
- » Adoucit les rigueurs de la froide vieillesse.
- » Si l'on voit un Printemps moins émaillé de
 » fleurs ,
- » L'hiver qui lui succède en a-t-il moins d'horreurs.
- » Vivez tous pour aimer ; la vertu la plus pure
- » Est celle qu'aux humains inspire la Nature.
- » Mais je vois qu'à l'amour j'ai préparé vos cœurs ;
- » Ils font près d'en sentir les traits & les ardeurs.
- » J'en connois les plaisirs , j'en ignore les peines ;
- » Sachez comme on connoît qu'un cœur porte ses
 » chaînes.

„ On se sent agité d'une douce langueur ;
 „ On souffre en murmurant l'absence d'un vain-
 „ queur.
 „ Sans savoir que l'on aime , on tâche de lui plaire ;
 „ On voudroit l'en instruire , & l'on cherche à lui
 „ taire ;
 „ On partage avec lui la douleur d'un refus ;
 „ Vous fuyez, vous craignez qu'il ne vous suive plus.
 „ Un cœur soumis aux loix de l'amoureux Empire ,
 „ L'éprouve & le connoît au trouble qu'il inspire ;
 „ Aux mouvemens secrets , aux craintes , aux desirs ,
 „ Et cet état charmant le conduit aux plaisirs “.
 Ainsi l'Amour parla. Sa victoire est parfaite ,
 Le cœur le plus cruel reconnu sa défaite ,
 Tous s'enflamment soudain , tous deviennent
 heureux ;
 L'Amour content s'envole , & leur laisse ses feux.



L E T T R E S

D E

M. LE MARQUIS DE POLIGNAC ,

*Attribuées à DESMAHIS.**A Montpipeau , le 7 Juin.*

IL est arrivé dans ces lieux
Certain successeur de Tibule ,
Qui n'a rien oublié pour vous rendre odieux ,
Inconsequent & ridicule.
Cet homme cependant , bel-esprit à demi ,
Se pare fans pudeur du nom de votre ami.
Le beau projet , dit-il , d'aller en Angleterre
Respirer la tristesse & le charbon de terre ,
Lui qui fans cesse appelle les Zéphyr !
Quelque aimable que soit la Muse (*) qui l'engage ,
Ne pouvoit-il lui dire , après quelques soupirs :
L'asthme naquit un jour au milieu d'un bocage ;
Je dois à ma poitrine immoler mes désirs ?
Quelle fureur d'aller sur la liquide plaine ,
Avec mille autres maux acquérir le scorbut ,
Ou de suivre Minerve à la Cour de Lorraine !
N'en possède-t-il pas le très-humble attribut ?
Pour confondre ce Belzébut ,
Arrivez ici sous huitaine ,

(*) Madame du Châtelet.

Si vous n'y venez pas , voici votre portrait ;
Par la main du dépit figuré trait pour trait :

Votre amitié vaine & distraite ,
Votre caractère changeant ,
Ont les défauts d'une Coquette
Que l'on n'aime qu'en enrageant ,
Qu'à fixer on n'ose prétendre ,
Dont on veut toujours s'éloigner ,
Et qu'en embrassant d'un air tendre ,
On est tenté d'égratigner.
Capricieux , vague & frivole ,
Nous craignons peu de vous piquer ;
Vous ne donnez votre parole
Que pour le plaisir d'y manquer.

Si vous arrivez , au contraire ,
Vous êtes le Dieu des bons mots ,
Des trésors d'Apollon l'heureux dépositaire ;
L'arbitre des talens & le fléau des fots ;

Possesseur en l'art de plaire ,
Directeur de la Beauté ,
Dans les Temples de Cythere ,
Vous allez avec mystère
Lui prêcher la volupté ;
Et votre tendre homélie ,
Sujet de mainte oraison ,
En réveillant la Folie ,
Sait endormir la Raison.

Venez nous confesser , la Grace vous appelle ;
Un alcove galant fera votre chapelle ;
Nous vous avons fait faire un confessionnal ,

Où la Belle insensible & l'Amant infidèle
Iront vous demander un avis pastoral.

Par vous seul du bien & du mal

Le problème se peut résoudre ;

L'Amour , tenant son tribunal ,

Vous a donné le droit de sévir ou d'absoudre,

Mais il faut à présent du pays où nous sommes

Vous peindre vivement les attributs flatteurs :

La joie & la santé n'habitent point ailleurs ;

Ce climat fortuné rend les desirs aux hommes ,

Et donne aux filles des vapeurs.

Je crois , mon cher Abbé , que le choix de ces portraits que je vous envoie n'est pas difficile à faire , & que vous allez partir aussi-tôt , & nous apporter l'original sur qui ont été tirées ces deux copies. Vous n'irez dans aucune région où vous soyez plus désiré qu'ici , & où l'on ait plus soin de votre inconstante santé. Nous avons ici , pour vos menus plaisirs , les deux tomes du facétieux Tournemine , dont on vous donnera quelques représentations ; de plus , j'ai un petit bidet pour vous tremousser , à la place du charmant Fiacre qui est votre digestif de Paris. A moins que vous ne soyez le plus ingrat des hommes , vous devez voler à Montpipeau. Adieu , petite poignée de puces , je vous embrasse , en attendant le plaisir que j'aurai de réaliser une accolade aussi tendre.

RÉPONSE A LA PRÉCÉDENTE.

AH! vous vous avisez de faire mon portrait !
Vous de qui le pinceau n'est fait que pour Cythere ;
Vous exposez les traits d'un méchant Prestolet ,
Vous le raillez en beau , vous l'attrapez en laid.
Je vais , pour exercer une vengeance entière ,
Vous attirer d'Auteur le titre bien complet ;
Je veux que tout Paris soit instruit du mystère ;
Et pour y parvenir , sans paroître indiscret ,
Je vais prêter votre Lettre à Voltaire ,
En lui recommandant de garder le secret.

Je ne vais plus en Angleterre ,
Ma Muse reste ici , ma Muse va dans peu ,
Malgré tous mes conseils , affronter le Parterre
Dans une Piece , hélas ! où l'on ne voit qu'un feu ;
Dont la sombre épaisseur sent le charbon de terre ;
C'est être ridicule avec trop de travail :
Le Public assemblé juge sans se contraindre ;
En général , la Beauté doit le craindre ,
Et le rendre heureux en détail.
Mais quittons au plutôt le style pédantesque ;
Et reprenons le ton qui nous est naturel.
Le charmant Tournemine , avec son air grotesque ;
Voulut hier m'appeler en duel :
Je ne fais pas pourquoi je lui fis tant d'ombrage ;
De ses propos si fins , si bien tournés ,
Dans les Foyers il faisoit l'étalage.
Moi , je ne disois rien , je lui riois au nez.

La querelle finit , & j'en vis naître une autre
Un peu plus grave que la nôtre.
On joua la Comete , au moins l'on y tâcha ;
Mais la Piece mourut avant d'être achevée :
A force de bâiller , le Public se fâcha ,
Et je ne vis jamais Comete si gorgée.
De mes foibles plaisirs je vous donne l'extrait ;
Que votre favori des Muses ,
Au lieu de s'occuper à peindre trait pour trait ,
Fasse sa Comédie , & n'en soit pas distrait.
Je ne recevrais pas ses frivoles excuses ;
La paresse un matin naquit sous son chevet ;
Et vous, en agrémens mon modele & mon maître ,
Bientôt à Montpipeau vous me verrez paraître ;
Car je n'y compte pas , & c'est-là le grand point.
Je promets à beaucoup de monde ;
C'est sur quoi mon esprit se fonde ,
Pour arriver aux lieux où l'on ne m'attend point.



R É P L I Q U E

DE M. DE POLIGNAC.

PETIT Abbé, votre Lettre étoit charmante ; j'en ai fait part aux habitans de Montpipeau, qui l'ont trouvée telle qu'elle est ; ce qui nous donne des regrets fans nombre de ne pas voir l'original de cette jolie Epître. Je n'ose plus vous envoyer de mauvais Vers ; mais le désir de suivre vos pas & de valoir quelque chose , joint à l'indulgence que vous avez naturellement pour ceux qui ont de l'émulation , me fait passer par-dessus les difficultés qui se présentent ; en conséquence en voici d'autres , en réponse à la vôtre :

Prêtez mon Epître à Voltaire ,
Attirez-moi d'Auteur le titre bien complet ,
Faites-moi par l'Amour exiler de Cythere ;
Mais dans notre fallon venez railler & plaire ,
Et mon cœur sera satisfait.
Vous ne verrez ici (la Pudeur vous le jure)
Aucune des Beautés de qui votre pinceau
Nous fait d'un seul trait la peinture ;
Qui donnent trop à l'Art & trop à la Nature.
Nous les voyons en laid ; mais dans notre Château

Vous verrez la Raïson en beau ,
 Et la Sageſſe en mignature.
 L'une au nom de Breteuil a joint celui de Pons ,
 L'autre eſt deux fois Jonſac ou d'Aubeterre ,
 Et ce couple vaut bien , l'Amour vous en répond ,
 Toutes les Blondes d'Angleterre.
 Mais ce n'eſt pas aſſez d'irriter vos deſirs
 Par ceux dont nous brûlons de poſſéder vos charmes ;
 A la voix de l'Amour , à l'attrait des plaiſirs ,
 De la Religion il faut joindre les armes.
 De ma femme autrefois vous fûtes Directeur ;
 Loin de vous vainement elle appelle la Grace ;
 Venez , vous lui rendrez ſa ferveur efficace ;
 Eclairer ſon eſprit en parlant à ſon cœur :
 Cependant n'allez pas , rempli d'un zele extrême ,
 Conduiſant ſa dévotion ,
 De l'amour de Dieu ſeul à l'amour de vous-même ,
 Uſer de tous les droits de la direction.



SECONDE RÉPONSE

A M. DE POLIGNAC.

APRÈS avoir bien couru , votre Lettre m'attrappe enfin , mon cher Marquis ; il faut que ce soit un Sylphe qui me l'ait apportée , puisqu'il a pu me joindre.

Vous voilà donc favori d'Apollon , & je ne vous en crois pas plus mal à Cythere. Il me feroit bien vraiment d'y parler contre vous.

Si je voulois vous bannir de Cythere ,
Ce Dieu me traiteroit en simple Sacriflain.
De son pouvoir discret dépositaire ,
Vos agrémens le rendent Souverain ;
C'est vous qu'il a chargé du soin des sacrifices ;
C'est vers vous que , baissant les yeux ,
Le Mystere conduit de timides novices ,
Afin qu'entre vos mains elles fassent leur vœux ,
Pour éclairer & pour instruire
L'Amour vous prête son flambeau ,
Et le Dieu du sacré côneau
Daigne vous confier sa lyre ,
Pour fixer les objets que vous savez séduire ,
Pour moi , dont l'existence est une fiction ,
De qui la taille & la figure

Feroient penser que la Nature
 Me créa par distraction ,
 En faveur de Vénus je puis faire un sermon :
 Mais pour prêcher d'exemple étant trop asthmatique ,
 Si je veux de l'amour enseigner la pratique ,
 Je vous prendrai pour mon garçon.
 Pour nous accréditer dans notre mission ,
 Tâchez qu'avec de Pons d'Aubeterre se lie ;
 Une telle sagesse , une telle raison ,
 Font des sujets à la Folie.
 Cette acquisition nous mettroit en faveur ,
 A l'aspect de nos profélytes ;
 Cependant le plus faux démasqueroit son cœur ;
 On ne verroit plus d'hypocrites ;
 Mais vous me redonnez ma première ferveur ,
 Par la direction dont vous m'offrez l'attente.
 Je payerai tous les frais d'un emploi si flatteur ,
 Je sauverai ma Pénitente ;
 Et bien loin d'en avoir l'ame reconnoissante ,
 Elle pourra damner le Directeur.



L E T T R E

A MONSIEUR

LE COMTE DE LAURAGUAIS.

MON cher Diocésain, je ne suis point le Saint Paul qui vous a pris pour son Timothée; mais je voudrois être l'Auteur de son Epître, moins parce qu'elle est charmante, que parce qu'elle s'adresse à vous. Je crois en effet que Mont-Rouge est mon diocèse, car je n'y vais jamais. Je compte cependant y faire incessamment une visite, & j'y ordonnerai des prières pour votre prompt retour. Je puis vous protester que je voudrois avoir le pouvoir des clefs, je vous ouvrirois bientôt la porte de votre prison; en attendant ce moment, je vous exhorte à continuer de vous livrer aux charmes de l'Etude, & je vous absous de vous mettre en colere; c'est le défaut des bons cœurs, & le plaisir de pardonner est leur profit; au reste, vous ne me faites pas pitié.

Ne te plains pas de ton malheur,
Du cœur de la Valliere il te fournit la preuve.
On assure qu'Arnoud se souvient d'être veuve,
Et que de sa constance elle fait son bonheur.

C'est donc à tort que tu t'affliges.
 Il t'étoit réservé d'opérer des prodiges ;
 Tu trouves à la Cour de solides amis ,
 A l'Opéra des Maîtresses fidelles.
 C'est pour toi seulement que dans ces deux pays
 L'Amour & l'Amitié ne portent pas des ailes.

J'avoue pourtant que vous me portez envie,
 avec raison , d'être à portée de voir quelque-
 fois M. de Choiseul.

C'est une aigle avec un cœur doux ,
 Qui d'un vol assuré plane dans la carrière ,
 Et ne se venge des jaloux
 Qu'en franchissant leur risible barrière.
 Modele d'agréments , de génie & de goût ,
 C'est par sa gaieté qu'il m'éclaire ;
 C'est en m'aimant qu'il m'apprend à lui plaire .
 Et je l'admire en le voyant par-tout
 Répandre les bienfaits , les fleurs & la lumière.



A M. LAVIROTTE,

M É D E C I N.

Vous, qui savez guérir & plaire,
Docteur charmant, qui présentez
Aux malades que vous traitez
Un front serein que rien n'altère,
Vous chassez le danger par l'art de le cacher;
D'un esprit inquiet vous calmez les chimères,
La Mort n'ose vous approcher,
Votre gaîté seconde vos lumières.
Tout le Corps des Paroissiens
Fait pour votre retour les vœux les plus sincères;
Mais, pour le bien de nos affaires,
Il faudroit qu'on traitât tous les Hanovriens,
Comme beaucoup de vos confreres
Traitent ici nos bons Paroissiens.
Revenez des lieux où vous êtes;
Qu'un Ange protecteur veille sur vos destins,
Et, conservant vos jours précieux aux humains,
Fasse pour vous ce que vous faites
Pour ceux qui sont entre vos mains.
La Présidente attend votre présence,
Et pour vous embrasser ne fera point d'efforts.
Comme un aphorisme elle avance,
Qu'on mérite le cœur lorsqu'on prend soin du corps.



L E T T R E

A M. LE BARON DE ZIG**.

Vous avez rendu , mon cher Voisin , les services les plus signalés à la Nation Françoise , dans le temps que vous étiez Gouverneur pour le Danemarck , à Frideri ; vous avez loué des maisons , vous en avez fait bâtir à vos propres dépens , pour loger vos Compatriotes ; vous en avez rempli la vôtre ; votre table est devenue la leur : je ne parle que d'après les témoignages par écrit que vous en avez reçus , & que j'ai eus moi-même entre les mains.

Vous avez prouvé qu'un bon cœur
Pour Patrie a toute la terre ;
Vous avez adouci l'horreur
Des cruels effets de la guerre.
Le climat différent n'est rien ,
L'humanité naturalise
Ceux que l'éloignement divise ,
Et l'honneur rend concitoyen.

Oui , mon cher Voisin , il n'y a d'étrangers que chez les méchants. En secourant les François de votre propre bourse , vous l'êtes

devenu vous-même , & vos services vous
rendent leur créancier.

Louis est leur Dieu tutélaire ;
Offrez à ses yeux bienfaisans
Ce que la Vertu vous fit faire ,
Et vous trouverez un bon pere
Prêt à payer pour ses enfans.
La tendresse est son caractère ,
L'honnêteté fait le charmer ;
Espérez tout d'un cœur sincere
Qui ne peut se passer d'aimer.

Mais , au lieu de lui demander d'acquitter les
dettes de ses Sujets , proposez-lui de s'en-
richir de ses dons ; ne sollicitez point votre
récompense en argent : vous avez répandu le
vôtre , ne lui demandez pas le sien ; qu'il vous
accorde gratuitement les deux vaisseaux qu'il
vous avoit promis de vous rendre.

Le profit que vous leur devrez ,
Tout l'or que vous en retirerez ,
Sera reporté dans la France.
Un Commerçant rendu chez soi ,
Libre , content , dans l'opulence ,
Dès qu'il a fait un bon emploi
L'Etat partage son aisance ;
Quand on augmente sa dépense ,
On augmente le bien du Roi.

Vous obtiendrez ce que vous désirez , si vous pouvez vous rendre favorable cette Beauté généreuse & bienfaisante , qui ne cherche qu'à faire le bonheur du Monarque dont elle a la confiance ; elle le connoît , elle fait qu'il nous aime , & que le vrai moyen de le rendre heureux , est que nous le soyons nous-mêmes.

Elle est l'image du matin
 Qui vient réveiller la Nature ;
 La candeur dont brille son tein ,
 De son ame offre la peinture.
 C'est l'étoile que tout Marin
 Invoque contre les orages.
 Sa clarté fait peur aux nuages ,
 Et rend le Ciel pur & serein :
 Si vous l'acquérez pour Patrone ,
 La fortune fera pour vous ,
 Vous voguerez par un vent doux ,
 Et la mer fera toujours bonne.

Vous goûterez , mon cher Voisin , un plaisir bien au dessus de la grace que vous me demandez , ce sera de la devoir à la Beauté.

C'est la Beauté qui fait les loix ;
 Dès que nous la voyons paraître ,
 Dans ses yeux nous lisons ses droits ;
 Elle ne connoît point de Maître.

Le Destin n'est que dans son choix;
C'est pour elle que tout doit naître,
Et le Ciel la forma pour être
La récompense des bons Rois.



RÉPONSE:

R É P O N S E

A M. DE LA CONDAMINE.

JE vous ai lu, mon cher Confrere, avec grand plaisir, & ma surprise est extrême que vous n'ayez pas été reconnu à l'Académie. Je présume que ces Messieurs, qui certainement ont beaucoup plus de lumieres que moi, ont voulu vous punir d'avoir enfreint la loi qui défend à tous les Membres du Corps, de concourir pour le prix : c'est une humiliation fausse qu'ils ont eu l'intention de vous faire essuyer.

Votre Epître m'a, dès cette automne, été envoyée à la campagne, chez Madame de T.... J'ignorois d'où cette Piece me venoit; mais quand nous eûmes trouvé des Vers fort sensibles & très-attendrissans, elle s'écria, de concert avec moi : Ah ! c'est de M. de la Condamine. Elle a le tact infallible pour tout ce qui tient à la sensibilité.

Cet objet qui reçoit & peint le sentiment,

A ses accens voit les Muses dociles,

Et par ses Vers doux & faciles,

Prend les cœurs aussi promptement

Que son pere prenoit les Villes.

Tome III.

T

Nos Beautés sans attraits , nos diseuses de riens ;
 Qui prennent des Amans sans former des liens ,
 Actives sans chaleur , & dans l'ennui qui s'usent ;
 Machines de spectacle , insipides objets ,
 Laisant évaporer le plaisir en projets ,
 Pour déprimer T . . . de sottise l'accusent :
 Mais de leurs jugemens on reconnoît l'abus ;
 Et T . . . sans esprit , en dix jours en a plus ,
 Que n'en ont en dix ans ceux qui le lui refusent.

Ne foyez donc pas étonné , mon cher Confrere , du mauvais sort de vos Vers ; n'en concevez aucuns ressentimens contre une Compagnie qui vous compte au nombre de ses ornemens.

Recevez , mon cher Confrere , les assurances , &c.



L E T T R E

A M. LE BARON D'ESPAGNAC.

J'E suis sensible comme je le dois, Monsieur, à la galanterie que vous me faites ; je ne suis qu'un Serviteur de Dieu, j'ai beaucoup de respect pour ceux qui, comme vous, Monsieur, servent mieux la Patrie par leurs actions, que je ne la fers par mes prières. J'ai entendu faire l'éloge de votre ouvrage à d'excellens Militaires, & je l'ai lu avec autant d'attention que si j'eusse été un des Aumôniers de l'armée de M. le Maréchal de Saxe, ou de M. le Maréchal de Lowendal. Dans les voix que j'ai recueillies, il m'a semblé qu'on désireroit que, dans la seconde édition, vous donnassiez des plans qui jetteroient de la clarté & piqueroient l'attention ; au reste, comme il y a long-temps que la paix dure, il faut désirer qu'elle dure encore, pour favoriser les plans d'économie si sages qu'on a donnés au Public. Si la guerre survenoit, tous les bons Sujets du Roi, & même les Evêques, se distingueroient par leur zele.

Nosseigneurs du Clergé de France,
Pleins de l'esprit de leur état,

Tij

Donnent dans la magnificence ,
 Pour soutenir l'Apostolat ;
 Le Ministre de la Finance ,
 Pour concourir à la dépense
 Qu'une guerre coute à l'Etat ,
 Pourroit prendre sur l'abondance
 Du nécessaire d'un Prélat ,
 Dût-il même tirer quittance
 Des vœux faits pendant le combat.
 Notre siècle éclairé , qui pense ,
 Croit que d'ouvrir les mains dispense
 De les lever quand on se bat.
 Par les mœurs les plus régulières
 Nos Evêques sont remarqués ;
 Mais si l'on en croit les lumieres
 De Politiques distingués ,
 Des dons gratuits prodigués
 Donnent de la force aux prieres.

J'ai l'honneur d'être , &c.



L E T T R E

A MONSIEUR DE****

Qui m'avoit envoyé des Vers sur le rétablissement de la santé de l'Impératrice-Reine.

JE n'ai reçu qu'au retour de la campagne la lettre flatteuse dont vous m'avez honoré. Rien ne m'étonne plus que ma réputation en Allemagne : à peine suis-je remarqué ici ; comment puis-je être connu dans un pays où la Littérature fait les plus grands progrès, & produit tant de Génies qui nous serviroient de modeles ?

Je n'ai de talens que pour sentir le prix de ceux qui en ont beaucoup plus que moi. Il est vrai, Monsieur, qu'on m'attribue souvent les Ouvrages de M. Favart. Je fais ce qu'un honnête homme doit faire pour détromper le Public ; & si quelquefois je compose des Vers, c'est pour prouver que je suis incapable d'en composer comme les siens.

Les lauriers dont on me couronne
Ne flattent pas ma vanité ;

T iij

Je satisfais à l'équité ,
En refusant ce qu'on me donne.
Loin de m'en parer un moment ,
Je ne suis qu'un dépositaire
A qui l'on remet un paiement
Pour le rendre au propriétaire.

Ayez donc la bonté , Monsieur , de rabattre de l'opinion que vous avez de moi ; c'est une justice que je vous demande à mes dépens ; mais je préfère votre estime à votre admiration ; vous êtes l'objet de la mienne. J'ai lu avec le plus grand plaisir les Pièces que vous avez daigné m'envoyer.

Si j'avois les talens que vous me supposez ,
J'unirois ma voix à la vôtre ,
J'oserois ce que vous osez.

Le bonheur de l'Autriche est devenu le nôtre ;
Nos cœurs , nos intérêts pour toujours sont unis ;
En célébrant THERÈSE on exalte LOUIS.
Des droits qu'ils ont sur nous l'Amour fait le partage ;
Ce qu'on ressent pour l'un , pour l'autre est un
hommage :

Ce sont deux chênes révévés ,
Qui , pour nous garantir , étendent leur feuillage :
Quand la foudre a grondé , les François éplorés
Paroïssent des Germains frappés du même orage :
Le deuil enveloppoit tous les cœurs déchirés ;
D'une seule famille ils présentoient l'image.

Ce retour du Soleil nous a tous éclairés ;
 Nous respirons l'air pur d'un beau ciel sans nuage :
 Nos vœux conserveront ces deux arbres sacrés ,
 Leurs rameaux mariés en accroîtront l'ombrage.

J'ai l'honneur d'être , &c.

AU PRINCE HÉRÉDITAIRE.

LA même Nation varie à l'infini ;
 Et par le même esprit si le corps semble uni ,
 La dissonnance en est frappante ,
 Quand des Sociétés on veut suivre le ton ;
 Et l'on trouve en chaque maison
 Une Nation différente :
 Mais par malheur pour la Raison ,
 La Nation des Sots est par-tout la plus grande.
 On voit tous ces Messieurs, curieux , empressés ,
 Formant demande sur demande ,
 Sans relâche importuns , quoique toujours chassés :
 C'est l'herbe parasite à qui l'on fait la guerre ,
 Sans pouvoir l'empêcher de dévorer la terre.
 En hommes vraiment grands les siècles inégaux ,
 En placent rarement dans les fastes du monde ;
 Et lorsque l'on voit en Héros
 La Nature si peu féconde ,
 L'année est toujours bonne en Sots.
 Quelqu'un dira , fâché que je les mortifie :
 Ce sont de bonnes gens. Voilà ce que je nie :

Sans respect pour les rangs, sans raison, sans pudeur ?

Politiquer , blâmer , est leur manie.

Comme il ne comprend rien , un sot sans cesse crie ;

L'homme sage est docile , & le Sot est frondeur ;

En un mot , c'est l'objet de mon antipathie ,

Je n'en traite jamais aucun avec douceur.

Mais celui-là peut-être est plein de bonhomie ;

Quel grand mal vous fait-il ? Quel grand mal ! il

m'ennuie ,

Et quiconque m'ennuie est toujours l'agresseur.

Si votre aversion vous pousse & vous entraîne ,

Ils vont vous déchirer sans aucune pitié ,

Et vous accableront sous le poids de leur haine.

Qu'importe ? ils ne sont pas capables d'amitié ;

Toujours sortant du vrai, toujours dans les extrêmes,

Portant dans les maisons leur inutilité ,

Ils ne peuvent jamais rester avec eux-mêmes.

Périssant sous le joug de leur oisiveté ,

Ils obsèdent sur-tout un Prince qui voyage.

La curiosité leur tient lieu d'intérêt.

Malheur à lui dès qu'il paroît ;

Ils enveloppent son passage ,

Ils se questionnent tout bas :

D'où vient-il ? quand part-il ? enfin, que vient-il faire ?

Il vient leur enseigner ce qu'ils ne feront pas ;

C'est le secret de savoir plaire.

Avec transport tout Paris le reçoit ;

On doit en le flattant l'excéder par la forme.

De ses moindres détails on s'instruit , on s'informe :

On est extasié si-tôt qu'on l'appërçoit.

C'est une épidémie ; on cherche à le connoître ,

A le fêter par-tout on paroît s'occuper ;

Mais on veut qu'il renonce à sa maniere d'être.

S'il ne fait que dîner , on lui donne à souper ;

S'il est modeste , à chaque phrase ,

De fades complimens l'accablent tour à tour ,

Et s'il craint de veiller , on le rient jusqu'au jour.

Pour lui faire honneur , on l'écrase ,

Et , martyr des plaisirs qu'on prétend lui donner ,

Il faut qu'il fasse encor la révérence ,

Et témoigne l'excès de sa reconnoissance

Pour tous les soins qu'on prend de bien l'importuner.

Il s'esquive pourtant de l'ennui des hommages ,

Il fait , parmi des jours vides , quoique remplis ,

Dérober des instans à visiter les Sages.

Chez les Muses il est admis ;

Sans faste le bonheur y brille ,

Elles fixent sur lui leurs regards attendris ;

Il leur trouve un air de famille ,

Il n'est plus étranger , il est dans son pays.

S'il change de climats , que voit-il dans les autres ?

Des hommes graves pensant faux ,

Manquant de goût jusque dans leurs défauts ,

Et ne pouvant atteindre à l'agrément des nôtres.

Va-t-il dans un Etat fier de sa liberté ?

Il trouve la tristesse avec l'indépendance ,

Et rencontre la joie & la sérénité

Chez un peuple où les Loix enchaînent la licence.

Il voit alors que la gaieté

Annonce des esprits soumis , doux , équitables ,
 Et qui , par leur tranquillité ,
 Ne veulent conserver que le droit d'être aimables.
 C'est ainsi qu'observant les objets qu'il a vus ,
 Et pesant en homme qui pense ,
 Les avantages , les abus ,
 Il conclut que l'on doit vivre de préférence
 Avec la Nation qui s'amuse le plus.

V E R S

SUR LES PLAISIRS DU WAUX-HAAL.

CÉLEBRE qui voudra sur les tendres pipeaux ,
 Et le bêlement des troupeaux ,
 Et le ramage des oiseaux ,
 Et le murmure des ruisseaux ;
 Je bâille quand je vois la Nature naïve :
 J'abandonne aux vieillards les plaisirs languissans.
 Le feu de la jeunesse , exalté dans mes sens ,
 Donne la préférence à la Nature active.
 Campagnards diligens , rompez votre sommeil ,
 Pour contempler , au lever de l'Aurore ,
 Les rubis de son char vermeil ;
 Moi , j'admire les fleurs que l'Amour fait éclore
 Quand de Philis il presse le réveil ;
 C'est-là mon Univers , c'est Philis que j'adore ,
 Et j'aime mieux la voir coucher que le Soleil.
 La vie innocente & champêtre

Engourdit l'ame , & rend l'esprit épais ;
 En rêvant , sans penser , à l'ombrage d'un hêtre ,
 On prend l'oisiveté bien souvent pour la paix.

Paris seul obtient mon hommage ;
 C'est là que tout se choque & tout est assorti :

Par un essain de bas étage ,
 Sans en être offensé , le Prince est investi ,
 Et de l'égalité Paris est l'apanage.

Chaque instant du jour est ourdi
 Par le Plaisir , qui prend la couleur de chaque âge.

Il enivre l'homme étourdi ;

Mais il délasse l'homme sage ;

Il accueille tous les mortels.

Selon l'esprit , l'état , il change de langage ,
 Et c'est un même Dieu sur différens Autels.

Sous la forme la plus frivole ,

Il fait cacher un but moral ;

De la raison il tient école

Chez le grand Odinaut , même jusqu'au Wauxhaal ;

Car enfin , tous tant que nous sommes ,

Nous faisons trop valoir nos droits ;

Et selon moi , qui dit des hommes ,

Dit des Comédiens de bois.

Si je passe au Wauxhaal , c'est le Temple des Graces ,
 Diane a le sien vis-à-vis.

On voit des Maraudeurs les différentes classes

• Tourner à l'entour du parvis ;

La Déesse en est alarmée ,

Elle peint la Sagesse en beau ;

Mais l'Amour est en face , armé de son flambeau ;

Et la défection est bientôt dans l'armée.
 L'Amour triomphe dans les Cieux ;
 En vain on voudroit s'en défendre.
 Une Beauté paroît, on est près de se rendre ;
 Un objet plus charmant vient arrêter les yeux :
 On croit enfin céder à la plus belle ;
 De son choix le cœur est content ,
 Il se promet d'être fidele ;
 Mais , ma'gré lui , dans un instant ,
 Il est forcé d'être inconstant.
 Tel un Berger , au lever de l'Aurore ,
 Veut cueillir un bouquet sur les tapis de Flore ;
 Mille beautés le charment tour à tour ;
 Leur éclat varié l'éblouit & l'enchanter :
 Indécis , du parterre il fait cent fois le tour.
 De ces fleurs chacune le tente ,
 Il va , revient , il veut choisir ,
 Son œil cherche la plus charmante ,
 Et cette incertitude augmente son plaisir.
 Heureux François ! vous faites de la vie
 Une chaîne d'amusemens ;
 Au sein d'une aimable folie ,
 Par les plaisirs vous comptez les momens :
 Transportés d'une douce ivresse ,
 De fleurs vous couronnez le Temps ;
 Votre bonheur redouble sa vitesse ,
 Et des quatre saisons vous faites un printemps.



L E T T R E

D E

M. DE VOLTAIRE

A M. L' A B B É

DE VOISENON.

Aux Délices, 24 Juillet 1765.

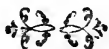
VRAIMENT, notre grand Aumônier, c'est bien à un vieux Suisse de faire des Epitalames !

Vous êtes Prêtre de Cythere :
Consacrez, bénissez, chantez
Tous les nœuds, toutes les Beautés
De la Maison de la Valiere.
Mais, tapi dans vos voluptés,
Vous ne songez qu'à votre affaire.
Vous passez les nuits & les jours
Avec votre grosse Bergere ;
Et les légitimes amours
Ne sont pas votre ministère.

Madame Denis l'Helvétique se souvient toujours de vous avec grand plaisir, comme elle le doit. J'ai ici une paire de nieces fort

aimables , qui égayent ma retraite. Mon lac n'a point de vapeurs , quoi que vous en disiez : j'en ai quelquefois , mon cher Abbé ; mais si vous étiez jamais capable de venir consulter M. Tronchin , quand vous serez bien épuisé , ce ne serait pas à lui , ce serait à vous que je devrais ma fanté ; car gaieté vaut mieux que médecine. Il est doux d'être retiré du monde , mais encore plus doux de vous voir. Vous avez fait , mon cher Abbé , une action de bon Citoyen , de recommander au prône d'un Avocat Général, les infamies de la Beaumelle. Ce Parlement a tant grêlé sur le persil , qu'il ne faut plus qu'il grêle. Une censure de ces Messieurs fait seulement acheter un livre ; les Libraires devraient les payer pour faire brûler tout ce qu'on imprime. Le Public a plus de besoin de gens éclairés , qui fassent voir les grossières impostures dont le Livre de la Beaumelle est plein : mais il est bien honteux qu'un tel homme ait trouvé de la protection. Adieu , très-aimable & très-indigne Prêtre ; ayez toujours assez de vertu pour aimer de pauvres Suisses qui vous aiment de tout leur cœur.

VOLTAIRE.



I I. L E T T R E.

*A U M Ê M E.**19 Octobre 1765 , au Château de Ferney.*

J'AVAIS un arbufte inutile
Qui languiffait dans mon canton ;
Un bon jardinier de la Ville
Vient de greffer mon fauvageon.

Je ne recueillais de ma vigne
Qu'un peu de vin groffier & plat ;
Mais un Gourmet l'a rendu digne
Du palais le plus délicat.

Ma bague était fort peu de chofe ;
On la taille en beau diamant.
Honneur à l'Enchanteur charmant
Qui fit cette métamorphofe.

Vous fentez bien , Monsieur l'Evêque de Mont-Rouge , à qui ces mauvais Vers font adreffés ; je vous prie de préfenter mes remercîmens à M. Favart , qui eft un des deux confervateurs des graces de la gaieté Française.

Comme il y a environ dix ans que vous ne m'avez écrit , je n'ofe vous dire : *O mon ami ! écrivez-moi ;* mais je vous dis : *Ah ! mon ami , vous m'avez oublié net.*

R É P O N S E.

Vos jolis Vers à mon adresse
Immortaliseront Favart ;
C'est Apollon qui le caresse ,
Quand vous lui jetez un regard.
Ce Dieu l'a placé dans la classe
De ceux qui parent ses jardins ;
Sa délicatesse ramasse
Les fleurs qui tombent de vos mains.
Il vous a choisi pour son Maître ,
Vos richesses lui font honneur ;
Il vous fait respirer l'odeur
Des bouquets que vous faites naître.

Il n'auroit pas manqué de vous offrir sa Comédie de *Gertrude*, mais il a la timidité d'un homme qui a vraiment du talent ; il a craint que l'hommage ne fût pas digne de vous.

Vous ne croiriez pas que, malgré les preuves multipliées qu'il a données des graces de son esprit, on a l'injustice de lui ôter ses Ouvrages & de me les attribuer ; je suis bien sûr que vous ne tombez pas dans cette erreur. Quand il se sert de vos étoffes pour faire ses habits de fêtes, vous n'avez garde de l'en dépouiller. Il vous enverra incessamment la *Fée Urgelle* ;
il

il m'a paru qu'elle avoit réussi à Fontainebleau d'où j'arrive; ce n'est pas une raison pour qu'elle ait du succès ici. La Cour est le Châtelet du Parnasse, Paris est la Grand'Chambre qui casse souvent ses Arrêts. Mais vous avez fourni le fond de l'Ouvrage, voilà sa caution la plus sûre.

Adieu, mon plus ancien ami, je ne cesserai de l'être que lorsque le Parlement rappellera les Jésuites, & je ne vous oublierai que lorsque j'aurai oublié à lire.



III. LETTRE.

A U M Ê M E.

A Fernex, 20 Avril 1772.

MON très-cher & très-aimable Confrère, quoique je sois mort au monde, je sens cependant que je suis encore en vie pour vous. Je présente à votre révérendissime gaieté ce petit conte (*), qui m'est tombé entre les mains. Je crois avoir entendu dire que vous aviez un ami qui daignoit quelquefois inspirer les Muses badines de l'Opéra Comique, & leur prêter des graces; il me paraît que cet ami pourrait faire un drôle d'Opéra de ce petit conte; peut-être le contraste du Palais de Pfiché & d'un Charbonnier, feroit un plaisant effet; peut-être les Dames du bon ton ne seroient pas fachées de voir une bégueule doucement punie & corrigée.

Quoi qu'il en soit, je vous envoie le conte, pour avoir une occasion de vous dire que je vous serai attaché jusqu'au dernier moment de ma vie.

VOLTAIRE.

(*) Voyez dans les Œuvres de Voltaire, le Conte intitulé la BÉGUEULE, dont M. Favart a tiré la BELLE ARSENE, Opéra Comique.

I V. L E T T R E.

*A U M Ê M E.**A Ferney, 3 Février 1773.*

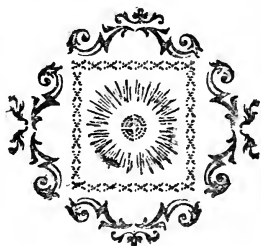
MON très-cher Confrere, je vous prie de ne pas manquer d'excommunier d'une excommunication majeure, le Libraire ***, grand Imprimeur de Libelles, qui, malgré toutes les loix de la Police, a défiguré les Loix de Minos, d'une maniere à déchirer les entrailles paternelles d'un vieux radoteur qui ne reconnoît plus son Ouvrage. Le scélérat a sans doute acheté une détestable copie de quelque bel-Esprit, ouvrier de loges, qui n'a pas manqué d'y mettre beaucoup de Vers de sa façon; voilà certainement le plus horrible abus qui soit en France, & peut-être le seul, car tout le reste assurément va à merveille. Mais j'ai mes Loix de Minos sur le cœur, & j'ambitionne trop votre suffrage, pour vous laisser croire un moment que la Piece soit entièrement de moi.

Vous me direz qu'il est très-ridicule à mon âge de faire des Pieces de Théâtre; je le fais bien; mais il ne faut pas reprocher à un homme d'avoir la fièvre. Que voulez-vous qu'on fasse

au milieu des neiges , si ce n'est des Tragédies ?
 Si j'étais avec vous , je passerais mon temps à
 vous écouter & à me réjouir , & nous ferions
 tous deux *Jean qui rit*. Cependant M. * * *
 ne fera pas de moi *Jean qui pleure*.

Je vous embrasse , je vous regrette , & je
 vous aime de tout mon cœur.

VOLTAIRE.



JEAN QUI PLEURE ET JEAN QUI RIT.

Par VOLT A I R E.

QUELQUEFOIS le matin , quand j'ai mal digéré ,
Mon esprit abattu , tristement éclairé ,
Contemple avec effroi la funeste peinture
Des maux dont gémit la Nature ;
Aux erreurs , aux tourmens le genre humain livré ,
Les crimes , les fléaux de cette race impure
Dont le Diable s'est emparé.
Je dis au Mont Etna : Pourquoi tant de ravages ,
Et ces sources de feu qui sortent de tes flancs ?
Je redemande aux Mers tous ces tristes rivages ,
Disparus autrefois sous leurs flots écumans ;
Et je dis aux Tyrans :
Vous avez troublé le monde
Plus que les fureurs de l'onde
Et les flammes des volcans.
Enfin , lorsque j'envisage ,
Dans ce malheureux séjour ,
Quel est l'horrible partage
De tout ce qui voit le jour ,
Et que la loi suprême est qu'on souffre & qu'on meure ;
Je pleure.
Mais lorsque sur le soir , avec des libertins
Et plus d'une femme agréable ,
Je mange mes perdreaux , & je bois les bons vins
Dont Monsieur d'Aranda vient de garnir ma table ;

Quand, loin des fripons & des fots,
 La gaieté, les chansons, les graces, les bons mots,
 Ornent les entremets d'un souper délectable;

Quand, sans regretter mes beaux jours,
 J'applaudis aux nouveaux amours
 De Cléon & de sa Maîtresse,
 Et que la charmante amitié,
 Seul nœud dont mon cœur est lié,
 Me fait oublier ma vieillesse;
 Cent plaisirs renaissans échauffent mes esprits;

Je ris.

Je vois, quoique de loin, les partis, les cabales,
 Qui soufflent dans Paris, vainement agité,

Des inimitiés infernales,
 Et versent leurs poisons sur la Société.
 L'infame calomnie avec perversité

Répand ses ténébreux scandales :
 On me parle souvent du Nord ensanglanté,
 D'un Roi sage & clément, chez lui persécuté,
 Qui dans sa royale demeure
 N'a pu trouver sa sûreté,

Que ses propres sujets poursuivent à toute heure;

Je pleure.

Mais si Monsieur Terrai veut bien me rembourser,
 Si mes prés, mes jardins, mes forêts s'embellissent,

Si mes vassaux se réjouissent,
 Et sous l'orme viennent danser;
 Si parfois, pour me délasser,
 Je relis l'Arioste, ou même la Pucelle,
 Toujours Catin, toujours fidelle,

Ou quelque autre impudent dont j'aime les écrits ;

Je ris.

Il le faut avouer , telle est la vie humaine ;

Chacun a son lutin , qui toujours le promène

Des chagrins aux amusemens.

De cinq sens tout au plus malgré moi je dépends.

L'homme est fait , je le fais , d'une pâte divine ;

Nous serons tous un jour des esprits glorieux ;

Mais dans ce monde-ci l'ame est un peu machine ;

La Nature change à nos yeux ;

Et le plus triste Héraclite ,

Quand ses affaires vont mieux ,

Redevient un Démocrite.

RÉPONSE A L'AUTEUR,

Par M. l'Abbé DE VOISENON.

DU Temps vous trompez les efforts ,

Et moi j'en éprouve l'outrage ;

Vous savez vous passer de corps ,

Votre esprit ne change point d'âge.

Les neiges sont devant vos yeux ,

Le printemps est dans votre tête.

Tous vos Vers sont des fleurs de fête ,

Tous vos jours sont des jours heureux :

D'Apollon vous tenez la caisse ,

De ce Dieu vous visez les bons ,

Et quoique vous payiez sans cesse ,

Vous ne dites pas : Point de fonds.

Pour moi , débile créature ,
La triste main de la Nature
Etend un crêpe sur mes jours.
Mes yeux m'étoient d'un grand secours ;
Pour lire les fruits de vos veilles ;
Je les perds , & j'ai des oreilles
Pour entendre de fots discours.
Poursuivi par la calomnie (a) ,
Je ne sens plus que le poids de la vie ;
Mon bonheur est dans le cercueil
De mon irréprochable amie (b) ;

(a) On m'accuse d'avoir composé , dans une petite Piece donnée chez Madame de Valentinois , un couplet pour faire l'éloge des opérations de M. le Chancelier. Comme j'en crois l'objet très-bon , je l'aurois avoué hautement ; mais c'est M. qui en est l'Auteur. On a voulu m'attribuer une infamie dont je suis très-incapable ; on prétend que lorsqu'on chanta ce couplet , je me levai , & dis à Madame de Valentinois qu'il m'avoit été envoyé de Chanteloup. Je suis humilié qu'on me croye aussi bête , & je ne me console pas que l'on me juge un cœur infecté par l'ingratitude. Je me suis fait toujours un devoir de publier les bontés de M. le Duc de Choiseul ; quoiqu'il me les ait retirées , ma reconnoissance ne se ralentira jamais. Je ne trouve point étonnant qu'il ait ajouté foi aux propos infames de mes ennemis ; la disgrâce rend ombrageux. *Note de l'Auteur.*

(b) J'étois attaché depuis vingt ans à Madame Favart , l'amitié la plus tendre nous unissoit. Il est impossible d'être plus aimable , plus constamment gaie , d'avoir un esprit plus à foi , des idées aussi riantes , une ame aussi élevée , & des talens aussi variés. Elle faisoit la consolation de mes jours ,

L'Univers me paroît en deuil.

O ! vous , rare ornement de notre Académie ,

Vous nous garantissez son immortalité.

Les traits aiguîsés de l'Envie

N'alterent point votre gaieté.

Vous ne mourrez jamais , moi je meurs à toute heure.

Vous êtes Jean qui rit , & je suis Jean qui pleure.

elle étoit aussi essentielle qu'amusante. Elle plaçoit sans cesse son enjouement entre la vieillesse & moi ; elle jouissoit de la santé la plus fraîche ; & moi , depuis cinquante années mon tombeau est entr'ouvert. Elle n'avoit que quarante-quatre ans , j'en ai soixante & quatre. Je me flattois qu'elle me fermeroit les yeux , & j'ai fermé les siens. Chaque jour de ma vie n'est plus pour moi qu'un supplice continué. *Note de l'Auteur.*



V. LETTRE

A U M Ê M E.

19 Novembre 1773 , à Ferney.

Vous étiez autrefois mon Grand-Vicaire de Mont-Rouge , mon très-aimable & très-cher Confrere; vous êtes actuellement Ministre; vous m'avez envoyé une fort jolie patente , qui me flattait de l'honneur de recevoir Madame d'Arnay & Madame de Chanaurier ; elles ont eu la bonté de venir à Ferney , mais , malheureusement pour moi , dans le temps que j'avais une fièvre très-violente. Madame Denis leur a fait les honneurs de la chaumière , le mieux qu'elle a pu. Je suis inconsolable de n'avoir pu faire ma cour à ces deux Dames , qui méritent tous mes hommages,puisque vous êtes leur ami.

Il y avait dans votre Lettre de très-jolis Vers pour Monsieur le Contrôleur-Général ; mais ils étaient en très-petit nombre. Je vous envoie en revanche une longue rapsodie , qui ne regarde que le Ministre de la Guerre. Je fis cette sottise il y a environ quinze jours , après avoir eu chez moi M. de Guibert & le Connétable de Bourbon. J'étais dans un de ces intervalles que me laissent quelquefois mes souffrances

habituelles. Vous savez ce que c'est, mon cher Confrere, que de faire des Vers en sortant de l'agonie; mais vous étiez jeune, & votre Muse aussi. Les Graces vous accompagnaient avant & après l'Extrême-Onction; vous ferez de meilleurs Vers que moi quand vous aurez quatre-vingts ans; en attendant, voici les miens. Vous y trouverez de la vérité, si vous n'y trouvez pas de Poésie.

J'ÉTAIS Lundi passé chez mon Libraire Caille, Qui dans son magasin n'a souvent rien qui vaille. J'ai, dit-il, par bonheur, un Ouvrage nouveau, Nécessaire aux humains, & sage autant que beau; C'est à l'étudier qu'il faut que l'on s'applique; Il fait seul nos destins: prenez, c'est la Tactique. La Tactique, lui dis-je? Hélas! jusqu'à présent J'ignorais la valeur de ce mot si savant. Ce nom, répondit-il, venu de Grece en France, Veut dire le grand Art, ou l'Art par excellence; Des plus nobles esprits il remplit tous les vœux. J'acheterai sa Tactique, & je me crus heureux. J'espérais trouver l'art de prolonger ma vie, D'adoucir les chagrins dont elle est poursuivie, De cultiver mes goûts, d'être sans passion, D'asservir mes desirs au joug de la raison, D'être juste envers tous, sans jamais être dupe. Je m'enferme chez moi, je lis, & ne m'occupe Que d'apprendre par cœur un Livre si divin. Mes amis, c'était l'art d'égorger son prochain.

J'apprends qu'en Germanie, autrefois un bon Prêtre
 Pétrit, pour s'amuser, du soufre & du salpêtre;
 Qu'un énorme boulet, qu'on lance avec fracas,
 Doit mirer un peu haut pour arriver plus bas;
 Que d'un tube de bronze aussi-tôt la mort vole
 Dans la direction qui fait la parabole,
 Et renverse en deux coups, prudemment ménagés,
 Cent automates bleus à la file rangés.
 Mousquets, poignards, épée, ou tranchante ou
 pointue,
 Tout est bien, tout va bien, tout sert, pourvu
 qu'on tue.

L'Auteur, bientôt après, peint des voleurs de nuit,
 Qui, dans un chemin creux, sans tambour & sans
 bruit,
 Discrètement chargés de fusils & d'échelles,
 Assassinent d'abord cinq ou six sentinelles,
 Puis montant lestement aux murs de la cité,
 Où les pauvres Bourgeois dormaient en sûreté,
 Portent dans leurs logis le fer avec les flammes,
 Poignent les maris, couchent avec les Dames,
 Ecrasent les enfans, &, las de tant d'efforts,
 Boivent le vin d'autrui sur des monceaux de morts.
 Le lendemain matin on les mene à l'Eglise
 Rendre grace au bon Dieu de leur noble entreprise,
 Lui chanter en Latin, qu'il est leur digne appui,
 Que dans la Ville en feul'on n'eût rien fait sans lui,
 Qu'on ne peut ni voler, ni violer son monde,
 Ni massacrer les gens, si Dieu ne nous seconde.

Etrangement surpris de cet Art si vanté,
 Jé cours chez monsieur Caille, encore épouvanté;
 Je lui rends son volume, & lui dis en colere :
 Allez, de Belzébut détestable Libraire,
 Portez votre Tactique au Chevalier de Tot;
 Il fait marcher les Turcs au nom de Sabaoth.
 C'est lui qui, de canons couvrant les Dardanelles;
 Dans leur propre science instruit les Infideles.
 Allez, adressez-vous à Monsieur Romanzof,
 Aux vainqueurs tout sanglans de Bender & d'Azof;
 A Frédéric sur-tout portez ce bel Ouvrage,
 Et soyez convaincu qu'il en fait davantage :
 Lucifer l'inspira bien mieux que votre Auteur;
 Il est maître passé dans cet art plein d'horreur,
 Plus adroit meurtrier que Gustave & qu'Eugene.
 Allez, je ne crois pas que la nature humaine
 Sortit, je ne fais quand, des mains du Créateur,
 Pour insulter ainsi l'éternel Bienfaicteur,
 Pour montrer tant de rage & tant d'extravagance.
 L'homme avec ses dix doigts, sans armes, sans défense;
 N'a point été formé pour abréger des jours
 Que la nécessité rendait déjà si courts.
 La goutte avec sa craie, & la glaïre endurcie
 Qui se forme en cailloux au fond d'une vessie,
 La fièvre, le catarre, & cent maux plus affreux,
 Cent Charlatans fourrés, encor plus dangereux,
 Auraient suffi sans doute au malheur de la terre,
 Sans que l'homme inventât ce grand Art de la guerre!
 Je hais tous les Héros, & Nembrod & Cyrus,
 Et ce Roi si brillant qui forma Lentulus;

Le monde admire en vain leur valeur redoutable ;
Je m'enfuis loin d'eux tous, & je les donne au Diable :

En m'expliquant ainfi, je vis que dans un coin
Un jeune curieux m'observait avec soin.
Son habit d'ordonnance avait deux épaulettes ;
De son grade à la guerre éclatans interpretes ;
Ses regards assurés, mais tranquilles & doux,
Annonçaient ses talens sans marquer de courroux :
De la Tactique enfin c'était l'Auteur lui-même.

Je conçois, me dit-il, la répugnance extrême
Qu'un vieillard philosophe, ami du monde entier,
Dans son cœur attendri se sent pour mon métier ;
Il n'est pas fort humain ; mais il est nécessaire.
L'homme est né bien méchant : Caïn tua son frere ;
Et nos freres les Huns, les Francs, les Visigoths,
Des bords du Tanais accourant à grands flots,
N'auraient point désolé les rives de la Seine,
Si nous avions mieux su la Tactique Romaine.
Guerrier né d'un Guerrier, je professe aujourd'hui
L'art de garder son bien, non de voler autrui.
Hé quoi ! vous vous plaignez qu'on cherche à vous
défendre ?

Seriez-vous bien content qu'un Goth vînt mettre
en cendre

Vos arbres, vos moissons, vos granges, vos châteaux ?
Il vous faut de bons chiens pour garder vos troupeaux.
Il est, n'en doutez point, des guerres légitimes,
Et tous les grands exploits ne sont pas de grands
crimes.

Vous-même, à ce qu'on dit, vous chantiez autrefois
Les généreux travaux de ce cher Béarnois :
Il soutenait le droit de sa naissance auguste ;
La Ligue était coupable, Henri quatre était juste.
Mais, sans plus retracer les faits de ce bon Roi,
Ne vous souvient-il plus du jour de Fontenoi ?
Quand la colonne Anglaise, avec ordre animée,
Marchait à pas comptés à travers notre armée ?
Trop fortuné badaud, dans les murs de Paris,
Vous faisiez, en riant, la guerre aux beaux-esprits ;
De la douce Gauffin le centieme idolâtre,
Vous alliez la lorgner sur les bancs du Théâtre,
Et vous jugiez en paix les talens des Acteurs.
Hélas ! qu'auriez-vous fait, vous & tous les Auteurs ;
Qu'aurait fait tout Paris, si Louis en personne
N'eût passé ce matin sur le pont de Calonne ?
Et si tant de Césars, à quatre sous par jour,
N'eussent bravé l'Anglais qui partit sans retour ?
Vous savez quel Mortel, amoureux de la gloire,
Avec quatre canons ramena la victoire.
Ce fut au prix du sang du généreux Grammont,
Et du sage Luttaux, & du jeune Craon,
Que de vos beaux-esprits les bruyantes cohues
Composaient les chansons qui couraient dans les rues,
Ou qu'ils venaient gaîment, avec un ris malin,
Siffler Sémiramis, Mérope, & l'Orphelin.
Souffrez donc, s'il vous plaît, qu'on prenne la
défense
D'un Art qui fit long-temps le bonheur de la
France,

Et qui des citoyens assure le repos.

Monfieur Guibert fe tut après ce long propos ;
 Moi , je me tus auffi , n'ayant rien à redire.
 De la droite raifon je fentis tout l'empire ;
 Je conçus que la Guerre eft le premier des Arts ;
 Et que le Peintre heureux des Bourbons , des Bayards ,
 En dictant leurs leçons , était digne peut-être
 De commander déjà dans l'Art dont il eft maître.
 Mais , je l'avouerai , je vous formai des fouhaits
 Pour que cet Art fi beau ne s'exercât jamais ,
 Et qu'enfin l'équité fît régner fur la terre
 L'impraticable paix de l'Abbé de Saint-Pierre.

Madame votre fœur m'avait flatté que j'aurais l'honneur de voir chez moi Monfieur votre Neveu ; mes efpérances ont été trompées ; j'en fuis encore plus fâché que de ma trifte aventure avec Madame d'Arnay & fon amie.

Adieu , mon illufre Confrere , portez-vous mieux que moi , & vivez encore plus longtemps.

Signé le Vieux Malade , VOLTAIRE.



RÉPONSE.

R É P O N S E.

4 Décembre 1773.

MON divin ami, je reconnois dans l'Auteur de la Tactique le bienfaiteur de tous ceux qui liront la vôtre. La sienne est pour les serviteurs du Roi, celle que vous m'avez envoyée est pour les serviteurs d'Apollon; il y a longtemps que j'en fais l'office en récitant vos hymnes; envoyez-m'en souvent, afin que je puisse grossir votre Bréviaire du goût, qui aura toujours pour titre: *Pars Vernalis*. Je ne puis mieux vous marquer ma reconnoissance, mon divin ami, qu'en joignant ici la Tactique de l'Amour; elle est composée par une femme charmante, que les autres femmes voudroient bien faire passer pour une bête; vous verrez la preuve du contraire, écrite par elle-même. A cette Piece, qui est de l'or sans alliage, j'ajoute une trentaine de Vers de moi; c'est le sac de sous qu'on donne dans les payemens. Je ne veux pas les multiplier par la prose. Je plains Mesdames d'Arnay & de Chanorier de n'avoir pas vu le Saint de leur pèlerinage, & je ne serai plus l'oncle de mon neveu, s'il differe de rem-

plir un devoir dont je voudrois m'acquitter
tous les jours de ma vie.

Je crois que vous aimez mieux l'écriture de
mon Secrétaire que la mienne. J'ai perdu les
yeux pour le bonheur des vôtres.

PRODIGE de tous les talens ,
Homme étonnant , divin VOLTAIRE ,
Ta Muse est toujours au printemps ;
Et bien loin d'être octogénaire ,
Elle arrête la faux du Temps.
Dans tes Vers , ou forts , ou charmans ,
Je lis ton extrait baptistaire ;
Tu n'as encore que vingt ans.
Le plus grand fléau de la terre ,
Dans ton Ouvrage est séduisant ;
Ton pinceau terrible & plaisant ,
A tous les honneurs de la guerre ;
Tu rends l'effroi même amusant.
La Gaïeté , cette enchanteresse ,
Que l'on ne viole jamais ,
Répand sur tout ce que tu fais
Le coloris de la jeunesse ,
Et fuyant l'éclat des Palais ,
Pour fuir un sommeil léthargique ,
Les cede à l'ennui magnifique ,
Qui les fait bâiller à grands frais :
On la bannit quand on l'appelle ;
La liberté fait ses atours ,
Les plaisirs pompeux sont toujours

Des Lettres de cachet pour elle.
 Emprunte ses heureux secours ,
 Qu'elle prolonge & qu'elle épure
 De tes ans le paisible cours ;
 Quand tu prends soin de sa parure ,
 Qu'elle prenne soin de tes jours.

V I. L E T T R E.

A U M Ê M E.

20 *Auguste* 1774 , à *Ferney*.

MON cher Prélat, avez-vous lu la Lettre d'un Théologien à l'Abbé Sabbotier, qui fait, dit-on, un très-grand bruit dans Paris ? Je l'ai lue, & j'ai vu avec douleur, que l'Auteur, ou les Auteurs, vous rendent bien peu de justice. On y dit, page 35, que vous ne vous êtes fait connaître que par des bouffonneries ordurieres : cela est faux ; vous avez écrit des choses galantes avec beaucoup d'agrément, mais jamais d'obscènes.

L'Auteur a très-bien fait, à mon gré, de tomber sur un vil imposteur tel que l'Abbé Sabbotier ; mais il a très-mal fait d'insulter des hommes qui méritent autant de considération que vous ; il a beaucoup plus mal fait

de parler du Clergé avec tant d'indécence & de fureur; il a encore plus mal fait d'oser dire qu'en France , page 82 , les Rois tiennent leur autorité du Peuple; on lui répondra que le Roi tient sa couronne de soixante & cinq Rois ses ancêtres.

Il y a dans cette brochure des plaisanteries qui ont réussi , & sur la fin une violence qu'on appelle de l'éloquence : mais il y a une folie atroce à insulter cruellement tout le Clergé de France , à propos d'un Abbé Sabbotier. L'Auteur prend ma défense ; j'aimerois mieux être outragé , que d'être ainsi défendu : je suis très-affligé qu'on ait fait un tel Ouvrage. L'Abbé Sabbotier , au sortir des cachots de Strasbourg , méritoit les Galeres ; ceux qui sont assez insensés pour rendre l'Eglise de France responsable des sottises de Sabbotier , méritent les petites maisons. Voilà ma façon de penser ; elle est aussi inébranlable que mon amitié pour vous.

Adieu , mon très-cher Confrere ; les horreurs de la Littérature empoisonnent la fin de ma vie.

VOLTAIRE.



R É P O N S E.

MON divin ami, je l'ai lue cette Lettre d'un Théologien ; elle est d'un homme d'esprit plein d'humeur & d'érudition, qui espadonne sur tout ce qui se trouve sous sa main ; il m'a apperçu dans la mêlée, j'ai reçu une estafilade ; les louanges qu'il vous donne en ont été le baume. Tantôt on me reproche d'être ordurier, tantôt on me fait la guerre, parce que les Pièces qu'on m'attribue ne sont que des Sermons : la Lettre du Théologien n'en est pas un sur la charité ; par bonheur pour lui, il l'a fait paroître dans un moment où tout Paris est occupé d'événemens plus importants. Les injures que se disent les Gens de Lettres ne sont guere intéressantes pour les vrais Citoyens & pour les hommes d'Etat. Votre Auteur, que M. d'Argental s'obstine à ne pas vouloir me nommer, aura le chagrin d'être écrasé par l'exportation & le commerce libre des grains ; il doit être piqué de ne pas faire plus de sensation qu'un mauvais Opéra comique. M. de Richelieu soutient affirmativement que vous seul, mon divin ami, avez pu composer cette Lettre ; & lorsque, pour le

convaincre du contraire, je lui fais lecture de celles que vous m'écrivez, il prétend que ce sont des preuves de plus. Si on le jugeoit comme il vous juge, les faux billets seroient déclarés vrais. Il soutient son affaire aussi lestement qu'il vous accuse; je ne connois point d'homme plus aimable & plus extraordinaire: il soupoit avant son départ, à son retour il ne fait que dîner, dans huit jours il se remettra au souper; tout lui réussit, il commande à la Nature. Nous ne sommes jamais d'accord quand il vous dénonce; ce n'est pas qu'il en soit persuadé, c'est que cela le divertit: il ne cesse pas de me quereller & de me caresser, de me donner des ridicules & des indigestions. Je le quitte demain pour un mois; je vais en Bourgogne chez M. de S***, qui sera bientôt feu M. de S***, il n'en fera pas plus fâché que je le suis de la Lettre du Théologien. Je viens de trouver chez lui M. de Florian; il y étoit à raison de prendre une troisième femme; j'ai vu les armées en présence: sa prétendue n'est pas trop jolie, assez cependant pour lui donner; comme on le dit fort honnêtement chez Nicolet, une charge de paresseux, parce qu'elle ne demande pas d'exercice. Ma voisine vous adore, & si vous la connoissiez, vous le lui rendriez bien; elle est parvenue à faire des

Vers charmans , à force de lire les vôtres ; elle joue de la harpe beaucoup mieux que David , a la voix aussi étendue que la le Maure ; on croit voir Vénus , qui a pris l'air noble de Bellone , pour plaire mieux à Mars. Elle est fille du Maréchal de L*** , & femme du Comte T** , que vous avez dû voir brillant comme le soleil. Ayant une semblable amie , on doit se moquer de tous les Théologiens ; c'est le parti que je prends : & vous , mon divin ami , ne vous affligez ni pour vous ni pour moi , il ne vous arrivera aucun malheur , par conséquent je n'essuierai aucun chagrin.



VII. LETTRE

*A U M Ê M E.**A Ferney, 10 Octobre 1774.*

JE ne suis absolument content, mon cher Confrere, ni de votre dernière Lettre sur le prétendu Théologien, ni de celle que M. le Maréchal de Richelieu m'écrit à ce sujet.

La Lettre d'un Théologien à l'Auteur du Dictionnaire des Trois Siecles est plus répandue que vous ne pensez; on en a fait une nouvelle édition; tous les Journaux en parlent, excepté la Gazette de Paris. Je vous envoie l'extrait qui s'en trouve dans la Gazette Universelle de Littérature qui se fait aux Deux Ponts, & qui a un grand cours dans toute l'Europe. Cet extrait est le N°. 78 de cette année.

Vous ne devez pas douter qu'un Ouvrage dans lequel on parle si hardiment de tant d'hommes en place, & où il est question de tant de Gens de Lettres connus, ne soit très-recherché au milieu même des cabales & des intrigues qui divisent la France sur des objets plus considérables. L'Auteur a tort de daigner

raisonner & plaisanter avec un c..... aussi méprisable que l'Abbé Sabbotier. Mais enfin il parle de presque tous les hommes de ce siècle qui ont de la réputation; de M. d'Alembert, de l'Abbé de Chaulieu, de Pope, de vous, de cent personnes qui sont sous les yeux du Public; vous devez sentir qu'il doit être lu.

Puisque vous savez qu'il est de M. l'Abbé du Vernet, ami de plusieurs Académiciens, vous pouvez savoir aussi que le même Abbé du Vernet donne tous les mois dans le Journal Encyclopédique un Mémoire contre l'infame Auteur des Trois Siècles. Mais aussi vous avez trop de raison, trop d'esprit & trop d'équité, pour ne pas sentir qu'il est impossible que j'aye la moindre part à cet Ouvrage. Il faudrait que je fusse un monstre & un fat, pour dire du mal de vous, & pour célébrer mes louanges.

Il y a, à la fin de cet Ouvrage, une satire sanglante de tout le Clergé, que je trouve très-condamnable. Il ne faut jamais outrager un Corps, & sur-tout le premier du Royaume. On peut s'élever contre des abus, mais on doit toujours respecter le premier Ordre de l'État.

Je ne puis me plaindre de ce que M. l'Abbé du Vernet a dit de moi; je ne puis condamner ce qu'il dit de Monsieur d'Alembert; mais

je désapprouve hautement ce qu'il dit de vous , non-seulement parce que je vous suis attaché depuis quarante ans , mais parce qu'il est faux que vous ayez jamais écrit les ordures qu'on vous reproche. Je suis votre ami , je le suis de M. d'Alembert , & vous me devez la même justice que je vous rends.

Si on m'avait consulté , cet Ouvrage aurait été plus circonspect , & n'aurait point compromis des personnes que j'honore. Il y a quelques anecdotes très-fausSES, que j'aurais relevées. C'est une cruauté insupportable de m'avoir soupçonné un moment d'avoir part à cette brochure , & vous ne sauriez croire à quel point j'ai été affligé que vous ayez pu hésiter sur mes sentimens pour vous , que j'ai manifestés dans toutes les occasions de ma vie. Je n'ai jamais succombé sous mes ennemis , & je n'ai jamais manqué à mes amis.

J'adresse ma Lettre à M. le P***, à sa Terre de S**, où l'on dit que vous êtes pour quelques jours. J'espere qu'il voudra bien vous la faire tenir à Paris , si vous y êtes déjà retourné.

Comptez sur mon cœur , qui n'est point desséché par la vieillesse comme mon esprit.

VOLTAIRE.



R É P O N S E.

27 Octobre 1774.

VOTRE Lettre, mon divin ami, m'est parvenue avant-hier 25, & deux heures auparavant on m'avoit parlé à l'Académie de la Lettre d'un Théologien; on m'avoit appris son existence, parce qu'étant assez heureux pour vivre toujours à la campagne avec de vrais amis, j'ignore les débats honteux des Gens de Lettres qui perdent leur réputation, & qui devroient conserver celle des autres. Je n'avois donc pas lu la Lettre en question, & je ne l'ai pas lue encore. On m'avoit assuré que j'y étois fort maltraité, & de plus on m'avoit affirmé que vous en étiez l'Auteur. J'ai répondu que très-certainement le fait étoit faux; que depuis quarante ans au moins une amitié invariable étoit établie entre vous & moi; que jamais le moindre nuage ne l'avoit obscurcie un moment; que vous étiez trop honnête pour tirer sur vos troupes; que j'y étois officier déterminé depuis que je savois lire & penser, & que vous ne m'en donneriez pas pour brevet de retraite une satire avilissante contre moi. Je suis un homme très-médiocre dans la République des

Lettres ; mais je suis adorateur des talens sublimes , c'est-à-dire , le vôtre. Si je ne me suis pas illustré dans le peu d'Ouvrages que j'ai eu tort de faire , je crois du moins ne m'y être pas déshonoré. J'ai lu celui de l'Abbé Sabbotier , & je vous avoue que j'ai été aussi peu flatté des louanges qu'on m'y donne , que je suis peu ému de la mortification qu'on tente vainement de me faire essuyer. Je n'ai de ma vie vu l'Abbé Sabbotier ; selon toutes les apparences je ne verrai pas davantage le Théologien , qui n'est pas mon ami. Je vous jure que je ne veux aucun bien à celui qui m'a loué , ni aucun mal à celui qui m'a déprimé ; j'ai , sur cet article , la sensibilité la plus apatique. Mon divin Ami , on mérite les injures , ou on ne les mérite pas : si on les mérite , il faut les souffrir sans se plaindre ; si elles sont exagérées , le temps les détruit , on vous rend plus qu'on n'a voulu vous ôter. Aimez-moi toujours , écrivez-moi plus souvent ; passez votre vie à planer sur l'Univers , laissez tomber quelques regards vers moi ; un seul suffira pour me nettoyer des éclaboussures du Théologien.



A M. DE VOLTAIRE,

SUR SA TRAGÉDIE DE LA TOLÉRANCE.

DE vos Vers l'éloquence aîcée ,
En consolant l'esprit humain ,
Dans nos cœurs porte un jour serein ,
Ainsi que la douce rosée
Pénètre les fleurs du matin.
Vous détestez la violence
D'un Prédicateur que l'on craint ;
L'homme est né pour la Tolérance ,
On l'éclaire dès qu'on le plaint.
Quand même une erreur prend naissance ;
Du premier feu l'esprit atteint
S'allume par la résistance ;
N'observez pas son existence ;
En la tolérant on l'éteint.
Quand des gazettes Jansénistes
Les Journalistes affommans
Sont les diffus Apologistes
De leurs Saints , morts sans sacremens ;
L'ennui que leurs feuilles produisent
Me fait dire en très-bon Chrétien :
On les tolere , & l'on fait bien ;
C'est pour punir ceux qui les lisent.
Mais sur les Ouvrages de goût
La Tolérance est condamnable ;

Je vois que l'on tolere tout ,
Et que tout devient exécration.
Nos Pieces sont sans action ;
Nos Opéra sont sans vocale ,
Et leurs scènes , sans passion ,
N'ont que leur langueur pour scandale.
On tolere des Vers nouveaux ,
Au dessous de ceux de la Fosse ;
Des Chanteurs dont la voix est fautive ,
Et de beaux parleurs pensant faux.
On tolere de froids copistes ,
On tolere de vains sophistes ,
On tolere des fots titrés ,
Les grands fripons sont tolérés ,
Et moi , dont les jours misérables ,
Que les ans viennent délabrer ,
Se passent à voir tolérer
Tant de choses intolérables ;
Je reviens près de mon foyer ,
Et m'écrie , en frondant l'engeance
Qui vient de me tant ennuyer :
Que de maux fait la Tolérance !



É P I T R E
S U R L' A M I T I É ,

A M A D A M E

D E P O M P A D O U R .

U N Philosophe vrai , par conséquent sensible ,
Voulut trouver le lieu qu'habitoit l'Amitié.

(Chercher un pays oublié ,

C'est entreprendre un voyage pénible.)

Il visita d'abord tous les cloîtres sacrés ,

Où , dans un même esprit , des mortels retirés ,

Devroient goûter entr'eux , sans trouble & sans ivresse ,

Le calme du bonheur donné par la sagesse.

Il y trouva l'orgueil sous un habit poudreux ,

Cabalant , fomentant , tramant , formant des haines ;

Le repentir ajoute aux entraves des vœux ,

On n'y fait porter que des chaînes ,

On n'y fait point serrer des nœuds.

Quittant avec mépris ces retraites trompeuses ,

Il jugea que le monde offriroit à ses yeux

Des découvertes plus heureuses.

Il vit que le grand art de la duplicité ,

Exposant les défauts sous des traits plus aimables ;

Ne laissant dans les cœurs que la satiété ,

Rend les hommes plus doux , sans les rendre esti-
mables ;

Il cherchoit l'Amitié , sans la trouver jamais :
 Les Auteurs en vantoient la douceur infinie ,
 Les plus belles couleurs composoient leurs portraits ;

A chaque page ils en citoient des traits ;
 Ce n'étoit pas , je crois , l'histoire de leur vie.
 De l'Amitié sacrée on affecte le ton ;
 Mais par les actions ses regles sont prosrites ;
 Souvent on la trahit en attestant son nom ;
 C'est l'Amitié qui fit les premiers hypocrites.
 Plaignant l'humanité , connoissant ses travers ,
 Y rencontrant toujours l'artifice & la feinte ,
 Il alloit pénétrer dans un autre Univers ;
 Lorsque la Renommée , en traversant les airs ,
 Ranime , par ces mots , son espérance éteinte :
 » Pour trouver l'Amitié ne passe point les mers ,
 » Elle habite un pays où regne la souplesse ;
 » Elle a , par sa candeur , l'art de le réformer ;
 » Son unique système est de se faire aimer :
 » On éclaire les cœurs lorsqu'on les intéresse.
 » Son caractère est simple & sans détour ,
 » Elle aime la retraite & n'est jamais sauvage ;
 » Disciple de Minerve , avec l'air de l'Amour ,
 » Elle fait allier , par un rare assemblage ,
 » Les attraites de Vénus & l'ame d'un vrai Sage « .
 C'étoit articuler le nom de Pampadour ;
 Aussi le Philosophe alla droit à la Cour ,
 Bien certain d'y trouver l'objet de son voyage.



LA BONNE OPINION,

F A B L E.

LE Souverain des Dieux , aux premiers ans du monde ,
Pour rendre les mortels fortunés & contens ,
Produisit d'une main féconde
Et les vertus & les talens.
Pour les avoir , chacun court ou se presse.
Le Savoir , le Bon Sens , l'Esprit & la Finesse ,
Des premiers arrivés furent bientôt la part ;
Tous les autres humains vinrent un peu plus tard ;
Il ne restoit plus rien ; mais , pour les satisfaire ,
Jupiter leur donna la Bonne Opinion ;
Tous se crurent parfaits , tous crurent savoir plaire ;
Cette heureuse présomption
Les dédommagea du contraire.



LE VER LUISANT,

F A B L E.

UN Ver luisant , dans le fond d'un jardin ,
Jeroit une foible lumiere ,
Il éclairoit pourtant toute une fourmilliere ,
Qui l'admiroit comme un être divin :
Enorgueilli de voir qu'on l'idolâtre ,
Il veut briller sur un plus grand théâtre.
Bientôt , traversant le jardin ,
Guidé par son audace vaine ,
Dans le fallon voisin
A grand peine il se traîne ;
Là des lustres brillans , suspendus aux lambris ,
Offusquent ses yeux éblouis.
Il se remet pourtant , ose lever la crête ;
Mais c'est là que sa mort s'appête :
Du phosphore rampant l'éclat a disparu ,
En vain il dresse & la queue & la tête ,
L'insecte est écrasé sans même être aperçu.

Que de gens d'un mérite mince ,
Vantés , prônés dans leur pays ,
Quittent tous les jours leur Province
Pour essuyer même fort à Paris !



ÉGINE, *séduite par JUPITER changé
en pluie de feu,*

C A N T A T E.

ÉGINE se vançoit d'échapper à l'Amour.
Des sermens si légers rendent souvent parjure.
Jupiter résolu de venger cette injure,
Pour punir son orgueil abandonna sa Cour.
Aimez, lui dit ce Dieu, sortez en ce beau jour
D'une indifférence profonde,
Commandez dans les cieux, sur la terre & sur l'onde,
Partagez mes suprêmes droits;
Il est plus doux d'obéir à vos loix,
Que d'en pouvoir donner au Monde.



Aimez pour lancer le tonnerre,
Recevez l'immortalité;
Dans les cieux comme sur la terre
Tout est soumis à la Beauté.
L'Amour vous offre son hommage;
Quel cœur pourroit vous résister?
Mais à quoi sert cet avantage,
Si vous n'en savez profiter?
Aimez pour lancer, &c.



Non, non, pour me toucher vos paroles sont vaines;
Je crains trop le danger

De m'engager
Dans de cruelles chaînes :
Un destin plus heureux fait mes plus grands désirs
L'Amour ne donne que des peines ;
La Liberté, de vrais plaisirs.



Eh bien , dit Jupiter , je suis votre colere ,
J'abandonne ces lieux , je crains votre courroux ;
Je crains moins le malheur de m'éloigner de vous ,
Que le danger de vous déplaire.
Egine par ces mots confirma sa fierté :
Cruel Amour , fuis ce bois écarté ;
Si mes attraits assurent ta victoire ,
Je ne veux pas que ma tranquillité
Soit immolée à l'éclat de ta gloire.



Fils de Vénus , je crains ton esclavage ,
Tu veux en vain ravir ma liberté :
C'est avilir le prix de la Beauté ,
Que de t'en adresser l'hommage.
Cruel Amour , &c.



Un instant triompha de son cœur orgueilleux ;
Des torrens de feux
Roulent des montagnes ,
Les vastes campagnes
Brûlent à ses yeux ;
Le feu du tonnerre
Consumme les mers ,

Dévore la terre ,
Et tombe aux enfers.



Que vois-je , dit Echine ? ô spectacle funeste !
Grand Dieu ! lance sur moi la vengeance céleste.
Connoissez votre Amant , je viens remplir vos
vœux ;

L'Amour , pour vous toucher , me transformoit en
flamme ,

Et j'ai fait passer dans votre ame
Le feu qui brille dans vos yeux.
Voyez l'éclat qui m'environne ,
Ma voix fait trembler l'Univers ;

Pluton , dans les enfers ,
Reconnoît le pouvoir que le Destin me donne.

Si l'onde mugit ,
Je commande , & les flots s'abaissent ,
Les orages cessent ;
Je veux , & tout m'obéit.

L'éclat de ma vengeance
Renverse les Palais & détruit les humains ;
Mais vos yeux ont plus de puissance
Que je n'en reçois des Destins.



Echine sent son trouble , elle en a plus de charmes ;
Jupiter désarma son injuste rigueur :

Qu'il est doux de rendre les armes ,
Quand la Gloire & l'Amour nous offrent un
queur !

Qu'Amour vienne nous enflammer ;
Aimons son feu , loin de le craindre ;
Songeons sans cesse à l'allumer ,
Le temps saura trop tôt l'éteindre.

A MADEMOISELLE ***.

Pour avoir l'art de composer des Vers ,
Pour s'exercer en ce genre d'escrime ,
Il faut être certain de deux talens divers ,
De la pensée & de la rime :
Fournissez-moi la dernière des deux ;
Je fais où de l'esprit les graces sont placées ,
Car chacun lit ce titre imprimé dans vos yeux :
Dictionnaire de pensées.



A M A D A M E
DE SAINT-FARGEAU.

Vous le voulez, je vous en fais l'aveu,
Mes jours s'engourdissoient au sein de l'indolence;
Je mangeois, je dormois, j'ignorois si l'on pense;
Aux neufs Sœurs j'avois dit un éternel adieu,
Lorsqu'une voix enchanteresse
Vint me parler la Langue du Permesse.
Je ne me trompe point, ah! c'est vous, Dieu des Vers,
M'écriai-je aussi-tôt; j'abjure la paresse,
Mon esprit se réveille, & veut rompre ses fers;
Cet esprit fut toujours l'apanage de l'homme.
Mon saint état pourra s'en offenser;
Mais j'enverrois plutôt à Rome
Pour demander un permis de penser.
Oui, mais, me dit ma conscience,
On te tend des pièges secrets:
Penser n'est pas ce qui m'offense,
C'est du sentiment seul que je crains les attrait.
Examine les vers qui causent ton ivresse,
Par le divin Phébus je doute qu'ils soient faits;
Ce Dieu fait peindre avec finesse;
Mais lui connoissois-tu tant de délicatesse?
Il n'a jamais si bien mis dans son jour
Le sentiment de la tendresse:
Prends garde, mon ami, de répondre à l'Amour.

A MADEMOISELLE ELIE,

Qui me vouloit faire son Chapelain.

JE fais une Chapelle , & je te la dédie ;
On n'y craindra d'erreur que l'infidélité ;
Mais sur l'Autel ton portrait incrusté ,
Etouffera cette hérésie.
Le Chapelain , rempli de ta divinité ,
Ressemblera de plus grands troubles
Que ceux que tourmentoit l'Oracle de Phébus ;
Tous les jours seront fêtes doubles ,
Et les désirs feront le plan des Orémus ;
C'est dans tes yeux qu'on lira son Rosaire ,
Les Amours répondront en cœur ;
La relique fera ton cœur ,
Le mien sera le reliquaire.



A MADAME DE***,

Sur la Mort de son Mari.

AUTREFOIS deux flambeaux brilloient dans votre
Cour ;

C'étoient celui d'Hymen & celui de l'Amour ;
Un Prêtre alluma l'un , vos yeux font brûler l'autre.

L'Hymen voyant qu'auprès du vôtre
Le sien rendoit une pâle lueur ,
A vos tendres regards a caché sa lumiere ;
Le flambeau de l'Amour en a pris plus d'ardeur.
Suivez celui qui vous éclaire.

A LA MÊME ,

Sur l'Art d'aimer d'Ovide , & sur le Remede.

C'EST vainement qu'instruit dans le tendre mystere,
Ovide , des Amans & le maître & l'appui ,
Nous traça dans ses Vers l'art d'aimer & de plaire ;
Votre esprit & vos yeux l'enseignent mieux que lui :
En vain il a produit , d'une plume fertile ,
L'art de guérir un cœur qui s'est laissé charmer ;
Tout ce qu'on voit en vous rend l'ouvrage inutile ;
On ne pourra jamais cesser de vous aimer.



A M O N S I E U R
LE MARÉCHAL DE SOUBISE ,

Pour lui demander la permission de chasser.

P R I N C E , dont les vertus embelliront l'Histoire ,
Modele de prudence , exemple de valeur ,
 Qui servez l'Etat pour sa gloire ,
 Vos amis pour votre bonheur ;
Un pauvre petit Prêtre , étouffant & débile ,
Ne craint point de trouver en vous un cœur trop dur.
Cherchant contre mon asthme un rempart , un asile ,
 J'ai cru trouver à Belleville
 Un air moins épais & plus pur.
Le remede seroit , dit-on , plus efficace ,
Si vous me permettiez quelques heures de chasse.
Quand la foudre des Dieux , confiée en vos mains ,
Va porter sur vos pas la terreur la plus grande ,
 Pour moi chétif , je ne demande
 Qu'à faire feu sur des lapins.
Si j'obtiens cette grace , ô Prince débonnaire !
 Je formerai les vœux les plus ardens ,
 Pour que l'Amour , ou Madame sa mere ,
 Marquent vos jours par des traits éclatans ,
Et vous fassent chasser encore cinquante ans
 Sur les réserves de Cythere.



ORIGINE DU MAL DE TÊTE,
A MADEMOISELLE DE MOY.

Vous cherchez le sujet de votre mal de tête,
Je vais vous éclaircir sur cette question.

D'aimables logemens l'Amour toujours en quête,
Choisit votre cerveau pour habitation ;

La Sagesse aussi-tôt fit face ,

Et dit qu'elle occupoit un terrain si charmant.

On s'anime ; l'Amour ordonne qu'on la chasse ;

Mais il ordonne vainement :

On peut disputer vivement ,

Quand c'est pour emporter une si bonne place.

Jeune de Moy , c'est-là , n'en doutez point ,

L'origine du mal où vous êtes plongée ;

Souvent par l'Amour seul la tête est dérangée ,

Elle l'est encor plus quand la raison s'y joint.

Il falloit cependant un arbitre équitable ,

Pour mettre fin à ces débats.

L'esprit seul en étoit capable ,

C'est lui qui regle les Etats ;

Sans son air animé , la beauté ne plaît pas ,

Tout ce qu'il inspire est aimable ;

Sa vivacité rend la laideur supportable ,

Et lui tient toujours lieu d'appas.

Pour juger sainement , l'esprit est un grand titre ;

Il fut , d'un plein accord , établi pour arbitre ,

Il plaça l'Amour dans vos yeux ,
 On y vit éclater ses charmes & ses feux ;
 Au fond de votre cœur il logea la Sageſſe ,
 Elle guida vos ſentimens ſecrets ;
 A vos côtés vous la tenez ſans ceſſe ,
 Et vous ne l'inſpirez jamais.
 C'eſt ainſi que l'eſprit employa ſa fineſſe
 A rendre la Sageſſe & l'Amour ſatisfaits ,
 Et , comme un Juge plein d'adreſſe ,
 Il prit pour lui le lieu qui cauſa le procès.

A MADEMOISELLE * * * ,

*En lui envoyant un exemplaire de la COQUETTE
 FIXÉE.*

DES ſuccès du Public peut-on être flatté ,
 Si l'on ne plaît à ſa Maîtreſſe ?
 Lorſqu'on n'a que de la tendreſſe ,
 On n'a jamais de vanité.
 Se voir louer de tous , a de quoi ſatisfaire ;
 Mais louer ce qu'on aime , eſt mille fois plus doux :
 A qui puis-je chercher à plaire ,
 Si je ne puis aimer que vous ?



V E R S

DE M. DESMAHIS

A M. L'ABBÉ

DE VOISENON.

AUTEUR de tant d'heureux Ecrits,
Solide en vers , frivole en prose ,
Vous , le plus gai des beaux-esprits ,
Vous qui , comparable à la rose
Pour la beauté du coloris ,
En avez aussi les épines ,
Et chez qui les Graces badines
Accompagnent toujours Cypris ;
Vous , qui d'un cloître de Chanoines
Avez fui le loisir sacré ,
Que faites-vous avec des Moines
Dans l'air épais d'un Prieuré.



R É P O N S E

A M. DESMAHIS.

A MI , dans vos rimes badines ,
Qui vous a pu déterminer
A m'attribuer des épines ?
C'est en avoir que d'en donner.
Votre Muse est un chat qui flatté ,
Et quand la gaîté de ses tours
Sait nous attirer sous sa patte ,
La griffe perce le velours.
Mais ce n'est qu'un pur badinage
Entre deux amis comme nous ;
Ce sont des éclairs sans orage ,
Qui n'annoncent qu'un temps plus doux.



A M A D A M E

LA COMTESSE DE L. M,

Le jour de sa Fête.

L'AMOUR, ce Dieu qui cherche à triompher des
cœurs ,

Venoit d'envelopper un trait avec ses fleurs :

Va les offrir , dit-il , à ta Déesse ,

Elle y sera trompée. Aussi-tôt , plein d'ivresse ,

Je prends ce don , j'y crois mon bonheur attaché :

Mais , hélas ! j'ai donné dans un piège funeste ,

Le trait a disparu , le bouquet seul me reste ;

Ne devinez-vous pas où le trait s'est caché ?

A L A M Ê M E ,

*Sur ce qu'elle ne voyoit personne pendant la
Semaine Sainte.*

DEUX bons Dévots , dans leurs têtes cherchant

Quelque moyen louable , honnête ,

Qui pût plaire au Seigneur dans un grand jour de fête ,

S'écrierent un jour : Faisons jeûner nos gens.

Vous les imitez trop , Madame la Comtesse ,

Mortifiez-vous bien , vivez dans la tristesse ;

Mais votre pénitence & la mienne sont deux ,

Et vous prenez l'une pour l'autre.

Quand vous vous cachez à mes yeux ,

C'est-là ma pénitence , & point du tout la vôtre.

P L A C E T
A M O N S E I G N E U R
LE DUC D'ORLÉANS ,

*Pour obtenir la permission de laisser passer le
tuyau d'un poêle du côté du jardin du Palais
Royal.*

HEUREUX qui peut avoir un petit trou chez soi ,
Pour corriger du froid la maligne influence !
Possesseur d'un tuyau ; j'avois quelque espérance
D'avoir tout comme un autre un petit trou pour moi !
Et même afin qu'il fût plus à ma convenance ,
J'en voulois faire un tout exprès.
Mais certain Montament s'oppose à mes projets ,
En assurant qu'il est assez de trous en France ,
Sans en demander un donnant sur un Palais.
Par cet arrêt fatal , l'hiver & la froidure ,
De mes jours grelotans vont raccourcir le fil ;
Et c'est en vérité grêler sur le perfil ,
Que de grêler sur ma figure.
O Prince bienfaisant ! agréez & souffrez
Qu'un pauvre petit trou me fasse enfin renaître ,
J'invoquerai l'Amour pour qu'il vous rende maître
De tous ceux que vous désirez.



A MONSIEUR DE VALLIERS.

Vous , favori du Dieu qu'on adore à Cythere ,
Qui pour avoir les trous dont vous avez besoin ,
Ne présentez des placets qu'au Mystere ;
Vous prouvez que votre art s'étend encor plus loin.
Du Mont sacré vous dissipez les glaces ;
Mais vous allez moins en ce lieu
Par dévotion pour le Dieu ;
Que pour y caresser les Graces.
Distinguez-vous toujours dans cet emploi charmant ;
Que cependant l'amitié vous occupe ;
Amoureux par tempérament ,
Soyez ami par sentiment ,
Vous deviendrez heureux sans être dupe.
J'achete cher le droit de vous faire un sermon :
Condamné par mes maux à suivre la raison ,
Je vois sans être ému les Nymphes les plus belles.
Vous , à qui la santé tient lieu de passion ,
Vous feriez honneur même aux neuf vieilles Pucelles ;
Mais j'ai grand tort de leur donner ce nom ,
Puisque vous vivez avec elles.



A M A D A M E

DE POMPADOUR.

L E S Anciens , qu'on cite pour exemple ,
 Etablissoient des Prêtres en tout lieu ,
 Trop aisément multiplioient les Temples ;
 Pour un seul attribut chez eux on étoit Dieu :
 Sans que le siècle leur ressemble ,
 Nous rendons aux talens un hommage réel ;
 Mais grace à Pompadour , qui les unit ensemble ;
 On n'a besoin que d'un Autel.

V E R S

Pour mettre au bas du Portrait de Madame
 DE POMPADOUR.

L'ÉCLAT de ses attraits n'est point ce qui la flatte ;
 Philosophe & sensible au milieu de la Cour ,
 Elle étonne l'Envie , en exposant au jour
 Les graces de Vénus & l'aine de Socrate.



E N V O I

A MADAME DE M** ,

*Qui , étant à souper avec l'Auteur , l'obligea
d'aller se coucher à onze heures.*

EN vain l'on me contraint de regagner mon lit ;

Si j'obéis ce n'est que pour la forme ;

Du régime aujourd'hui je perdrai tout le fruit.

Comment veut-on que je m'endorme ?

Lorsqu'on connoît M** , on y pense , on se dit

Qu'on a vu les Talens, les Graces & l'Esprit ;

Et malgré les Docteurs qui prêchent la réforme,

On a fait des fonds pour sa nuit.

B O U Q U E T

Pour le jour de SAINT JACQUES.

LE Patron de toutes les Filles ,

C'est le Saint Jacques des Bourdons ;

Le Patron de tous les Garçons ,

C'est le Saint Jacques des Coquilles.

Nous pouvons tous les deux nous donner un bouquet,

Coquilles & Bourdons exigent que l'on troque ;

Cet échange affermit l'amitié réciproque ,

Et cela vaut mieux qu'un œillet.

Z ij

IMPROMPTU,

*Souper chez Monseigneur le Duc d'ORLÉANS,
qui empêchoit l'Auteur de manger, à cause
de sa santé.*

AUTREFOIS l'on faisoit très-bonne chère aux
Cieux ;
Mais comme il faut toujours que chaque mode
change,
Dans les Cieux d'aujourd'hui l'on est bien plus
heureux ,
Et l'on soutient pourtant que jamais on n'y mange.
De ces deux bonheurs-là l'exemple est sous nos yeux,
Et par malheur je suis l'objet de ce mélange ;
J'ai l'honneur d'assister à la table des Dieux ,
Et je fais diette comme un Ange.

V E R S

*Au nom de DUCLOS, à Mademoiselle OLIMPE,
qui désiroit une Vierge qui étoit dans son lit.*

VOUTANT changer ma Vierge contre une autre ;
Je propose un marché qui fera mon profit ;
Je veux bien vous donner la Vierge de mon lit,
Mais donnez-moi celle du vôtre.



V E R S

A M A D A M E * * * ,

Le jour de sa Fête.

O N ne doit point avoir pour Patrone une Sainte,
Lorsqu'on empêche d'être Saint ;
Suivez plutôt le Dieu dont vous êtes l'empreinte ,
Dans tous vos traits les Graces l'ont dépeint ;
C'est votre cœur qu'il veut pour sacrifice.
Méritez donc que l'on vous place un jour
Dans la légende de l'Amour ,
Je me chargerai de l'office.

V E R S

*Au nom de Madame de CHANTE-MÊLE , à
Monseigneur DE * * * , en lui présentant une
Mémoire.*

Q UE Monseigneur me satisfasse ,
Pour une pension que je viens demander :
Peut-on refuser une grace
A qui peut vous en accorder ?



A MADAME DE***,

A U N O M

DE MADAME DE**.

L A douce chose que l'Amour
Quand on est bien d'intelligence !
Oui, pour mon ame sans détour
Chaque moment est jouissance.
Je dis la nuit, je dis le jour,
La douce chose que l'Amour !
Le Bonheur aux ailes dorées
Les étend sur mon cœur charmé ;
Je vois mes heures colorées
Par les yeux de l'objet aimé :
Toutes les vôtres sont mêlées
D'injures & de doux regards,
Et votre amour en giboulées
Sans cesse est dans le mois de Mars.
Imitez notre intelligence,
Faites toujours tout de moitié ;
Nous songeons à votre existence ;
C'est un effort de l'amitié.



A UNE DAME,

Qui disoit que les hommes étoient perfides.

IL est un mal dont on craint de guérir,
Besoin d'un cœur qui même veut le fuir,
Et qu'on outrage en le nommant foiblesse.
Hélas ! est-il plus heureux de sentir
La froide paix qu'on obtient quand il cesse ?
Belles , malgré vos plaintes contre nous ,
Nous nous devons les uns aux autres ,
Jeunes ou vieux , sages ou fous ;
Nos cœurs sont formés pour les vôtres
Tous nos plaisirs viennent de vous ,
Vous n'en goûtez que par les nôtres.

A MADEMOISELLE DE G**.

C'EST créer , charmante jeunesse ,
Que d'imaginer des plaisirs ;
L'Amour les voit naître sans cesse
Dans le vide de vos loisirs ,
Et les modèle avec adresse
Sur le dessin de vos désirs.
G** , vous brillez dans cet âge
Qui peut ce que peuvent les Dieux.

La gloire entre vous se partage ,
 De rien vous faites tout comme eux.
 Quand vous ferez ou laide ou sage ,
 Vous perdrez ces dons précieux ;
 La féerie est dans le visage ,
 Son pouvoir fuit celui des yeux.

RÉFLEXIONS DIVERSES.

CONTRE les préjugés mon esprit affermi
 Ne se repaîtra point d'une belle chimere ;
 Eclat faux & trompeur , je suis ton ennemi ,
 Et je prends pour flambeau la raison qui m'éclaire.



Ivre d'un rang superbe , acquis par la bassesse ,
 Un Courtisan se croit le second des Mortels ;
 Mais la disgrâce vient dissiper son ivresse ,
 Il tombe anéanti sous ses propres Autels.



Un Magistrat profond consume en vain sa vie ,
 Et prête à son Monarque un appui triomphant ;
 Je vois devant ses pas l'affreuse Calomnie
 L'attaquer jusqu'aux pieds du Trône qu'il défend.



O Liberté si chere ! ô doux nom qui m'enflamme !
 Je te livre mes jours & le soin de mon sort ;
 Je te devrai la paix , le calme de mon ame ,
 Et j'aurai le plaisir d'être heureux sans effort.

M A D R I G A L

Sur les Limbes.

LES Limbes sont un lieu sans plaisir, sans douleur ;
 Où par l'inaction une ame appesantie ,
 N'a pas , pour se tirer de sa triste inertie ,
 Le secours même du malheur.
 Les Limbes, en un mot, sont les brouillards de l'ame ;
 L'Amour est le soleil fait pour les dissiper.
 Que l'on doit envier le Mortel dont la flamme
 Les empêche toujours de vous envelopper !

A M A D A M E D E * * * ,

Qui m'apportoit une recette pour ma poitrine.

DANS les mains de l'Amour je vois la Faculté ;
 C'est lui qui ce matin professe & tient les classes.
 Esculape devient le Dieu de la santé ,
 Quand ses avis sont dictés par les Graces :
 Mais un malade auquel elles donnent des soins ,
 Trouve fort importun un régime trop sage ;
 Sensible & tenté, l'on ménage
 Son corps plus qu'on ne veut , & son cœur beau-
 coup moins.



A M A D A M E

LA PRINCESSE DE TALMON ,

*En lui donnant un Autel à la Grecque , pour
brûler des parfums.*

DES Divinités de la Grèce
Vous offrez les traits à nos yeux ,
Vous avez leur délicatesse ,
Et l'esprit mâle de leurs Dieux.
Un Autel de parfums , un cœur pur dans ses vœux ,
Etoient le plus flatteur hommage ;
Puisque vous êtes leur image ,
Mon sentiment me porte à vous traiter comme eux.



V E R S
S U R L E M A R I A G E
D E M A D Â M E D E * * .

A Cythere on faisoit déjà
Les Prières de Quarante-Heures ;
Et nos Beautés, pleurant dans de sombres demeures,
Vous sachant réduite à *quia* ,
Disoient toutes *meâ culpâ*.
Attendris par leurs vœux & par leurs sacrifices ,
Les Dieux dans tous les cœurs ont ramené l'espoir.
Par plus d'un Mandement vous avez fait savoir
Que vous alliez rentrer dans vos saints exercices :
Mais vous avez l'esprit pontifical ,
Vous ferez emporté par un excès de zèle ,
Et dans le temps sacré du cérémonial ,
Vous voudrez à chaque Chapelle
Allumer le Cierge Paschal.



A MADAME D'EST**,

*Dans un petit Divertissement. C'est l'Amour
qui parle.*

MARCHANT sans mon bandeau , par un heureux
hasard ,
J'ai trouvé ces enfans , & je vous les amene ;
Cet oiseau qu'ils ont pris dans la forêt prochaine ,
Sans doute est un de ceux qu'on voit à votre char.
Pour n'être pas Vénus , vous êtes trop jolie ;
Je vous prends pour ma mere , & j'en juge à vos yeux ;
Si vous ne l'êtes pas , elle est votre ennemie.
Je vous vois , la lumiere est un bienfait des Dieux ;
Je remets en vos mains mon carquois & mes armes ;
En ai-je besoin désormais ?
Ce flambeau , que je tiens pour éclairer vos charmes ,
Me servira mieux que mes traits.



BOUQUET

A MADAME

DE POMPADOUR.

RECEVEZ de ma part le plus doux des bouquets,
C'est une table dont Astrée
Se servoit pour signer *bon* au bas des Placets.
Au bonheur des humains puisqu'elle est consacrée,
Elle fera pour vous la table de la Loi;
En faveur des talens vous en ferez usage.
Vous imaginerez un rang pour de Belloy;
Il est aisé de créer un emploi;
On a bien plus de peine à découvrir un Sage.
Ah ! quel moment voluptueux,
Que l'instant où le cœur, secondant le génie,
Ajoute un honnête homme au nombre des heureux !
C'est de l'humanité maintenir l'harmonie :
Des Petits & des Grands les bienfaits sont les nœuds.
Mais avez-vous besoin de ma requête ?
Le mérite paroît , & vous le protégez ;
Et le jour où vous obligez ,
Est le vrai jour de votre fête.



A MADAME DE S***.

PRÈS de vous, le plaisir des yeux
Porte l'activité dans l'ame ;
Mais pour qui ne peut être heureux,
C'est un tourment que cette flamme.
Un pauvre époux paroît bien sot ,
Quand des deux bras il est manchot.
Quel supplice que l'impuissance ,
Lorsqu'on a le cœur tout en feu !
Si l'on ne peut rien mettre au jeu ,
On manque la réjouissance.
L'Amour , en m'offrant vos appas ;
De mes désirs forme des peines ;
Et me dit que pour vos étrennes
Il vous faut ce que je n'ai pas.



PLACET

SOUS LE NOM

DE MADEMOISELLE DE***,
AU ROI STANISLAS.

SIRE, il faut, s'il vous plaît, me rendre votre main:
Si j'étois orpheline, ou pauvre, ou veuve, ou laide,

Vous me la tendriez foudain,

Et vous viendriez à mon aide.

Je suis un vrai trésor pour un Roi curieux :

L'avenir s'offre à mon art merveilleux,

Et la bonne aventure est ce qu'on me demande;

Je ne la dirai plus lorsque je serai grande,

Mais on la lira dans mes yeux.

Le plus intéressant pour mon savoir suprême,

Est le bonheur de VOTRE MAJESTÉ.

Allons, voyons, SIRE; foi de Bohème,

Je vous dirai la vérité.

Oh! oh! la chose est étonnante;

En ouvrant votre main, je lis dans votre cœur;

Ah! SIRE, le beau livre, & qu'il vous fait honneur!

Mais quelle est cette étoile heureuse & bienfaisante?

Vers elle l'indigent élève ses regards,

Sa bénigne influence adoucit la misère;

Favorable aux Talens, aux Vertus, aux Beaux Arts,

Elle donne la vie à tout ce qu'elle éclaire:

Qui ne la reconnoîtroit pas ?

O France ! je te nomme & ta Reine & ta mere ;

C'est un rayon du cœur de STANISLAS.

Mais poursuivons, voyons ce que ceci désigne ;

Considérons bien cette ligne ,

Observons-en & le cours & les traits.

Sans aucune traversé elle paroît suivie ;

Qu'elle est longue ! vraiment, c'est celle des bienfaits,

Et c'est en même temps celle de votre vie.

Dans votre main lorsqu'on lit comme moi ,

C'est un joli métier que celui de Bohémienne ;

Vous vivrez plus d'un siècle en bon pere, en bon Roi ;

SIRE , voilà de bonne foi ,

Votre bonne ayenture, & plus encore la mienne.



A MADAME DOUBLET,

Agée de quatrevingt-douze ans.

O vous ! dont l'âge vénérable
Plane sur les débris du temps ;
Vous , de qui l'âme inaltérable ,
Dans un corps usé par les ans ,
Nourrit , par un charme admirable ,
Le feu noble du sentiment ;
DOUBLET , agréez mon hommage ,
Il est d'un cœur toujours constant ;
Il n'est point soumis à l'usage :
C'est un présent qui vous est dû.
Ennemi né de l'artifice ,
J'offre un encens à la Vertu ,
Que souvent on prodigue au Vice :
Croyez donc que dans les souhaits
Qu'avec vos amis je vous fais ,
Il n'entre point de flatterie.
Que sur l'hiver de votre vie
Le Ciel répande ses bienfaits ;
Que sur-tout la Parqué ennemie
Dirige ses funestes traits
Loin de votre tête chérie ,
Et mes vœux seront satisfaits.



V E R S

*Pour accompagner deux cœurs noués par un
nœud de diamant , sur deux bagues données
pour étrenne, par Madame la Duchesse de C**
à Madame de P***, & à M. le Duc de C**.*

CETTE bague sera le symbole fidele
De la chaîne qui serre & qui confond nos cœurs ;
Portons tous trois l'empreinte & les traits enchan-
teurs
D'un lien que le temps confirme & renouvelle.
Ce don vous plaira sûrement ,
Il est l'emblème heureux de notre intelligence ;
C'est un présent de conséquence ,
Dès qu'il exprime un sentiment.
Ma sincere amitié , vive sans être vaine ,
Inventa ce garant de notre intimité ;
Un trait de sympathie & de conformité ,
Pour un cœur tendre est une étrenne.



E N V O I

*De M. le Duc de RICHELIEU à Madame
d'EGMOND sa fille , en lui donnant un Autel
de l'Amour.*

LE Dieu de cet Autel , Sacrificateur doux ,
Désiroit , espéroit sacrifier pour vous.
Ce n'est point cet Amour qui cause le délire :
C'est le Médecin de l'esprit ;
Et son flambeau , que la raison fait luire ,
Eclaire ce qu'il attendrit.
Il se tenoit déjà tout prêt pour vous conduire ;
Cessez de lui tenir rigueur ,
Le vertige du jour a trop su vous séduire ;
Une tête enivrée est contraire au bonheur.
Voyez , si vous voulez m'en croire ,
Dans ces grands sentimens , qui ne sont point
l'honneur ,
Le gigantesque de la gloire ;
Leur existence est aux dépens du cœur.
A l'esprit de parti préférez l'esprit juste.
De vos extravagans l'essaim vous frondera ,
La cabale en fureur brisera votre buste ;
C'est l'amour paternel qui le rétablira.



É T R E N N E

*De M. le Duc de G** à Madame la Duchesse
de C***, en lui donnant un petit réchaud
pour brûler des pastilles.*

J'AI trouvé ce réchaud sur l'Autel de Cythere,
Il brûloit les parfums offerts à la Beauté;
Dès qu'il servoit à la Divinité,
Il devient votre nécessaire.

Yeux perçans, cœur sensible, ame tendre, esprit
chaud,

Pour l'aliment du feu composent la recette.

Sur cet article-là vous avez ce qu'il faut,

Votre provision est faite :

Mais d'ailleurs votre époux n'est jamais en défaut ;

Et l'Amour lui donna la science secrete

D'entretenir toujours votre petit réchaud.



ÉPITRE FAMILIÈRE

*Que M. le Duc de la VALIÈRE vouloit envoyer,
comme de lui, à Madame de POMPADOUR,
en lui adressant les Vers que j'avois faits sur
l'Amitié.*

J'E voulois composer des Vers sur l'amitié ;
Former untel projet, c'est vous rendre un hommage.
Mon Abbé le sachant, m'a flatté, m'a prié,
Pour lui céder l'honneur d'avoir part à l'Ouvrage.

J'ai consenti qu'il fournît sa moitié.

Mon homme, voulant être au fait de la matière,
Mais sans paroître avoir aucun dessein marqué,
M'a fait des questions sur votre caractère.

Tout aussi-tôt je me suis embarqué.

Il prévoyoit mon éloquence,

Il fait que je n'ai point d'entretien aussi doux,
Et j'ai cru qu'il vouloit, en me parlant de vous,

Me marquer sa reconnoissance.

Mais le traître abusoit de ma trop bonne foi ;

Il fait à son état tenir par quelque chose.

Monsieur l'Abbé, l'esprit plein de ma prose,

S'est avisé de la rimer sans moi.

Je rapporte ce trait, pour le joindre aux histoires.

Que sur les faux amis découvre le hasard.

Mais à l'Ouvrage enfin j'ai la meilleure part,

Les Vers sont de l'Abbé, j'ai fourni les Mémoires.

A a iij

A MADAME
DE POMPADOUR ;
SUR LA RECONNOISSANCE.

EN chantant l'Amitié j'ai fait votre portrait ;
On m'avoit peint votre ame trait pour trait.
La ressemblance alors devoit être certaine ;
Le modele rendoit l'Ouvrage intéressant.
Heureux dans ma recherche, & content de ma peine,
Je voulois découvrir un autre phénomène ;
C'étoit un cœur reconnoissant.
L'entreprise étoit grande , & pouvoit être vaine ;
Je craignois de courir le monde sans succès.
Les obstacles pourtant cédant à mon courage ,
Je partoisi : mais on vint m'annoncer vos bienfaits ;
Vous m'avez épargné la peine du voyage.



A M. DE SOUBISE.

MONSEIGNEUR, en tout temps votre ame est
bienfaïtante ,

Dans le bonheur d'autrui le vôtre est engagé ;
Et lorsque vous avez une fois obligé ,
Cette grace devient aussi-tôt une rente.

Votre bonté , depuis deux ans ,
A daigné me laisser chasser de temps en temps ;
Belleville est le champ où mon ardeur aspire.
Je suis trop mal-adroit pour que l'orgueil m'inspire ,
Car je chante (le tout soit dit sans vanité)
Bien plus juste que je ne tire.

Mon sentiment , d'accord avec ma voix ,
Parlera de bienfaits pour vanter votre empire.
Grand Prince ! vous aimer, c'est vous payer vos droits ;

Près de vous le zele répare
Ce que l'hommage a de commun.
Un cœur est à vos yeux un présent toujours rare ;
Ce n'est que sur ce point que vous êtes avare ;
Vous les amassez tous sans vouloir en perdre un.



V E R S

*De Madame de C ** à Madame de POMPADOUR , en lui donnant une écritoire.*

L'HUMANITÉ m'est chere , & c'est pour l'obliger
Que je vous donne une écritoire.

Vous ne vous en servez que pour la soulager ;
Mais je ne fais pourquoi vous aimez l'encre noire ;
Vous possédez le don de changer la couleur :

Ainsi que vous , lorsque l'on se propose
De chanter l'amitié , d'adoucir le malheur ,

L'encre est toujours couleur de rose.

Je veux de mon présent retirer les profits ,
Et de plus je prétends que ma part soit la bonne :
Ecrivez-moi souvent , j'en sentirai le prix ;
Alors vous me rendrez plus que je ne vous donne.



V E R S

*De Madame de G** à M. le Duc de C**.*

J'AI peint dans ces tableaux les trois temps de ma
vie ;

Sans vous connoître encor , mon être inanimé
Avoit , pour exister , l'ame trop engourdie.
Le néant est le temps où l'on n'a point aimé.
Vous parûtes , ce fut l'instant de mon aurore ;
J'appris & je connus quel étoit le bonheur.
A mes yeux éclairés un jour pur vint éclore ,
Je sentis le printemps qui naîssoit dans mon cœur.
Le présent est trop peu , lorsque l'on est sensible ;
J'embrasse l'Univers , & j'en fais un trésor :
Nous vivrons au milieu de ce siècle inflexible ;
Mais nous nous aimerons , ce sera l'âge d'or ;
Des sentimens si doux seront inaltérables ;
Et si des élémens les nœuds étoient rompus ,
Nos ames & nos cœurs , toujours inséparables ,
Ne tiendroient du chaos qu'en étant confondus.



V E R S

*De Mesdames de P*** & de G**, donnant
PYGMALION à M. le Duc de C**.*

Tout n'est qu'amour, & même l'amitié,
C'est de sa flamme une parcelle,
C'est d'un feu pur une douce étincelle.
Le cœur qui la reçoit en est vivifié.
Pygmalion adora son ouvrage;
Il n'anima qu'un cœur, vous en animez deux.
De l'amitié les tendres nœuds
Sont bien plus forts par le partage.
Notre ame auprès de vous en goûte tout l'attrait,
L'existence est un bien, quand on est votre amie.
Nous donner le bonheur, c'est nous donner la vie,
Et ce Pygmalion devient votre portrait.



A MADAME DE T** ,

Sur une migraine.

A Sainte Elisabeth je fais une neuvaine ,
Pour la prier de détourner
Vos accès fréquens de migraine.
Un Saint parviendroit mieux à la déraciner.
Parmi tous ceux dont on chaume la fête ,
Vous auriez , pour Patron , bien fait de vous donner
Ou celui qui guérit la tête ,
Ou celui qui la fait tourner.

V E R S

*De Madame de C** à Mad. de POMPADOUR ;
en lui donnant un anneau d'or.*

DANS ce temps que l'extravagance ,
Sans discernement & sans frein ,
En faux sermens met l'éloquence ,
Et le sentiment en écrin ;
Moi , qui réfléchis & qui pense ,
Je crois le cœur au dessus des bijoux.
Comme on doit cependant quelque chose à l'usage ;
Je vous fais un présent , mais modeste , mais sage ;
Votré amour pour le vrai l'en trouvera plus doux :
Simple , pur & sans alliage ,
Il ressemble à mes vœux pour vous.

V E R S

*De Madame de G** à Madame de la BORDE ,
en lui envoyant un coquetier.*

LES Amours sont enfans des Graces :
De coquetiers Vénus a différentes classes ,
Destinés à placer leurs œufs ,
Et chaque mere qui l'implore ,
Sur un dépôt si doux fixant toujours les yeux ,
De ses regards les fait éclore.
Il vole sur le sein qui lui donna le jour ;
C'est là qu'il s'embellit , qu'il s'échauffe & s'éclaire :
Les tendres baisers d'une mere
Sont les premiers alimens de l'Amour.
Vous , dont la vertu tourne au profit de Cythere ,
Qui réconciliez l'Hymen avec son frere ,
L'Amitié doit avoir accès auprès de vous ,
Et vous offrir le bijou nécessaire
Pour placer le trésor qui vient de votre époux.



BOUQUET

*A Madame l'Abbesse du Lys, au nom & prononcé
par ses Religieuses.*

Vous, à qui votre rang & les louanges pesent ,
Souffrez que notre joie anime ce saint lieu ;
C'est vous que nous chantons , & c'est honorer Dieu
Que de fêter les ames qui lui plaisent.
Vous dominez avec bonté ,
Vous savez plus attirer que reprendre ;
Pour faire aimer la piété ,
Vous la rendez sensible & tendre.
Votre Patron au haut des Cieux ,
Quand nous prions pour vous , se plaît à nous
entendre ;
Qu'il prolonge le fil de vos jours précieux.
La Vertu s'applaudit le jour de votre fête ,
Lorsque nous vous portons des offrandes de fleurs ;
Comme sur vos enfans sur nous votre œil s'arrête ,
Et nous sentons germer la sagesse en nos cœurs.
Vous cherchez, vous aimez le silence des Temples ;
Vos prieres sont des bienfaits ;
Nous vous présentons des bouquets ,
Et vous nous donnez des exemples.



 AU DOCTEUR GATTY.

ESCULAPE est un Dieu sévère ;
 Hébé, dit-on, est le contraire :
 Je crains l'un, & l'autre me fuit ;
 A présent je ne rends hommage
 Qu'au Dieu qui parle à mon esprit.
 C'est lui que l'on cherche à mon âge ;
 En l'admirant on le chérit ;
 Pendant qu'on le lit, il soulage ,
 Et dès qu'on le voit, il guérit.

V E R S

*Joint à la statue du Roi, que M. de C** présentait
 à Madame de POMPADOUR.*

JE veux que les présens partent toujours de l'ame,
 Que la franchise en fasse tous les frais.
 Je vois avec dédain tous ces colifichets
 Que la tête imagine & le sentiment blâme.
 Qu'on aille chez Jacmin faire enrichir un rien ;
 Mon esprit ne veut point se donner cette peine,
 Et je vous offre pour étrenne
 Ce qui remplit votre cœur & le mien.



A M A D A M E

DE POMPADOUR.

LES bienfaiteurs sont souvent de faux Dieux ;
Ils oppriment lorsqu'ils obligent.
On gémit sous le joug des égards qu'ils exigent ;
Tout devoir qu'on impose est toujours odieux.
Que je plains les mortels que le besoin extrême
Force de leur offrir des vœux !
De l'objet qu'on invoque on a honte soi-même ;
Pour se bien exprimer l'esprit est trop contraint ;
Quand ce n'est pas le sentiment qui peint ,
Le langage n'est plus le même.
On fait mal demander à des Dieux que l'on craint ;
On obtient tout des Dieux qu'on aime.
Hé ! qui peut mieux que moi vanter cette douceur ?
Une puissance tutélaire
Daigne veiller en ma faveur.
Si le destin cherche à m'être contraire ,
Elle en corrige la rigueur ;
Honoré de sa bienveillance ,
Je réclame son assistance ,
Et je suis sûr de mon bonheur.
Loin d'obliger avec hauteur ,
Son accueil rend plus doux les dons qu'elle dispense ;
Ses bienfaits partent de son cœur.
Ah ! quel plaisir alors que la reconnoissance !

Un tel objet jadis auroit eu des Autels :
 Si l'on oſoit encore en ramener l'exemple ,
 POMPADOUR recevrait tout l'encens des Mortels ;
 Et je demanderois à deſſervir ſon Temple.

A MADAME DE ***.

DU premier jour de l'Hyménée
 La Beauté ſeule fait les frais ;
 De cette agréable journée
 Elle ordonne tous les apprêts ;
 Ce jour paſſé, ce n'eſt plus ſon affaire ,
 On ne reconnoît plus ſon pouvoir ſouverain ,
 Et c'eſt l'Amour qui doit faire
 Les honneurs du lendemain.



V E R S

*De Madame de G** à Madame de C**.*

Q U'A l'exemple des Massillons ,
On étale les traits d'une sainte éloquence ,
Je n'assisterai point à tous ces beaux sermons ;
Le péché le plus grand , selon moi , c'est l'absence ;
Et pour Prédicateurs je prends les deux pigeons ;
Que ces tendres oiseaux deviennent nos Patrons.
Leur histoire nous intéresse ;
J'ai découvert qu'ils étoient frere & sœur ;
La sympathie en a plus de douceur ,
Et c'est le sentiment que la vertu caresse.
Que leurs portraits , fixés devant nos yeux ,
Soient en *ex voto* pour nous deux ;
Sans tomber dans l'idolâtrie ,
On peut les adorer & leur offrir des vœux ;
Ils savoient trop aimer pour être de faux Dieux.
Mais ne retranchons pas un jour de notre vie ,
Ne nous quittons jamais , ne faisons pas comme eux.
Hé ! qui pourroit piquer mon ame curieuse ?
Aborbée en vous seule elle est toujours heureuse.
Je trouve en vos regards le livre de ma loi ;
Ce que vous désirez devient sacré pour moi ,
Ce qui vous attendrit me pénètre & me touche.
Vous m'offrez en tout temps le vrai Dieu du bonheur ,
Et le mot d'amitié sorti de votre bouche ,
Est l'Evangile de mon cœur.

B O U Q U E T

A MADemoiselle BRUNET.

J'AI lu , dans un certain Ouvrage ,
Qu'à Paphos en hiver on fêtoit le printemps ,
Qu'il falloit qu'une Belle en présentât l'image.
Les Vieillards venoient faire un saint pèlerinage ;
Ils retournoient chez eux réchauffés & contens ,
Et rapportoient de leur voyage
Quelques éclairs , quelques heureux instans ,
Qui remettoient la paix dans le ménage.
Grace à BRUNET on reprend cet usage.
De Flore elle nous peint tous les trésors naissans ;
Les êtres vieux & languissans
Eprouvent un miracle'en lui rendant hommage.
Les talens , les attraits qu'elle a pour apanage ,
Ont l'art de rapprocher l'intervalle des temps ;
Et ses amis , adorateurs fervens ,
Près d'elle sont tous du même âge.



V E R S

*A Madame de V** & de T**, qui mutuellement
s'étoient fait des Vers.*

QUAND vous vous chantez l'une & l'autre,
Je vois avec regret que l'on vous applaudit ;
Vous allez sur nos droits , & c'est , sans contredit ,
Notre emploi bien plus que le vôtre.
Ce genre entre vos mains est bientôt épuisé.
Deux femmes se flatter , je ne puis vous le taire ,
C'est une hérésie à Cythere ,
Dont l'Amour est scandalisé.
Le renversement est étrange ;
Nous devons en être jaloux.
Quelle monnoie emploierez-vous
Pour vous payer de la louange ?
Je vous en avertis , elle n'aura pas cours :
Vos acquits d'ailleurs sont très-courts ;
Comment ferez-vous donc pour vous donner quit-
tance ?
La Nature ici bas veut que tout se compense ;
Pour vous chanter elle nous anima ,
Et sans doute elle vous forma
Pour être notre récompense.



R É P O N S E

*A une invitation à dîner, où on appeloit l'Auteur,
l'Apôtre, & une femme la Sainte.*

Pour mercredi l'Apôtre est engagé ;
Mais par bonheur il passe pour frivole ,
Par conséquent , sans demander congé ,
Il pourra bien manquer à sa parole.
Sainte T ** est la nouvelle loi
Qu'il prêchera , pour prêcher l'art de plaire.
Quel beau terrain pour y planter la foi !
Quelle ferveur dans le Missionnaire !
Son ame noble est comme sa beauté.
J'irai chez vous en marchant sur ses traces ;
Mais loin de dire un *Benedicite* ,
J'aimerois mieux lui marmoter mes graces.

A M A D A M E D E ** ,

Qui, par une Lettre, me souhaitoit une bonne fête.

QUAND vous êtes infortunée ,
Ma fête ne fauroit venir ;
Mon cœur la remet à l'année
Où vos malheurs doivent finir.



A U R O I
DE DANEMARCK.

GRAND Prince ! dont le cœur décele la naissance ;
Permettez qu'un François vous offre quelques Vers ,
Et que sa foible voix se mêle aux doux concerts
Dont retentit pour vous la France.

En vain sous un faux nom vous voulez vous cacher ;
Vous n'avez pas besoin de ces pompeuses marques ,
De ce faste sans qui les Rois n'osent marcher ;

Il ne faut que vous approcher
Pour reconnoître en vous un des plus grands Monarques ;

Votre ame , malgré vous , trahit votre grandeur :
Ainsi l'astre du jour , voilé sous un nuage ,

Ne peut à nos regards dérober sa splendeur ;
Ainsi *Pierre & Christine* ont reçu notre hommage.

Votre aimable présence excite les transports
De ce peuple empressé qui vole sur vos traces.

De votre ame à nos yeux montrez tous les trésors ,
Produisez au grand jour vos vertus & vos graces.

Votre pere immortel emporta nos regrets ;
L'Europe a comme nous pleuré sa bienfaisance.

Sur l'illustre Klopstok il versa ses bienfaits ,
Il anima les Arts , il prévint l'indigence ;

Mais vos vertus font luire aux yeux de vos sujets ,
D'un regne aussi brillant la flatteuse espérance.

La bienfaisance a droit de tout charmer ;
 Les bons Rois sont les Dieux du monde ;
 Le vrai bonheur est de se faire aimer.
 En parcourant l'Europe, en grands hommes féconde,
 Des Etats différens vous avez vu les Loix.
 Vous avez des Anglois admiré l'industrie ;
 Mais ce n'est que dans ma Patrie
 Que l'on fait aimer ses Rois.
 Pour notre Souverain si l'amour nous enflamme ;
 Nous pouvons nous flatter qu'il nous aime à son tour.
 Vous n'avez pu le voir sans admirer son ame ,
 Et vous avez pour lui partagé notre amour.
 Avec Louis le Ciel vous a fait naître
 Pour éprouver un bonheur aussi doux.
 Ah ! si BOURBON ne régnoit pas sur nous ,
 Nous vous aurions choisi pour Maître.



A MADemoiselle

LE MAURE,

*Jouant le rôle de CÉRÈS dans l'Opéra de
PROSERPINE.*

DE fard & de pompons la Nature accablée,
Par la main des Auteurs en Coquette affublée,
Se dégoûta du cœur pour faire de l'esprit.
Le langage, ou plutôt le jargon qu'elle prit,
Fut un chaos luissant de phrases hasardées,
Un corps abstrait d'analyses, d'idées;
Le sentiment, si simple & si naïf,
Devint un faiseur d'épigrammes.
La Musique, d'un ton rétif,
Exprimoit de l'Amour les langueurs & les flammes,
Et l'Actrice, en venant déplorer son malheur
Et reprocher au fort sa cruelle injustice,
Jetoit sur le Parterre un regard de coulisse,
Et faisoit minauder le cœur.
Ces faux brillans séduisoient la Nature,
Lorsque les partisans de ses premiers attraits
S'écrierent en chœur, pour venger cette injure :
Cérès, favorable Cérès,
Ecoutez nos tristes regrets.
Cérès paroît, sa voix se fait entendre,
Elle répand le trouble dans nos sens ;

Nos cœurs font les échos qui s'empresſent de rendre
 La tendreſſe de ſes accens.
 Ses flambeaux verſent moins de terreur & de flammes;
 Que l'immenſité de ſes ſons
 N'en répand au fond de nos ames.
 C'eſt nos cœurs qu'elle brûle, & non pas les moisſſons;
 O toi ! Divinité ſi tendre & ſi terrible,
 Ne te laſſe jamais de triompher de nous;
 Fais frémir l'Envie en courroux,
 Des éclats de ta voix perce ſon antre horrible,
 Et vois tomber à tes genoux,
 Et le monde penſant, & le monde ſenſible.
 Jadis le don des cœurs, aux yeux des Immortels;
 Renfermoit tout le prix des hommages ſuprêmes;
 Nous n'oſons pas ſ'élever des Autels,
 Mais les offrandes ſont les mêmes.

A L A M Ê M E ,

*Jouant DÉLIE dans l'Opéra des Fêtes Grécques
 & Romaines.*

PENDANT tout le cours de ſa vie,
 Tibulle fut conſtant & n'aima que Délie;
 Son cœur, ſans être ému, vit les autres Beautés;
 C'eſt un fait que l'Histoire aſſure véritable;
 Mais il ne devient vraisemblable
 Que lorsqu'à nos regards vous la repréſentez.



A MADAME DE D***,

Qui jouoit un Opéra Comique.

Vous commencez votre carrière
Lorsque je penche vers ma fin ;
Vos premiers rayons de lumière
Des miens raniment le déclin ;
Votre mine fraîche & jolie
Rend mon état moins incertain ;
Vous parez le soir de ma vie
Des couleurs de votre matin ;
Et si quelque étincelle encore
Pour les Vers nourrit mon penchant ,
Je ne le dois qu'à votre aurore ,
Qui réfléchit sur mon couchant :
Je vous chante & je vous admire ,
Rallumé par l'amour du vrai.
Quand les derniers sons de ma lyre
De vos talens vantent l'essai ,
C'est l'hiver oubliant ses glaces ,
Qui s'échauffe en suivant vos traces ,
Et rend hommage au mois de Mai.



V E R S

*Présentés par Mirza , Chienne que donnoit
Madame De ** à Madame De ***.*

JE vous suis présentée en sortant d'une école
Où l'on professe l'amitié ;
C'est là qu'à chaque instant votre nom publié
M'a bien fait désirer le don de la parole.
Mais des yeux je vous parlerai ;
Ressemblante à Mirza , tendre , douce , discrète ,
Je ne dis pas que je vous aimerai ,
C'est un bonheur plus encor qu'une dette.
Je ne mordrai jamais , je vous imiterai.
Mes caresses au fond ne sont pas méprisables ,
Je vaux mon prix , & l'on fait bien
Que dans ce pays - ci les caresses de chien
Ne sont pas les moins véritables.



P L A C E T

A M O N S I E U R * * * ,

*Contrôleur Général , pour avoir une Croupe sèche
dans les Fermes.*

○ Vous ! Ministre des heureux ,
Vous & l'Amour êtes tous deux
Les vrais Dieux , les seuls Dieux suprêmes ;
Vos départemens sont les mêmes.
On fait qu'il fut de tous les temps
Correspondance entre vos camps ;
Et pour encourager vos troupes ,
Lorsque vous faites un paiement ,
Vous avez le grand agrément
D'être distributeur des croupes ;
Sans qu'aucun des deux soit escroc ,
Celle de l'un passant à l'autre ,
Vous savez y mettre du vôtre ,
Vous faites souvent troc pour troc.
Je suis infirme , vieux & triste ;
L'Amour m'a rayé de sa liste ;
Ses dons , offerts à mes regards ,
Ne dérangent plus ma sagesse ;
Ses croupes sont pour la jeunesse ,
Les vôtres sont pour les vieillards.

Quand l'aliment manque à ma meche ,
Vos secours viendroient bien à point ;
Je ne veux qu'une croupe seche ,
La mienne aura plus d'embonpoint.

E N V O I

*Du Placet ci-dessus à Madame D**.*

DÉESSE de la bienfaisance ,
On lit ce titre dans vos yeux ,
Qui de votre ame a connoissance
Est sûr de le lire encor mieux ;
Au Ministre de la Finance
Daignez offrir mon Orémus ;
Quand la Beauté parle à Plutus ,
Un seul mot est une ordonnance.



V E R S

Sur la pointe d'une épingle.

L'Amitié, l'Hymen & l'Amour
Ont des épingles différentes ;
Les épingles d'Amour sont des fleches piquantes ;
Celles d'hymen , le premier jour ,
Font sentir dans les cœurs une atteinte bien douce ;
Mais leur éclat trompeur est prompt à se ternir ,
Et leur pointe trop foible en peu de temps s'émousse ;
Elles ont le défaut de ne pouvoir tenir.
Celles de l'amitié , sans piquer , nous attachent ,
Entretiennent toujours un tendre souvenir ;
L'absence ni le temps jamais ne les arrachent ;
Le bien de la vieillesse est l'art de les unir.

A MADAME DE*** ,

En lui donnant un coffre.

Ce coffre, entre les mains de quelque avare avide ;
Seroit plein de trésors comptés & recomptés ;
Mais c'est pour contenir l'or de vos charités ;
Vous aurez beau l'emplir , souvent il fera vide :
Magnifique dans sa dépense ,
Cet homme généreux , humain ,

Sans nul amour de préférence ,
 Aime a donner à toute main ;
 Il n'admet point de différence ,
 Et tout le monde est son prochain.

A MONSIEUR DE T** ,

En lui donnant une robe-de-chambre.

LORSQUE de nos Héros les diverses armures
 De votre cabinet sont les dignes parures ;
 Recevez de ma main l'armure de Vénus :
 Dès que la nuit approche on l'endosse à Cythere ,
 Pour s'apprêter aux combats du mystère.
 La Sarmate en champ clos en attend les vertus ;
 Elle tient de son pere une ame à la dragonne ;
 Les Graces pour camper ont choisi sa personne ,
 Et c'est alors que , fier comme Artaban ,
 Sans vous déshonorer , vous ficherez le camp.



A M A D A M E

LA MARQUISE DE POMPADOUR,

En lui demandant la suite de ses Estampes.

SANS le vouloir, sans même s'en douter,
POMPADOUR consacre sa vie
A se peindre elle-même, à se représenter,
Et ses amusemens trompent sa modestie.
Saisit-elle un burin : l'Amour caché sourit ;
Bon, dit-il, son travail servira pour ma fête,
C'est de l'ouvrage qu'elle apprête
Pour sa gloire & pour mon profit.
Aussi bien que l'Amour l'Amitié s'applaudit,
L'un & l'autre en effet volent à sa rencontre ;
Tous deux dans ses portraits font briller tour à tour
Ou l'ame, ou la beauté ; c'est toujours POMPADOUR ;
Toujours, sans y penser, c'est elle qui se montre.
Sans le prestige des couleurs,
De son burin léger le vrai reçoit la vie ;
Et comme ses vertus pénètrent dans nos cœurs,
Sa main, délicate & hardie,
Grave tous ces dessins qui charment nos regards.
L'amour des Talens & des Arts
Tient à l'amour de la Patrie ;
Ah ! que ne suffit-il d'en être admirateur
Pour mériter le don d'un recueil si flatteur !
Je ne fais, je conçois un rayon d'espérance ;

Je crois le devoir même à ma reconnoissance :
 Par un cœur généreux inspirée & conduite ,
 La naissance de ses bienfaits
 Doit en faire attendre la suite.
 De ses premiers loisirs j'ai les fruits précieux ,
 Des chef-d'œuvres nouveaux viennent frapper mes
 yeux ,
 Et je les espere de même ;
 Le temps de POMPADOUR , ses jours , tous ses
 momens
 Deviennent notre bien donné par elle-même.
 Si notre bonheur fait son étude suprême ,
 Nous avons quelques droits sur ses délassemens.

A L A M Ê M E.

BRONCHANT à chaque pas, simple, facile & dupe,
 Murmure & soumis, plaintif, malade & gai,
 Ma foiblesse me livre au premier qui m'occupe.
 Je suis indépendant, & toujours subjugué :
 Mais mon esprit reçoit un rayon qui l'éclaire ;
 Je fais que POMPADOUR daigne me protéger.
 Dès cet instant j'acquiers la force de changer ;
 J'abjure vos faux Dieux, & je vois la lumière.
 Daignez à mes bienfaits ajouter le plus doux ;
 POMPADOUR, à ce prix je vous quitte des autres ;
 Permettez quelquefois que j'aie près de vous ,
 Pour puiser des vertus en contemplant les vôtres.

A LA REINE,

*Au nom de Madame de MAUONSEIL, qui lui
dédioit les fêtes données au Roi de Pologne.*

ATTACHÉE à la Cour de votre illustre Pere ,
Grande REINE , jacquis des titres près de vous ,
Et je crois vous offrir comme un présent bien doux ;
Ce recueil qui ne fut consacré qu'à lui plaire.
Pour son délassement j'imaginai ces jeux ;
D'en paroître content il eut la complaisance :
La gâité des humains est une récompense
Pour un Roi qui les rend heureux.
Qui le fut plus que moi , lorsque de sa présence
Mon asile reçut & l'éclat & l'honneur ?
Je me crus transportée en ces temps d'innocence ,
Je le pris pour un Dieu qui connoissoit mon cœur.
On s'empressoit de le voir , de l'entendre ,
On l'entouroit , on ne le quittoit pas :
Pénétrés d'un respect religieux & tendre ,
Des pleurs du sentiment nous honorions ses pas.
Le voilà , disions-nous , ce Roi sensible & juste ,
L'appui du Pauvre & l'exemple des Grands ;
Il protege , il éclaire , il chérit les talens ,
Et sa candeur le rend encor bien plus auguste.
Il rassure par sa bonté
Ceux à qui son éclat impose ;

L'art de se faire aimer fait sa félicité ;
 Pour hommage il ne veut que le bonheur qu'il cause.
 On s'écriera sans doute en voyant ce portrait :

Cette ressemblance est extrême ,
 C'est notre REINE. Eh ! oui , voilà le stratagème ,
 Le cœur de STANISLAS la rend à chaque trait.

REINE , c'est un tour de finesse
 Qu'à votre modestie il falloit bien jouer ;
 Si je n'avois usé d'adresse ,
 Vons ne m'auriez jamais permis de vous louer.

A MADAME DE MARIET,

Sur des Vers d'elle qu'elle m'avoit prêtés.

QUAND on fait des Vers comme vous ,
 On ne doit jamais les reprendre ;
 Les lire m'a paru bien doux ,
 Mais j'ai du regret à les rendre.
 L'exiger est contre les mœurs ,
 Quand on est honnête personne :
 Vous savez qu'en fait de faveurs ,
 Femme qui les prête , les donne.



A MONSIEUR
LE DUC D'ORLÉANS,

Qui me refusoit des permissions de chasse.

O temps ! ô mœurs ! ô siècle impie !
L'Archevêque de Bagnolet
Est traité , sans cérémonie ,
Comme le moindre Prestolet.
Par quelle influence cruelle
Arrive-t-il que de nos jours ,
Toute Puissance temporelle
S'applique à traverser toujours
La Puissance spirituelle ?
Des champs & des cantons voisins
On m'ôte la correspondance ;
Leurs perdreaux sont mes Diocésains ,
On les soustrait à ma puissance.
Et qui ? c'est un Prince adoré ,
Dont l'ame bienfaisante & grande
Ne refuse aucune demande
A ceux dont il est entouré.
O toi ! Déesse de la Chasse ,
Tu t'apprêtes à me venger.
Je vois tout ce qui le menace ;
Sans frémir , je n'y puis songer.

Cc ij

Quel spectacle s'offre à ma vue ?
Tous les chiens ont la rage mue :
Mes Orémus les guériront ;
Mais , par un accident étrange ,
Leurs nez perdus prendront l'échange ;
A contre-voix ils chasseront ,
Sans cesse en défaut tomberont ,
Rabattront , se partageront
Comme des hourets de Province.
Les Piqueurs , qui s'étourdiront ,
Du cerf méconnoîtront la pince ,
Et chaque fois le manqueront.
Dans la plaine , nouvel affront ,
Les armes à feu rateront ,
Ce qui mortifie un grand Prince.
Affamés pendant cet hiver ,
Les lievres , rongés d'humeur noire ;
Se rassasieront de bled verd ,
Et périront tous de la foire.
Les averfes & les éclairs
A la ponte feront la guerre ;
Les coups redoublés de tonnerre
Changeront les œufs en œufs clairs ,
Et les tristes meres restantes
Mourront sous l'effain meurtrier
De toutes les bêtes puantes ,
Qui font les moines du Gibier.
Bonté des Dieux , fois attentive
A prévenir ces malheurs-là ,

Fais que Monseigneur les esquive.
Malgré le mal qu'il me fera ,
Que toujours le plaisir le suive
Dans les lieux qu'il habitera.
Qu'il sache en jouir , & qu'il vive
Aussi long-temps qu'on l'aimera.

R E M E R C I M E N T

A M. le Duc d'ORLÉANS , sur sa visite.

U N Dieu de sa présence honore cet asile ,
Je veux que ce bienfait à l'Amour soit utile ;
Je rends les Amans fortunés ,
Par des prières éprouvées ;
Tant que la nuit j'aurai les mains levées ,
Monseigneur levera le nez ,
Et l'Infante, toute étonnée
De sa brillante destinée ,
Quand je la reverrai , dira tout aussi-tôt :
Digne Archevêque , qu'il vous plaise ,
Pour le bien de ce Diocèse ,
D'élever, s'il se peut , vos mains encor plus haut.



V E R S

A MONSIEUR DE B***.

J'APPORTE en même temps des vers & de l'argent ;
Ces choses-là ne marchent guere ensemble.
On en voit deux en vous plus rares , ce me semble ;
C'est la richesse & l'art d'être obligeant :
Mais si cette vertu , qu'on nomme bienfaisance ,
En ce siecle de fer ne se rencontre pas ,
On trouve encor moins de reconnoissance ,
Et le Dieu des bienfaits est le Dieu des ingrats.
Je n'augmenterai point cette espece proscrite ;
Je paye, mais mon cœur ne croit pas être quitte :
Le sentiment qui reçoit des secours
Ne fait point calculer à quoi la somme monte ;
Il paroît en payer le total tous les jours ,
Et ne donne pourtant jamais que des à-compte.



A MONSIEUR DE CH**.

*A qui Madame De *** donnoit un tableau de
Creuze, représentant une jeune fille tenant une
Lettre de son Amant, la laissant tomber en
l'appervant, & lui envoyant un baiser avec
ses doigts.*

EN aimant tout est jouissance,
Une Lettre adoucit l'absence;
On jouit par le sentiment.
De loin apperçoit-on l'Amant?
La Lettre tombe en sa présence.
Emotion, regard brûlant,
Trouble, abandon, tout est parlant;
On change ensemble d'existence;
Le Dieu de cet enchantement,
Qui donne de l'ame au silence,
Dans les doigts du couple charmant
Se transforme en baiser ardent,
Et part pour la correspondance.
C'est par ce message éloquent,
Que deux cœurs bien d'intelligence
Franchissent toujours la distance,
Et rapprochent l'éloignement.
Amans, ayez de la constance,
L'Amour ménage le moment;
La peine est un raffinement

Pour mieux goûter la récompense.
Ne plaignez que l'indifférent ,
Et foyez bien sûrs qu'en aimant
Tout est plaisir & jouissance.

A MADAME DE TALMON,

Pour une lorgnette qu'on lui donnoit.

Vos yeux trop délicats ont besoin de lorgnette ;
Pour voir , pour éclaircir , rapprocher les objets ;
Peut-être qu'on punit tous les maux qu'ils ont faits.
Votre esprit est plus fort, votre ame est plus parfaite ;
L'un, comme un miroir pur réfléchit les couleurs ,
Les répand à son gré sur toutes les pensées ,
Perce des vérités souvent embarrassées ,
Et votre ame vous sert à rapprocher les cœurs.



A MADAME DE***,

*Qui m'avoit montré à faire du filet, & à qui j'offrois
mon premier essai de cet ouvrage.*

SAINT Pierre, Vulcain & l'Amour
Firent des filets tour à tour.
Ceux de l'Amour, qu'on idolâtre,
Forment le plus doux des métiers;
Mais les filets des deux premiers
Ne sont pas restés au Théâtre.
L'Amour, quand même il est oisif,
De filets tient manufacture,
Et le privilège exclusif
Lui fut donné par la Nature.
Graces, gaîté, finesse, esprit,
Pour filets sont un grand mérite;
Voilà pourquoi ce Dieu vous fit
Son ouvrière favorite.
Femme, Officier, Petit-collet,
Sont compagnons dans cet ouvrage;
De l'aveu même du plus sage,
Toute la France est au filet.
La mode me gagne moi-même;
L'objet de mon travail est doux,
C'est pour en parer ce que j'aime;
Vous jugez bien que c'est pour vous.

Mais, treve à la plaisanterie,
Quand je vous offre ce bouquet,
Ne dites pas de mon filet :
C'est bon pour la Vierge-Marie.

BOUQUET

A L A M Ê M E.

*V*ous fûtes en naissant consacrée à MARIE,
Les Anges prirent soin de veiller sur vos jours ;
Mais , étonnés de vous voir si jolie,
Ces Anges-là devinrent des Amours.
Vous voyez qu'il ne faut se fier à personne ;
La Vierge eut du dessous dans cette occasion ,
Et grace à M., votre chere Patronne
Ne peut plus maintenant réclamer que son nom.



A MONSIEUR TRONCHIN,

M É D E C I N.

GRAND Médecin de mes sottises,
Vous causez ma sécurité ;
Comptant sur votre habileté ,
Sans cesse je m'expose aux crises ,
Je suis sûr de l'impunité :
Oui , mes fautes sont votre ouvrage ,
Je n'en accrois la quantité
Que pour vous devoir davantage.
Je ris en les multipliant ,
Vous me guérissez en riant ;
D'une morale repoussante ,
Attribut de qui ne fait rien ,
Vous fuyez la marche pesante ;
L'amitié douce & consolante ,
Dont le coloris fait du bien ,
Et me persuade & m'enchante.
Vous êtes un Magicien ,
Le sentiment est l'interprete
Des avis que vous me donnez ;
Votre cœur est votre baguette ,
Et moi-même vous m'étonnez.
Je me trouve méconnoissable ;
J'aurai de la docilité ,
Et vous me rendrez raisonnable ;

Docteur divin , en vérité ,
C'est me jouer un tour pendable.

A U M Ê M E.

SI vous aviez vécu du temps de Prométhée ,
Auprès de vous il n'eût été qu'un sot ,
Et de son escalade , en tous lieux si vantée ,
On n'eût pas dit le moindre mot ;
Sans aller dans les Cieux voler le feu celeste ,
Il devient votre fonds par l'art de l'employer.
De l'homme qui s'éteint vous rallumez le reste ,
Votre génie est le foyer.
Vous avez remonté mon ame ,
Par de nouveaux ressorts vous semblez l'animer ,
Et de mes jours vous étendez la trame ,
En me disant : Existe pour m'aimer.
L'ordonnance est bien douce à suivre ,
Et pour la confirmer , à vos conseils soumis ,
Vos malades sont vos amis ;
Ils en sont plus dignes de vivre.



E P I T R E

A MONSIEUR DE***.

OUI, mon vieil ami, je suis sage;
Le Temps, ce prédicateur lent,
A la raison vaut mon hommage,
Et ses leçons s'accumulant
Me contraignent d'en faire usage.
L'amitié, ce lien charmant,
Objet de mon pèlerinage,
Me rend Catin à sentiment.
Son bon esprit a l'avantage
De protéger mes cheveux blancs;
La récolte est pour les vieux ans,
C'est la volupté de notre âge;
Elle habite les bords du Cher,
Tout ce que l'on y voit l'inspire;
On sent, à la douceur de l'air,
Que c'est elle qu'on y respire.
Le Maître, en heureux citoyen,
Dans le calme y passe sa vie,
Et, sans être étonné de rien,
Fait grincer les dents à l'Envie;
Il voit un fleuve entre elle & lui.
Pour le Plaisir l'accès est libre;
La Haine, cherchant un appui,
Veut le suivre, & perd l'équilibre.

Elle se noye avec l'Ennui.
 De peur qu'il ne montre la tête,
 Arrivez ici promptement,
 Le séjour de l'amusement
 Est à vous par droit de conquête;
 Vous y ferez des Vers charmans;
 Des derniers la couleur piquante
 Peint la jeunesse étincelante,
 Ils tiennent de votre printemps;
 Mais les miens annoncent mon âge.
 Rajeunissez en composant,
 Et je prendrai le parti sage
 De rajeunir en vous lisant.

A MADAME DE B** ,

Remerciement d'une Croupe sèche.

JOUISSANCE à mon âge est chose peu commune;
 Cependant, malgré mes vieux ans,
 D*** je vous en dois une,
 Qui sera de tous les instans.
 Jamais pour m'obliger je ne vous importune,
 Et mon cœur avec vous va toujours jouissant;
 C'est une bien bonne fortune
 Que le plaisir d'être reconnoissant.



LETTRE EN VERS

*Du Maréchal de L*** à Madame de T**, sa
fille, apportée dans un Tournoi par VÉGÈCE
& MONTÉCUCULI, commentée par M. le
Comte ***.*

VÉGÈCE & MONTÉCUCULI,
Grands hommes l'un & l'autre, & dès-lors mes
confreres,
M'ont fait tracer ces caractères
Pour la femme de mon ami.
Je voulois être du voyage,
J'ai cru que de rester étoit beaucoup plus sage;
Quand j'aurois parlé guerre, on ne m'eût point
compris.
De tous nos freluquets l'ignorance profonde
De mes leçons n'eût pas senti le prix;
Et quand j'aurois cherché des Héros à Paris,
Toute la troupe m'auroit pris
Pour un homme de l'autre monde.
De ces petits Messieurs, de ce peuple falot,
J'ai de tout temps distingué Lancelot.
Je l'avois en mourant désigné pour mon gendre;
Sa probité, son savoir, sa valeur,
Cette franchise mâle, attribut d'un cœur tendre,
Prouvoient qu'il méritoit le plus rare bonheur.

Il en jouit par le plaisir flatteur
 Qu'il a de pouvoir te le rendre.
 D'un échange si doux occupez-vous tous deux ;
 Tour à tour donnez-vous des fêtes ;
 L'hommage mutuel de deux époux heureux
 Est un spectacle fait pour les ames honnêtes.
 D'ailleurs laissez agir la Fortune à son gré ;
 On ne voit guere ensemble & récompense & gloire.
 Je me fis un grand nom , & je fus décoré ;
 Mon équipage étoit le char de la Victoire ;
 Mais s'il a des lauriers , il est fort mal doré.
 Cette voiture à T*** fut transmise ;
 Exercé dans cet art , il la conduit trop bien
 Pour la laisser sous la remise.
 C'est un métier qui vaut plus d'honneur que de bien ;
 Qu'il m'imité & s'immortalise ,
 Qu'il en soit mal payé sans qu'il s'en formalise ;
 Qu'importe ? son devoir sera toujours rempli.
 Le Canal de Versailles est le fleuve d'oubli.
 Ma fille , il trouve en toi sa digne récompense ;
 La faveur ne vaut pas les faveurs de Constance.
 J'apprends que dans ce jour , marqué pour le bonheur ,
 Tu fais adroitement célébrer deux personnes ;
 Ton génie est dans ton bon cœur ,
 Et de deux vrais amis quand tu fais la douceur ,
 Au sentiment lorsque tu t'abandonnes ,
 Cette fête est bien plus la tienne que la leur ;
 Tu la reçois quand tu la donnes.



V E R S

A MADemoiselle *** ,

R E L I G I E U S E .

CES lieux , que la terreur nous force d'admirer ,
 Offrent à nos regards le deuil de la Nature.
 Elle n'en ordonna l'effrayante structure ,
 Que pour se faire horreur & se désespérer ;
 Quand elle vous créa , ce fut pour se parer ;
 Vos yeux fins sont pour elle un miroir de toilette
 Qu'elle fit tout exprès , en habile Coquette ,
 Pour fixer le plaisir , le peindre & l'inspirer.

É P I G R A M M E

S U R U N F I N A N C I E R .

LORSQUE la Nature en colere
 Forme exprès un millionnaire ,
 Pour le changer en grand Seigneur ,
 La Paresse en riant adopte l'imbécille ,
 Et le ferre contre son cœur ;
 Elle lui dit : Végete , engraisse , vis tranquille ,
 Aye un cœur dur , sois inutile ,
 Et de bâiller fais ton bonheur.



V E R S

A M. FAVART,

*Pour servir de réponse à son Epitre dédicatoire
d'ISABELLE & GERTRUDE.*

J'E sens le prix de ton hommage ,
Quelque Dieu de la terre en eût été flatté ;
Mais tu penfes en homme fage ,
Dans l'amitié tu vois la dignité :
Tu réunis tous les fuffrages ,
Et le Public , tiré de fon erreur ,
Te rend ta gloire & tes Ouvrages.
Rien ne peut à préfent altérer ton bonheur ;
Tes fuccès font à toi , j'en goûte la douceur ,
Et n'ai jamais voulu t'en ravir l'avantage ;
Ton efprit en a tout l'honneur ,
C'eft mon cœur feul qui le partage.



ÉPI TH A L A M E

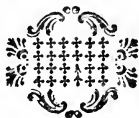
*Pour Mademoiselle OLYMPE, Niece de
Mademoiselle QUINAULT.*

HONNEUR au Prélat généreux ,
Qui , dans le saint temps de Carême ,
Permet que de l'Hymen on forme les doux nœuds.
Le pouvoir de manger des œufs
Ne vaut pas le plaisir d'épouser ce qu'on aime.
OLYMPE , toujours sage avec des yeux ardens ,
A CORBIERE enfin va se rendre ;
Grace à son bon Curé , qui lui fera comprendre
Que ce n'est pas pour se défendre
Qu'elle a reçu de Dieu trente-deux belles dents.
QUINAULT , noble , sensible & vive ,
Lui dit : Je t'ai donné mon cœur ,
J'ai des droits sur le tien ; tu m'as vue attentive
A remplir tes jours de douceur ;
Rends fortuné l'époux que ta vertu captive ,
Alors tu me payeras tous mes soins en bonheur.
Mes enfans , la fortune est une perspective ,
Il faut que vos amis la rapprochent de vous ,
C'est leur ouvrage ; mais le vôtre
Est de vous procurer le destin le plus doux ;
Soyez receveurs l'un de l'autre.
Pour jouir du bonheur on n'a qu'à le vouloir ,
C'est une ferme où l'on moissonne ;

Mais pour que la ferme soit bonne ,
 Il faut que par soi-même on la fasse valoir.
 Ma prédication est faite :
 A présent de bon cœur avec vous je répète :
 Honneur au Prélat généreux ,
 Qui , dans ce saint temps de Carême ,
 Permet que de l'Hymen on forme les doux nœuds.
 Le pouvoir de manger des œufs
 Ne vaut pas le plaisir d'épouser ce qu'on aime.

R É F L E X I O N .

LA vie est courte & passagère ,
 Et nous nageons sur l'océan du Temps ;
 Comme on voit l'écume légère
 Nager sur les flots inconstans :
 Chaque instant qui nous fait la guerre ;
 A pas comptés nous conduit au tombeau ,
 Et nous change aussi vîte en terre
 Que l'écume se change en eau.



AUX ROIS.

Vous qui régissez les Etats,
 Cherchez dans les humbles chaumières
 Si quelque Sage heureux ne les habite pas ;
 Tirez-l'en malgré lui, pour puiser ses lumières ;
 Vous le devez au peuple , il en est désiré ;
 Il vous demande un Chef digne du temps d'Astrée,
 Qui vienne renverser le Vice décoré ,
 Et relever l'Innocence éplorée.

A M. L'AVOCAT MARCHAND ,

*Qui m'avoit écrit pour lui donner à dîner à
 Belleville , peu de temps après la mort de
 Madame F**.*

Mon ami , dans quel lieu désirez-vous venir ?
 Ce séjour , qui jadis eut pour moi tant de charmes ,
 N'est qu'un triste dépôt de regrets & de larmes ,
 Et vous y recevoir ce seroit vous punir.
 Hélas ! avec F** ma gaieté s'est éteinte ;
 Le chagrin en silence y grave son empreinte ,
 Il répand ses brouillards sur le jour le plus beau.
 Nous ne portons la main sur nos roses nouvelles ,
 Que pour nous occuper à parer le tombeau
 De l'objet qui nous livre aux douleurs éternelles.

Mais les cœurs affligés ont besoin des bons cœurs ;
 J'accepte les bontés que vous m'avez offertes ;
 L'amitié défolée, & qui vit dans les pleurs,
 Implore l'amitié pour réparer les pertes.

A MADAME DE***,

*Qui me demandoit comment elle feroit à Paris ,
 pour être, en arrivant , à la mode.*

A point nommé vous devez vous instruire
 Des circonstances & des cas
 Où vous devez vous faire écrire ;
 Par ce moyen , on fait sans embarras
 Des visites qu'on ne fait pas.
 L'usage de la politesse
 Vous apprendra d'abord
 Quel degré de tristesse
 Vous devez prendre à telle ou telle mort ,
 Combien de temps on doit pleurer à la campagne
 Le mari dont jamais on ne fut la compagne.
 Le grand savoir du cérémonial
 Fixe le terme de l'absence ,
 Et quand l'affliction peut avec bienféance
 Permettre qu'on donne le bal.



 TRADUCTION EN VERS

*D'une Lettre de J. JACQUES , de sa Nouvelle
Héloïse , sur le Suicide.*

QUOI ! pour n'avoir ni rang ni nom dans ta patrie ,
Es-tu moins soumis à ses loix ?

Tous tes concitoyens sur tes jours ont des droits ,
Et tu leur dois l'usage de ta vie.

L'amour de ton pays doit arrêter ta main ;
Attends patiemment l'heure où la mort arrive ;
Celle que l'on se donne est honteuse & furtive ,
C'est un vol fait au genre humain.

Mais , me dis-tu , la vie est inutile & triste.

Connois-toi mieux en vanité ;

Tout homme , & même toi , foible & mauvais
sophiste ,

Est utile à l'humanité ,
Par cela même qu'il existe.

Jeune homme , tu m'es cher , & je plains ton erreur :

Si dans ton ame encor quelque sentiment crie ,

Je prétends parler à ton cœur ;

Je veux t'attacher à la vie ,

Et t'en faire sentir le charme & la douceur.

Quand tu voudras la perdre , alors dis en toi-même :

Faisons encor du bien avant que de mourir ;

Recherche avec un zele extrême

Des indigens à secourir ;

Auprès de moi fers-leur de guide ,
 Dans ma maison conduis ces malheureux ,
 Que mon abord effarouche , intimide.
 Je t'offre mon crédit & ma bourse pour eux ,
 Comptes-y pour tous ceux qui sont dans la détresse ;
 C'est en l'employant bien qu'on prise sa richesse.
 Si ton cœur , pénétré d'un plaisir si touchant ,
 En le goûtant ne se sent pas renaître ,
 En faisant des heureux , si tu veux cesser d'être ,
 Je ne te retiens plus , meurs , tu n'es qu'un méchant.

A MADAME DE*** ,

Qui me demandoit si elle ne me gênoit point.

DEMEUREZ avec nous , je vous remercierai ,
 J'entrerai , sortirai , viendrai , m'absenterai ,
 Sans vous faire jamais d'excuse ;
 Je veux que vous soyez aussi libre que moi ,
 Voilà comme il faut qu'on en use
 Pour faire bien les honneurs de chez soi.
 Restez , si vous prenez du goût à cette vie ;
 Partez , si vous craignez l'ennui.
 Être avec son ami sur la cérémonie ,
 C'est , d'une manière polie ,
 L'avertir qu'il n'est pas chez lui.



V E R S

S U R L' A M I T I É.

R E G N E sur nous , douce Amitié ,
 Tu consoles l'hiver de l'âge ,
 Tu fais ennoblir la pitié ,
 Tu viens au secours du courage.
 Le tourment d'un cœur se soulage ,
 Quand une tendre amie en ressent la moitié.
 Le plaisir n'est plaisir que lorsqu'on le partage.
 Règne sur nous , douce Amitié.

A M A D A M E D E * * * ,

Sur un Papillon qu'elle avoit attrapé.

U N papillon est semblable à l'Amour ;
 L'un vole autour des fleurs , & l'autre autour des
 Belles ;
 L'un promet le bonheur , l'autre annonce un beau
 jour.
 Amour & papillons sont devenus fideles ,
 Ils cessent de voler , vous les enchaînez tous ,
 Et la rapidité des ailes
 Ne semble être qu'au temps qu'on passe auprès de
 vous.



P E N S É E S

Sur les Gouverneurs d'enfans.

L'ÉTAT de Précepteur, qu'on couvre de mépris,
Exige des vertus qui ne sont point à prix ;

Il n'est qu'un homme de génie ,

En qui l'on puisse espérer de trouver

Cette clarté douce qui vivifie

Et l'esprit & le cœur qu'on prend soin d'élever.

Il n'est qu'un ami vrai , sincère ,

Qui puisse avoir le sentiment

Et le zèle d'un tendre père.

Croyez-vous que cela se rencontre aisément ?

Pour de l'argent il n'y faut pas prétendre ;

Car le génie enfin n'est point à vendre ,

Encore moins l'attachement.



AU BARON DE***,

Vous avez vu chez le Batave
Un peuple sensé, mais épais,
Libre, Républicain, de son comptoir esclave,
Rapportant au commerce & la guerre & la paix;
Des beaux-esprits sans avoir de culture,
Avides fermiers des Auteurs,
Et n'aimant la Littérature
Que pour en être les facteurs.
Les Anglois, trop profonds pour savoir être aimables,
Sur les moindres objets adroits à discuter,
Ne se piquant jamais que d'être raisonnables,
Calculent le bonheur au lieu de le goûter.
O Souverains ! voyagez tous en France,
C'est là qu'on adore les Rois ;
Nous leur offrons toute notre existence ;
Leur nom seul sur notre ame a la force des loix.
Ce n'est qu'un Prince monarchique ,
Mais nos biens, mais nos jours, mais nos cœurs
sont à lui ,
C'est notre bien-aimé, c'est un pere, un appui ;
S'il en croit notre amour, c'est un Roi despotique.



SUR LES ROIS.

JAMAIS dans ses penchans un Roi n'est combattu ;
Entre son trône & la vertu
Le sort semble avoir mis d'éternelles barrières.
Dans sa Cour les Vices au guet
Ne lui montrent jamais l'humanité qu'en laid.
Les hommes & les Rois ne se rencontrent gueres :
La Flatterie , adroite à tendre ses filets ,
Autour des Trônes se promene ,
Et dépose dans les Palais
L'écume de l'espece humaine.
Rarement quand on regne on est aimé pour soi ,
Il faut voir des Etats dont on n'est pas le maître ;
Si l'on s'y voit loué , c'est qu'on est fait pour l'être ,
Et l'on goûte un plaisir tout nouveau pour un Roi.
On élève son rang , il entre dans la classe
De ces particuliers respectés & chéris ,
Qu'on n'encense jamais pour avoir une grace ;
Et l'on a des amis au lieu de favoris.



A MADAME DE***,

*Qui me marquoit que Madame de POMPADOUR
me savoit gré d'avoir accompagné M. le Duc de
PRASLIN dans son exil.*

T
O U J O U R S près d'un ami les heures fortunées
Transforment en plaisir un devoir qu'on chérit.
Sans ennui, sans langueur, sans abus de l'esprit,
Dans un commerce sûr on passe ses journées;
La confiance en est le garant & le prix,
Tout prend du sentiment le rendre coloris.
Le bonheur n'est connu que des âmes bien nées;
Je le fais, je l'éprouve, & je m'en applaudis.
D'un Ministre alarmé, d'un Ami respectable
J'ai voulu partager & la peine & l'état.
Je ne veux point m'en faire une vertu d'éclat;
En me rendant heureux, je me rends estimable:
Je me devois à lui dans cet événement;
Il a lu dans mon cœur, voilà ma récompense;
J'ai fait ce que prescrit la loi du sentiment,
Le malheur est l'instant de la reconnoissance.
Pour prouver qu'un ami l'est véritablement,
L'occasion est peu commune;
Pouvoir donner un trait de son attachement,
Est à mes yeux une bonne fortune:
Quiconque fait penser sera mon partisan.
J'ai cru, quand le devoir dirigeoit ma conduite,

N'être que vertueux, & j'étois courtisan ;
 Je fais que POMPADOUR m'en a fait un mérite ,
 Les bonnes actions lui paroissent son bien.
 La sensibilité, dont elle est le modele ,
 En rend tous les effets des titres auprès d'elle ,
 Et ce qui part du cœur a des droits sur le sien.

R É F L E X I O N.

CHACQUE Royaume est une banque ,
 L'amour du peuple en fait toucher les droits ;
 Il ne faut qu'un rien quelquefois
 Pour que l'opération manque ;
 C'est le grand œuvre pour les Rois.
 Si la naissance est inégale ,
 La bienfaisance fait rapprocher l'intervalle ;
 C'est acquérir des fonds que d'aimer ses sujets ;
 Et la tendresse filiale
 Est la pierre philosophale
 Qui fait d'un Souverain goûter tous les projets.



A P O T H É O S E D' H É B É.

ENVIRONNÉ des superbes Déesſes ,
 Jupiter bâilloit dans les Cieux ;
 Leur eſprit grave & nul , leur ton impérieux ,
 Dès ce temps-là figuroient nos Duchefſes,
 Meſdames , recevez mon éternel adieu ,
 Leur dit un beau matin le Maître du tonnerre.
 J'apprends qu'on ſ'amuſe ſur terre ,
 Tandis que je m'ennuie avec vous comme un Dieu.
 Dans l'uniformité perdant mon exiſtence ,
 Je ne connoiſſois plus que le poids de mon rang ,
 Et ſur mon trône d'or , que le reſpect encenſe ,
 Je ceſſois d'être un Dieu ; j'étois indifférent.
 J'ai découvert une jeune mortelle ,
 Senſible , aimable , vraie , & ſur-tout naturelle ;
 Son teint , où l'on ne voit de fard que la candeur ,
 De ſon ame naïve eſt l'image fidelle ;
 Elle a renouvelé mon cœur ,
 Et je redeviens Dieu quand je ſuis auprès d'elle.
 C'eſt ſur ce tendre objet que mon choix eſt tombé ;
 En un mot , dans le Ciel je vais placer HÉBÉ.

Fi ! ces paroles indécentes
 Attaquent le genre nerveux ,
 S'écria le Corps vapoureux
 Des Divinités glapiſſantes.

A cet excès Jupiter s'oubliera !
 A ses soupers il permettra qu'on rie !
 Sa dignité disparaîtra.

L'étiquette toujours prétend qu'un Dieu s'ennuie :
 Nous le verrons amoureux en effet
 D'une simple mortelle , il est vrai , fort jolie ;
 C'est un passé-droit qu'on nous fait.

Mesdames , mon choix vous outrage ,
 Répondir Jupiter sans se mettre en courroux ;
 Mais , si vous faites bien , offrez un juste hommage
 A la Beauté qui rend tous vos cœurs si jaloux ;
 Je crois HEBÉ plus Déesse que vous ,
 Puisqu'elle me plaît davantage.

AU ROI STANISLAS.

VOILA les fleurs qu'on doit au modèle des Sages ;
 Grand Roi ! tu fais gagner nos cœurs par tes vertus ,
 Et les former par tes Ouvrages :
 Une plume en tes mains est un sceptre de plus.
 La tendre Humanité t'apprend ce que nous sommes ;
 C'est pour nous rendre heureux que tu dictes des loix.
 Lorsque l'on a le cœur plein du Livre des Rois ,
 On écrit comme toi des Livres pour des hommes.



A MON FRERE,

*Qui vouloit que je lusse une Piece en grande
Compagnie.*

MAIS, mon frere, voyez le triste personnage
Qu'à la honte du goût fait dans une maison
Un Auteur de profession.
On le prie à dîner pour lire son Ouvrage :
Entouré des Beautés & des Sots du quartier ,
Dont la naissance est noble & le cœur roturier :
Dans le monde ignorant machines végétantes ,
Futiles répertoirs des sottises courantes ,
Qui pensent que l'on est Poète par métier ,
Ne pouvant rien placer dans leurs stériles têtes ,
Proférant au hasard quelques mots découfus ,
Regardant un Auteur avec de grands yeux bêtes ,
Ils sont aussi surpris que si c'étoit Comus :
De plates questions tour à tour on l'assomme ,
On l'humilie en le fêtant ;
On ne lui parle enfin jamais qu'on ne le nomme ,
Et s'il ouvre la bouche , on trouve surprenant
Qu'il s'exprime comme un autre homme.
La lecture se fait ; on écoute d'abord :
A la troisieme ou quatrieme scène ,
Entre un valet marchant bien fort ;
Jette le cabaret , se fait gronder , & sort.

On ne remarque plus comment le plan s'enchaîne
 La Maîtresse se pâme , & le mari s'endort.
 Par les réflexions les scènes sont coupées,
 Et l'intérêt périt , noyé dans les propos.
 Quelques petits Abbés , agréables poupées ,
 Perdent le fond de vue , & critiquent des mots ;
 On croit voir un sens louche aux choses les plus
 claires ,
 Et dans aucun parti bien loin d'être affermi ,
 L'Auteur , embarrassé par les avis contraires ,
 Abonde de conseils , & n'a pas un ami.

V E R S

A M. LE DUC D'AIGUILLON,

Qui venoit d'être fait Ministre de la Guerre.

QUAND des menteurs titrés , bas & pleins d'ar-
 rogance ,
 Viennent vous entourer avec complimens faux,
 Moi , je viens à votre repos
 En faire un de condoléance.



V E R S

*Au nom de M. de BOULOGNE à Madame de
CAZE DE LA BAUVE, Intendante de
Bretagne, en lui envoyant un Nécessaire.*

ON voit tout Paris abonder
De Nécessaires inutiles ;
Sots , importuns , & mal habiles ,
S'empressant à vous obséder :
Leurs offres inconsiderées
Ne causent que des embarras ,
Et sur vos marches mesurées
Les leurs traversent tous vos pas ,
Arrivant dans votre Intendance ,
Pour vous servir à contre-temps ,
Vous rencontrerez l'affluence
De Nécessaires assommans.
Je vous en donne un plus commode ;
Vous trouverez dans celui-ci
Tout ce qu'imagina la mode ,
C'est un Nécessaire d'ami.
Si ce présent vous intéresse ,
J'en tiens de vous un plus flatteur ;
Les garans de votre tendresse
De mes jours forment la douceur ;
E e ij

Vous rendez ma vie une fleur ,
Que votre sentiment caresse ,
Et je vous dois , charmante niece ,
Le nécessaire du bonheur.

V E R S

Sur ma Maison de Belleville.

SI quelque homme bien riche achetoit ce lieu-ci ,
A la simplicité préférant la parure ,
Payant au poids de l'or le faux goût & l'ennui ,
Il emmeneroit , chose sûre ,
Un grand Architecte avec lui ,
Qu'il paieroit chèrement pour gâter la Nature.





CHANSONS.

L E S
AMOURS INFORTUNÉS
D U
COMTE DE COMMINGE,
ROMANCE (*).

L O I N d'ici , cœurs faux & parjures ,
Qui de l'Amour faites un art ,
Je veux des oreilles plus pures ,
A mes chants vous n'avez point part-
Mortels , qu'un feu divin anime ,
Ecoutez votre Maître , adorez ses rigueurs ,
Plaignez une tendre victime ,
De COMMINGE avec moi déplorez les malheurs.



Quel instant pour un cœur sensible !
Ce modele des vrais Amans

(*) Cette Romance parut d'abord sous le nom de M. de la Valiere ; elle est de M. l'Abbé de Voisenon , qui l'a corrigée depuis.

Apprend l'événement terrible
 Qui va causer tous ses tourmens.
 O Ciel ! je perds ce que j'adore ,
 ADELAÏDE est morte , & je puis voir le jour !
 Mon cœur la fera vivre encore ,
 Je veux éterniser mes pleurs & mon amour.



Il abhorre l'air qu'il respire ,
 Et , le désespoir dans le cœur ,
 Suivant un funeste délire ,
 Il vole en ce séjour d'horreur ,
 De la mort affreuse peinture ,
 Que la douleur amère offre à l'esprit troublé ,
 Et que fit exprès la Nature
 Pour être consacré par l'Amour désolé.



Rempli d'une image adorée ,
 Ayant toujours devant les yeux
 Une Amante défigurée
 Par le trépas le plus hideux ,
 RANCÉ , dans ce lieu solitaire ,
 Avoit voulu laisser un triste monument.
 C'est là que COMMINGE s'enterre :
 Un silence éternel y nourrit son tourment.



ADELAÏDE , ce silence
 Craindra de troubler ma douleur ;
 Le voile de la pénitence
 N'en servira qu'à mon ardeur.

Brûlé, consumé de ma flamme ,
Aux traits du désespoir dévoué pour jamais ,
J'y vais abandonner mon ame
Sous le masque trompeur de la plus sainte paix.



Et plus malheureux & plus tendre ,
Cet Amant , plein de ses amours ,
Sous le cilice & sur la cendre
Trois ans entiers traîna ses jours.
Les habitans du même asile ,
Ces spectres animés , images de la mort ,
Souvent le rendent immobile ,
En retraçant l'objet dont il pleure le sort.



Il entend la cloche fatale
Qui rassemble tous les reclus ,
Pour assister d'une ame égale
A la mort d'un de ces élus :
Un intérêt involontaire
Le surprend tout à coup ; mais un tendre retour
Lui cause un repentir sincère
D'un sentiment qui semble offenser son amour.



Suivant un respectable usage ,
Il se prosterne en frémissant ;
Hélas ! que devient son courage ,
Qui peut peindre ce qu'il ressent ,
Lorsque son oreille est frappée
De cette voix si douce & si chère à son cœur :

Toute son ame est absorbée ;
 Dans ses veines son sang s'arrête de douleur.



Immobile, en proie à sa peine ,
 Entendant des sons si chéris ,
 Il retient jusqu'à son haleine ;
 La surprise étouffe ses cris ;
 Une voix éteinte & tremblante
 Prouve qu'ADELAÏDE approche de la mort ;
 Alors, d'une bouche expirante ,
 Ces mots interrompus sortent avec effort.



O ! mes Peres, je suis indigne
 Du titre dont vous m'honorez ,
 Et j'ai fait un abus insigne
 De l'habit que vous révérez ;
 Je ne suis qu'une péchereffe ,
 Qu'un sentiment profane a conduite en ces lieux ;
 COMMINGE eut toute ma tendresse ,
 Mais nos parens cruels traverserent nos feux.



On le fit avec violence
 Languir dans la captivité ;
 Le prix de mon obéissance
 Devoit être sa liberté.
 Mon hymen prouva ma constance ;
 Le sujet le plus fait pour être détesté
 Obtint de moi la préférence ,
 Et c'étoit rendre hommage à la fidélité.

Mais de sa liberté rendue
Mon Amant ne crut profiter ,
Qu'en se présentant à ma vue.
En vain je voulus l'éviter.
Plein de la douleur la plus vive ,
Un jour il répandoit des pleurs à mes genoux ;
Mon tyran implacable arrive ,
COMMINGE me défend, & blesse mon époux.



Il fuit , quoique blessé lui-même ,
Et mon époux revint au jour ;
Aussi-tôt sa fureur extrême
Me renferme dans une tour.
Je n'y voyois point la lumière ;
Et répandant par-tout le faux bruit de ma mort ;
A toute la Nature entière
L'inhumain déroba les horreurs de mon sort.



A des maux affreux condamnée ,
Le plus cruel de mes tourmens
Fut d'ignorer la destinée
Du plus aimable des Amans.
Je crus voir la fin de mes peines
Lorsqu'on vint m'annoncer la mort de mon tyran ;
Dans l'instant on brisa mes chaînes ,
Je sentis pour COMMINGE un bonheur aussi grand.



Dans mon ardeur impatiente ,
Je ne me confiai qu'à moi

Pour la recherche intéressante
D'un Amant digne de ma foi.
Je flattois mon ame inquiète,
Et je crus que , touché d'un sentiment si pur ,
Pour me découvrir sa retraite ,
L'Amour en m'éclairant seroit un guide sûr.



Ma résolution fut prise ,
Et sous l'habit d'un Cavalier ,
Plus libre pour mon entreprise ,
Je commençai de voyager.
Tout aigrit ma douleur profonde ;
L'homme le plus charmant & le plus adoré
Etoit oublié dans le monde ,
A peine savoit-on s'il avoit respiré.



Ce désert s'offrit à ma vue ;
Et , sans former aucun dessein ,
L'attrait d'une force inconnue
M'entraîna dans ce Temple saint.
De douleur je fus abîmée ,
Lorsque , parmi les voix qui chantoient le Seigneur ,
J'en connus une accoutumée
A séduire mon ame , à pénétrer mon cœur.



Je crus d'abord m'être trompée ;
Je crus que par la passion
L'imagination frappée
M'avoit fait cette impression :

Mais , hélas ! malgré les ravages
Que les austérités, la douleur & le temps
Avoient gravés sur son visage ,
Je distinguai bientôt l'idole de mes sens.



Mon Dieu ! mes murmures impies
N'armerent point votre courroux !
Vos bontés , toujours infinies ,
Daignèrent m'appeler à vous ;
Je fus mise au rang des Novices :
Mais bien loin de sentir un excès de ferveur ,
Je portois aux saints exercices
Un cœur tout occupé d'une profane ardeur.



Cette solitude effrayante
Renfermoit ce qui m'étoit cher ;
Quelle volupté consolante ,
Qué de respirer le même air !
Je n'osai m'en faire connaître ;
Il troubloit mon repos , je respectai le sien :
Mais un triste hasard fit naître
Un instant où mon cœur perdit tout son soutien.



Le jour où , bravant la Nature
Pour voir tranquillement la mort ,
Vous creusez votre sépulture ,
Il remplissoit avec transport
Cette pieuse barbarie.
J'approchai de plus près , il me perça le cœur ,

Et mes sanglots m'eussent trahie ;
Ma fuite déroba les cris de ma douleur.



Je vins , contrite & pénétrée ,
Prier le Seigneur ardemment
Que mon ame fût éclairée
Pour le repos de mon Amant.
Oui , mon Dieu , mes vœux , mes alarmes ,
Voulurent pour lui seul fléchir votre courroux ;
Pour lui seul je verfois des larmes ,
C'étoit son intérêt qui m'amenoit à vous.



Vous exauçâtes ma priere ,
Toute profane qu'elle étoit ,
Et je dus à votre lumière
La paix que mon cœur ignoroit.
Pour laver mes fautes immenses ,
Je passai dans les pleurs & les jours & les nuits ;
Je vous demandai des souffrances ,
Vous me fîtes tomber dans l'état où je suis.



O toi ! de mon erreur funeste
Trop cher auteur , trop cher Amant ,
Leve les yeux , vois ce qui reste
D'un objet aimé follement ;
Pense à ce moment redoutable ;
J'y touche du trépas je ressens les horreurs ,
Hélas ! le tien inévitable ,
Bientôt.... peut-être.... Adieu , COMMINGE, ... adieu ,
je meurs.

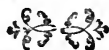
COMMINGE perd ce qu'il adore :
 Il voit ses traits défigurés ,
 Sur sa bouche entr'ouverte encore
 Il fixe des yeux égarés ;
 Son air imprime l'épouvante ;
 Il s'arrête , il s'élance , il retombe soudain ;
 Cherche l'ame de son Amante ,
 On diroit qu'il la veut recueillir dans son sein.



Arrête , arrête , Dieu terrible ,
 En vain tu réclames tes droits :
 Pour punir un cœur trop sensible ;
 En vain la mort vole à ta voix ;
 Elle va couronner ma flamme.
 A ces mots , un effort de rage & de douleur
 De ses jours vient couper la trame ,
 Et l'Amour gémissant s'envole de son cœur.



Ce saint lieu retentit de plaintes ,
 On entend des cris , des clameurs ;
 Toutes les ames sont atteintes
 Du plus horrible des malheurs.
 La Piété , sensible aux larmes ,
 Dépôsa ces Amans dans un même tombeau ;
 Et l'Amour , détestant ses armes ,
 Dans ce triste sépulcre éteignit son flambeau.



CHANSON

D'un enfant de sept ans , qui appeloit Mademoiselle QUINAULT sa femme.

MA femme , apprenez-moi pourquoi
L'excès de ma tendresse ,
De l'enfance , quand je vous voi ,
Corrige la foiblesse ,
Et mon cœur , qui me met en presse ,
Tient un plus grand espace en moi :
C'est un certain je ne fais qu'est-ce ,
C'est un certain je ne fais quoi.



C'est à vous dont je suis la loi ,
A vous que je m'adresse ;
Dans le cas , vous pourriez , je croi ,
Devenir ma Maîtresse :
Afin que mon embarras cesse ,
Je vous demande de l'emploi ,
Je cherche un certain je ne fais qu'est-ce ,
Je cherche un certain je ne fais quoi.



CHANSON

AIR : *Quand vous entendrez le doux Zéphyr.*

L'AMUSEMENT est pour la santé
Ce que Zéphyr est pour une rose ,
Qui la caresse & fait sa beauté
Après qu'elle est éclosé.

Du vrai plaisir
Cherchez à jouir ;
Par sa douce haleine l'air devient sain ,
Et sa présence
Vaut l'ordonnance
Du Médecin.

L'Amour trop sombre est un vent d'hiver
Qui fait des bois tomber la verdure ,
Et les vapeurs dont il charge l'air
Détruisent la Nature.



AUTRE , sur le même Air.

DE nos faux Dieux les portraits vantés
M'avoient paru trop peu vraisemblables :
Vous les changez en réalités ,
Ils ne sont plus des fables.
Au Dieu d'Amour
Vous rendez le jour ;
Nos yeux par vos charmes sont prévenus ;
Et l'on croit sûre
Cette ceinture
Que portoit Vénus :
On voit Cythere où vous vous montrez ;
Vous paroissez , les Plaisirs s'avancent ,
Et dans vos pas vous nous apprenez
Comme les Graces dansent.



CHANSON

CHANSON

A MADAME DE***,

*En lui donnant un porte-feuille.*AIR : *De tous les Capucins du Monde.*

Pour bouquet , le Dieu de Cythere
Vous donne le sceau du mystere ;
Ne fait-il pas bien de vouloir
Vous charger de garder ses titres ?
Comme vous les faites valoir ,
Ayez en dépôt ses regîtres.



A Vénus si l'on rend hommage ,
On aime mieux votre partage.
Vous avez vos droits toutes deux ;
Mais vos conquêtes sont plus belles ;
Vénus rend les Amans heureux ,
C'est vous qui les rendez fideles.



COUPLETS

*Chantés par les enfans de Monsieur le Duc de
NOAILLES à Madame la Duchesse de la
VALLIERE.*

AIR : *Charmante Gabrielle.*

U NE famille tendre ,
Dans ce jour de bonheur ,
S'empresse de vous rendre
Le tribut du bon cœur ;
L'Amitié , toujours prête ,
En vous fêtant ,
Reçoit de vous la fête
En vous voyant.



Amuser ce qu'on aime
Est un charme bien doux :
C'est un délice extrême
Que nous sentons pour vous ;
En vous tout intéresse ,
Tout fait jouir ,
Le devoir qu'on caresse
Devient plaisir.



Gaieté digne d'envie
File & soutient vos ans ;

Et votre heureuse vie
Est toujours au printemps.
Sans nuage & sans ombre,
Vos jours chéris
Egaleront le nombre
De vos amis.

CHANSON,

AIR : *Tout va cahin, caha.*

SANS dépenser ,
C'est en vain qu'on espere
De s'avancer
Au pays de Cythere ;
Femme en courroux ,
Mari jaloux ,
Grilles , verroux ,
Tombent sur vous ;
Le chien vous poursuit comme loup ;
Le temps n'y peut rien faire.



Mais si Plutus entre dans le mystere ,
Grille , ressort ,
Tombent d'abord ;
Le chien s'endort ,
Le Mari fort ,
Femme & soubrettes sont d'accord ;
Un jour finit l'affaire.

LE BRACONNAGE,

CHANSON.

AIR : Je suis un pauvre Maréchal, &c.

L'AMOUR est un vrai Braconnier ,
On perd le temps à l'épier ,
Il met en défaut les Minerves ;
Il chasse de jour & de nuit :
Ses fusils ne font point de bruit ;
Il va sur toutes les réserves ,
Chut , chut , chut ,
Droit au but ,
Ce Dieu tire ;
Mais ce n'est jamais pour détruire.



Fillettes , craignez le chasseur ,
Sa finesse est dans sa douceur ,
Il n'est soumis que pour surprendre ;
Il peint tous les objets en beau ,
Et le bonheur est son appeau ;
Un cœur naïf s'y laisse prendre.
Doux , doux , doux ,
Tous ses coups
Vous caressent ;
Mais en caressant ils vous blessent.



Quand il détourne une Beauté ,
Il cherche avec avidité
D'un pied léger la trace empreinte ;
Pour gaulis il a des berceaux ,
Pour cors de chasse , les oiseaux ,
Et le mystere fait l'enceinte :
 Bas , bas , bas ,
 Pas à pas ,
 En silence ,
Il cache ses traits & s'avance.



De fatigue il paroît rendu :
La Belle croit qu'il s'est perdu ,
Lui rend la main & le console.
L'enfant , pressé contre son sein ,
En profite pour son dessein ,
Y laisse une fleche & s'envole.

 Quel malheur !
 Ah ! le cœur !
 Je succombe :
Et l'Amant vient quand elle tombe.



Braconniers que ce Dieu conduit ,
Il faut chasser à petit bruit :
Que l'on se moque des défenses ,
Toujours l'audace est un vrai don ;
On ne mérite le pardon
Qu'en multipliant les offenses.

 Mais , mais , mais ,

Paix , paix , paix ,
Voilà comme
Un Braconnier est honnête homme.

A M A D A M E

LA DUCHESSE DE CHOISEUL ,

*En lui envoyant des boîtes de bergamotte pleines
de bonbons , sur lesquelles étoit peint l'Amour.*

AIR : *Il faut , quand on aime une fois , aimer toute sa vie.*

DANS tous les différens métiers
L'Amour est reçu maître ,
C'est le premier des bonbonniers :
Depuis qu'il vous fit naître ,
L'Hymen est son associé ;
L'objet qui les rassemble
Est un bonbon que par moitié
Ils partagent ensemble.



Adorateur de vos attraits ,
L'Amour s'offre à vous peindre ;
Il veut , en rendant tous vos traits ,
Se faire aimer & craindre.
Ce portrait , fait pour engager ,
Affermira son regne ,
Et c'est le fidele Berger
Qui fera son enseigne.

COUPLETS

*Pour l'Abbesse du Lys , qui s'appelle
ANTOINETTE.*

AIR : *Nous jouissons dans nos hameaux , &c.*

OUVREZ les yeux sur vos enfans ,
Mere sensible & tendre ;
Nos cœurs inspirent nos accens ,
Aimez à les entendre.
Le bonheur répand sur ce jour
Une douceur parfaite ;
Il vient pour fêter notre amour ,
Quand il fête ANTOINETTE.



La Nature , pour vous tenter ,
Vous orna de ses charmes ;
La Grace , pour y résister ,
Vous confia ses armes ;
Vous échappant aux vains regrets ,
Dans une paix profonde ,
Vous offrez à Dieu des attraits
Qu'eût désirés le monde.



Votre Patron , dans ses combats ,
Ne se vit point abattre ;

F f iv

Mais alors vous ne viviez pas :

ANTOINE put combattre.

Les plus douces illusions

Ne pouvoient pas l'atteindre ;

Vous eussiez des tentations

Été la plus à craindre.



De vos ans le paisible cours

Est le soutien des nôtres ;

Le Ciel termineroit nos jours,

S'il nous privoit des vôtres :

Tendres rameaux qu'on voit fleurir

Lorsque l'arbre s'élève ,

Et qu'on voit bientôt se flétrir

Si le tronc perd sa sève,



CHANSON

*Pour la fête de M. le Comte De *** ,*

AIR : *Que ne suis-je la fougere , &c.*

Pour CHARLE ici tout s'apprête ,
Le bonheur a pris son nom :
De la gaieté c'est la fête ,
CHARLE en est le vrai Patron.
Pour bouquet elle lui donne
Le plaisir comme une fleur ,
Et tout ce qui l'environne
Participe à sa couleur.



Il respecte sa parole ,
Lorsqu'il veut bien l'engager ;
CHARLE n'est jamais frivole
Quand il s'agit d'obliger :
Mais plus tempérant à table ,
Qu'il y montre moins d'ardeur ,
Ou qu'il ait , ce Prince aimable ,
L'estomac comme le cœur.



Nouvel Astre de la France ,
Nous lui devons nos beaux jours ;
Nous en sentons l'influence
Dès qu'il commence son cours.

Soleil naissant , digne élève
De ses augustes aïeux ;
C'est un jour doux qui s'élève
Pour éclairer des heureux.



Quand du casque de Bellone
Les Graces parent son front ,
Son oisiveté l'étonne
Et lui paroît un affront :
Il voudroit , plein de courage ,
A la tête des Guerriers ,
Que les roses de son âge
Se changeassent en lauriers.



Il attend les circonstances
Pour être CHARLE le Grand ;
La paix unit les Puissances ,
Et ce sont nos cœurs qu'il prend.
Mais si Mars trouble la terre ,
Nous dirons en l'admirant ,
Soit en paix ou soit en guerre ,
C'est CHARLE le Conquérant.



CHANSON.

AIR : *Hélène dans la Rosière*, &c.

C
ONSTANCE,
Quand on cherche à l'exalter,
S'offense,
Et croit qu'on veut la flatter.
Si l'on craint d'aimer,
Il faut fuir sa présence;
C'est pour nous charmer
Que les talens lui doivent leur puissance.
Constance
De l'aimer fait vainement
Défense,
Tout Ami devient Amant;
Les yeux sont pris par sa figure,
Les cœurs le sont par son esprit;
Elle ne doit qu'à la Nature
Secrets que jamais l'Art n'apprit.
Dès qu'on la voit paroître,
Aussi-tôt on est blessé;
Vient-on à la connoître?
On se trouve fixé.
L'Amour même en fit une élève
Pour attaquer la liberté;
Le caractère en elle acheve
Le triomphe de la beauté.

Constance
 Feroit faire de bon cœur
 Dépense
 De ce qui mene au bonheur.

CHANSON

*Faite à table chez l'Abbé de Saint-Pierre , à
 Avalon , où étoient plusieurs jolies femmes.*

AIR : *Il faut quand on aime , &c.*

CHEZ un Ami de quarante ans
 Enfin je me retrouve ;
 L'Amitié , ce trésor du temps ,
 Sait tout ce que j'éprouve.
 Le sentiment me rajeunit ,
 Et j'échappe à mon âge ;
 Graces , qu'ici l'on réunit ,
 Vous achevez l'ouvrage.



Employons bien tous nos momens
 Pour vieillir sans tristesse ;
 Avec des objets si charmans
 On tient à la jeunesse ;
 Du Printemps aimons la couleur ,
 En voici les modeles ;
 Du moins respirons-en la fleur
 En nous approchant d'elles.

CHANSON

*Pour le Mariage de Mademoiselle de M***
avec Monsieur de T***.*

AIR : *J'aime une ingrate Beauté, &c.*

HYMEN, sur les autres Dieux
On te doit la préférence ;
Par toi l'Amour est heureux ,
Il touche sa récompense :
Loin que la volupté
De ton bruit s'épouvante ,
Ta douce austérité
Rend sa part plus piquante.



Tu permets à la Beauté
De déclarer sa tendresse ,
Et ton voile respecté
Change en vertu sa foiblesse :
A ceux que ton pouvoir
Dans tes liens engage ,
Tu prescris pour devoir ,
Les plaisirs du bel âge.



Tu te mires dans la fleur
De la modeste Emilie :

Par le fard de sa pudeur
Sa jeunesse est embellie.
Au brillant fils de Mars
Minerve la présente ;
De l'Amour & des Arts
C'est l'union charmante.

AUX DEUX ÉPOUX.

Tenez le bonheur chez vous,
Dans le Monde il s'évapore ;
Vous le trouverez plus doux,
Si votre amour le colore :
Variez ses attraits
Pour embellir la vie ,
Et donnez des sujets
A notre Académie (*).

CHANSON.

QUAND je vois des Guerriers l'épée étincelante
S'avancer avec éclat
Dans une marche brillante ,
Je voudrois être Soldat.
Ministre affreux de Bellone ,
Lorsque la Mort , dans un combat ,
Frappe les rangs qu'elle moissonne ,
Je ne veux plus être Soldat.

(*) Académie de Peinture.

Quand mon oreille entend la trompette éclatante,
 Quand le courfier se débat
 Et mord sa bride écumante,
 Je voudrois être Soldat.
 Mais quand il s'emporte & se cabre
 Sous le cavalier qu'il abat,
 Mourant sous le tranchant du sabre,
 Je ne veux plus être Soldat.



Quand le Guerrier vainqueur pénètre dans des caves
 Pour boire un vin délicat,
 Je me mets au rang des braves,
 Je voudrois être Soldat.
 Mais, au milieu du feu qui roule,
 Lorsqu'il couche sur un grabat,
 Et qu'on le pend pour une poule,
 Je ne veux plus être Soldat.

CH A N S O N

*Sur la naissance de M. de T***.*

AIR : *Charmante Gabrielle*, &c.

LE jour de ta naissance
 Préparoit mon bonheur,
 Et notre intelligence
 Devoit remplir mon cœur:
 Lorsque l'on te couronne,
 J'en sens l'effet;

Les lauriers qu'on te donne
Font mon bouquet.



Tous les bons cœurs se tiennent,
Leur intérêt n'est qu'un ;
Du bonheur qu'ils obtiennent
Le partage est commun :
T***, quand on me chante
Est attendri ;
Quand c'est T*** qu'on chante,
On fête HENRI.



L'Amitié nous honore,
Suivons son doux penchant ;
C'est une belle aurore
Qui n'a point de couchant :
Le jour qui l'environne
Est sans déclin,
Chaque heure qu'elle sonne
Est son matin.



DISCOURS
ACADÉMIQUES.

DISCUSSION

CONCLUSION



DISCOURS

DE RÉCEPTION

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

*Prononcé le Samedi 22 Janvier 1763, par
M. l'Abbé de VOISENON, nommé à la
place de M. JOLIOT DE CRÉBILLON.*

MESSIEURS,

CETTE illustre Compagnie, où je trouve des Génies distingués dans tous les genres, est imposante, & m'intimide ; cependant une réflexion me rassure : on ne doit craindre que les esprits médiocres, ils dépriment sans cesse, & pensent gagner les rangs qu'ils refusent aux autres.

Les hommes supérieurs prêtent la main à ceux qui les contemplent sans pouvoir les

atteindre , & ne s'estiment vraiment grands que par l'élévation qu'ils donnent.

C'est ce que vous avez fait pour moi ,
MESSIEURS.

Touchés de mon zele & de mon empressement , vous avez daigné me placer parmi vous ; j'espère qu'en m'instruisant , vous voudrez bien accroître le nombre de mes amis. C'est alors que j'éprouverai de plus en plus que l'amitié est un trésor que l'on augmente à mesure qu'on le partage.

De l'attachement pour mes nouveaux devoirs , de l'amour pour les Lettres , du respect pour ceux qui les enrichissent ; voilà mes titres : j'ose dire que c'est assez dans un Corps où les talens sont unis aux vertus. Vous cultivez les uns , vous pratiquez les autres ; vous mettez en action ce que votre éloquence met en maxime ; vous plaignez les hommes sans les haïr , & vous ne les critiquez qu'en ne leur ressemblant pas.

Vous ne regardez point le titre d'hommes de Lettres comme un titre de présomption & d'indépendance , mais comme un moyen d'être plus doux , plus sociables , de vous communiquer vos lumières , & d'être unis ensemble par le besoin mutuel que vous avez les uns des autres.

Les Gens de Lettres sont liés par une chaîne qu'aucun événement ne peut rompre ; ils se conforment à l'ordre de l'esprit humain , qui de toutes les Nations n'en fait qu'une. Ils semblent , malgré la distance , rapprocher les climats par leur estime réciproque & la correspondance de leurs richesses littéraires ; & quand les peuples se détruisent , les Savans & les Sages , affligés pour l'humanité , mais toujours calmes & toujours sereins , vivent en paix , & ne sont ennemis que de nom ; ils appartiennent à la même République , & les talens les rendent concitoyens.

On participe à de si grands avantages lorsque l'on est admis parmi vous , MESSIEURS ! & c'est ce qui m'a fait tant désirer cet honneur ; mais je crains bien d'être humilié dans mon élévation même. Que de gens auroient trompé le Public , s'ils n'avoient pas eu l'imprudence de se mettre en vue !

Comment pourrai-je remplacer l'homme célèbre que la Nation regrette ? Je vois de lui à moi un intervalle immense.

Le grand Corneille & le tendre Racine venoient d'être plongés dans les ténèbres du tombeau ; leurs mausolées étoient placés aux deux côtés du trône qu'ils avoient occupé ; la Muse de la Tragédie étoit penchée sur l'urne

de Pompée , & fixoit des regards de désolation sur *Rodogune* , *Cinna* , *Phedre* , *Andromaque* & *Britannicus*. Elle étoit tombée dans une léthargie profonde ; son âme , usée par la douleur , n'avoit plus la force que donne le désespoir ; dans l'excès de son abattement , son poignard étoit échappé de ses mains. Un mortel fier & courageux , enveloppé de deuil , s'avance avec intrépidité , ramasse le poignard & s'écrie : *Muse , ranime - toi , je vais te rendre ta splendeur*. La Terreur entendit sa voix , & parut sur la Scène : *Tu me rappelles à la lumière , & ton Génie me donne un nouvel être* , dit-elle avec transport.

A ces mots , elle faisit une coupe ensanglantée , marcha devant lui , & fit retentir le Mont sacré du nom de CRÉBILLON. La Muse reprit ses sens , les cendres de Corneille & de Racine s'animerent , & leur Successeur fut placé sur le trône élevé entre les deux tombeaux.

La Mort impitoyable l'en a précipité ; mais cependant le trône n'est pas vacant. Un Génie rare , un homme unique depuis long-temps en soutient tout l'éclat. Puisse le nombre de ses années égaler la durée de ses triomphes ! le trône de Melpomene ne s'écrouleroit pas.

Rassurons-nous , MESSIEURS , de nouveaux Génies s'élèveront sans doute ; j'en ai pour

garant le monument que l'on élève à mon prédécesseur ; le marbre qui va transmettre à la postérité les traits du Sophocle François, fera naître des Poètes tragiques.

Ces grands hommes sont reproduits par les honneurs que l'on décerne à ceux qui ne sont plus ; & les regards des Rois sont pour les talens ce que les rayons du soleil sont pour les trésors de la terre.

Corneille avoit élevé l'humanité , Racine venoit de l'attendrir ; M. DE CRÉBILLON s'ouvrit une route nouvelle.

Hardi dans ses peintures, mâle dans ses caractères , grand dans ses idées , énergique dans ses vers , & terrible dans ses plans , il n'approcha de l'Hypocrène que pour teindre ses eaux de sang , & , sans copier ni Corneille , ni Racine , il adoucit les regrets qu'ils nous avoient laissés , & marcha presque leur égal.

Atrée & Thyeste , ce chef-d'œuvre d'horreur, fit une impression si forte, qu'on détourna les yeux. On la lut , on l'admira ; mais on n'en soutint la représentation qu'avec peine , & c'étoit la louer, MESSIEURS, que de n'oser la voir.

Dans Atrée , le pere boit le sang du fils ; dans Rhadamiste , le fils meurt de la main du pere ; & dans Electre , le fils assassine la mere.

Quel art ne falloit-il pas pour rendre supportables ces objets effrayans ?

Enfin , Monsieur DE CRÉBILLON porta si loin le génie tragique , qu'on craignit pour son caractère.

C'étoit mal le juger ; on trouvoit autant de douceur dans sa société , que de force dans son pinceau.

Un Poëte est le peintre de l'âme , son art est d'en saisir & les beaux traits & les difformités ; voilà ce qui caractérise l'homme à talens : son personnel n'y est pour rien. On ne doit point tirer de conséquence contre celui qui peint fortement le crime , & l'on se tromperoit quelquefois en garantissant la vertu de ceux qui la célèbrent.

Le sentiment fait exception , il faut en avoir pour l'exprimer. Un cœur sec manquera toujours toutes les choses sensibles. Hélas ! qu'il est de beaux esprits qui n'ont que de la vivacité sans avoir de vraie chaleur , & cherchent à paroître brillans dans les endroits qui ne demandent que de la passion ! Aussi rien de naturel ne coule de leur plume ; ils ne connoissent point la marche du cœur , on sent par-tout la manière , c'est l'esprit seul qui joue tous les rôles ; & quand l'esprit remplace le

sentiment, on reconnoît l'accent, & l'on ne s'attendrit pas.

Les ames délicates ne s'y méprennent pas, & démasquent d'abord ces faux imitateurs. Un morceau pathétique, une situation touchante; que dis-je? une situation, un seul mot, un seul trait sensible frappe, saisit, transporte en même temps tous les spectateurs. Les applaudissemens, les larmes, les acclamations, c'est le cri du cœur qui reconnoît son bien. La connoissance de cet art fut de tout temps un titre pour être admis parmi vous, MESSIEURS; vous n'avez point cessé d'adopter tous les Auteurs intéressans, & le nombre de vos trésors a toujours fait sentir ce que l'on doit à votre illustre Fondateur.

Ce Ministre immortel qui étendit les bornes & la gloire de notre Monarchie, qui fut attirer à la Cour la Noblesse des Provinces, &, de maîtres trop indépendans, fit de véritables sujets; ce sublime RICHELIEU, qui n'étoit frappé que du mérite réel, fonda l'Académie, & l'on n'y connut point la distinction des rangs. Il faut que les Grands soient bien supérieurs à leur propre grandeur, quand ils peuvent deviner les plaisirs de l'égalité.

Ce fut le mélange des hommes de la Cour & des Gens de Lettres, qui leur devint réci-

proquement utile. Les premiers n'avoient qu'une superficie brillante, & les autres qu'une érudition dépouillée d'agrémens; ils se communiquèrent ce qui leur manquoit, s'enseignèrent leur Langue sans se donner de leçons, & les exemples tinrent lieu de préceptes.

Les Gens de Cour apprirent à raisonner, les Gens de Lettres apprirent à converser. Les uns cessèrent de s'ennuyer, & les autres d'être ennuyeux. Le besoin de s'occuper & celui de se dissiper fut également senti de chaque côté. Les uns s'instruisirent en consacrant quelques heures à leur cabinet, & les autres en le quittant.

L'homme frivole, en fréquentant l'homme éclairé, devint capable de le juger; & dès-lors qu'en écrivant on travailla pour lui plaire, les Auteurs acquirent de la délicatesse à proportion du goût de leurs Lecteurs; ils n'eurent recours qu'à leur génie pour le plan, le dessein & la correction des Ouvrages; mais ce fut l'usage du monde qui leur donna le coloris, & qui leur apprit que les graces de la négligence l'emportent quelquefois sur un style desséché par l'exactitude.

Le Chancelier Séguier rassembla le premier chez lui les esprits les plus distingués; il les choisit pour ses amis: un Juge moins supérieur

ne les eût peut-être regardés que comme ses
clients.

Le Cardinal voulut tenir sa gloire de ce qui
faisoit le bonheur du Chancelier. Ce dernier
devint protecteur de ses nouveaux Confreres,
& ses vertus répandirent tant d'éclat sur ce
titre, qu'après sa mort Louis XIV ne vit que
lui-même digne de lui succéder. Ce Monarque
possédoit la premiere qualité d'un Roi, celle de
connoître les hommes & de savoir les placer.

La Nature, pour les créer, paroissoit à ses
ordres. Les sujets d'un Prince vraiment grand
deviennent grands eux-mêmes; nous sommes
échauffés par l'Astre qui réfléchit sur nous: tel
fut le siecle de Louis XIV, tout porta l'em-
preinte de son caractère; ses projets, ses entre-
prises, ses monumens annonçoient sa puis-
sance. Sa majesté brilloit jusque dans les fêtes
& dans les plaisirs, & les revers même, en
faisant éclater toute l'élevation de son ame,
le servirent encore mieux que ses triomphes.
L'Histoire le présenta à la Postérité, entouré
des Sciences, des Talens & des Arts, cortège
auguste & nécessaire pour vivre dans l'avenir.

Les Lettres forment une République qui est
soumise aux Rois & les immortalise. Louis XIV
remplit l'Europe de l'éclat de son nom; mais,
au déclin de ses jours, il ne put pas s'empê-

cher de gémir sur sa gloire ; il sentit que c'est souvent le peuple qui paye la grandeur de son Roi , & reconnut les avantages de la paix. Pénétré de sentimens chrétiens , animé de la foi la plus vive , il étoit persuadé que le plus grand Potentat , en quittant sa dépouille mortelle , laisse son trône , sa puissance , ses flatteurs , & n'emporte avec lui que ses vertus & ses fautes.

Pour tous les Souverains, il est deux Temples qui se touchent ; le Temple de la fausse gloire , & le Temple de la gloire véritable. Sur le portique du premier , on lit ces mots tracés en caractères de sang :

(Les hommes doivent servir à l'ambition des Rois.)

L'intérieur du Temple offre un tableau qui fait frémir. On voit les Gengiskan , les Tamerlan , les Alexandre , & tant d'autres qui les ont pris pour modèles. Leurs simulacres y sont animés , & semblent respirer encore le meurtre & le carnage. La Victoire les conduit ; mais les roues brûlantes de son char consumment les campagnes , & devant elle la Mort , avec sa faux tranchante , mesure & dévore la terre.

Ils n'ont sous les yeux que des veuves éperdues , des filles éplorées , des orphelins pâles ,

plaintifs , chancelans sous l'excès du besoin , & des enfans mourans , cherchant en vain dans le sein de leur mere un aliment tari par la douleur.

Ces Princes destructeurs veulent éviter un spectacle si funeste , ils en rencontrent un autre encore plus horrible ; ce sont d'infortunés soldats , victimes de la guerre , & tout couverts de cicatrices ; tronçons informes , êtres souffrans , il n'y a que la vanité qui les console de la vie : ces demi-cadavres , traînant leur gloire avec effort , ont laissé la moitié d'eux-mêmes , & n'ont rapporté d'entier que leur courage. Voilà les Panégyristes de tous les Conquérans ; les plaintes , les cris , les lamentations assiègent leurs Palais. Tous les objets qui les frappent sont des objets de reproches , sont des sujets de remords ; leur trône n'est élevé que sur des débris ; ils ne regnent que sur des champs incultes , des villages déserts , des villes dévastées ; ils abondent de lauriers , & manquent de sujets , & les malheureux qui les environnent sont des esclaves terrassés par l'effroi , & ne sont point des peuples prosternés par amour.

Le Temple de la gloire véritable est bien différent ; sur le frontispice on lit ces paroles écrites en lettres d'or :

(Les Rois sont faits pour rendre heureux les hommes.)

On n'y voit point la poussière des camps obscurcir les tendres rayons de l'Aurore ; les ouragans ni les tempêtes n'approchent point de ce séjour fortuné , le ciel y est toujours serain , & l'air paroît tenir sa pureté de ceux qui le respirent.

C'est là que réside la Paix , sans faste , sans parure , sans attrait étrangers. La simplicité , la candeur , habitent sur ses levres.

Elle donne la vie aux Manufactures , elle anime le Commerce , pour faire sentir aux hommes qu'ils sont frères & que leur richesse ne vient que de leur union. Elle n'est la fille du Ciel , que parce qu'elle fait le bonheur de la terre. Elle ne distribue point des palmes triomphales ; mais les épis fertiles que sa tranquillité fait naître , sont les vrais lauriers d'un bon Roi.

On n'entend point retentir ses Palais de chants pompeux , de vers hyperboliques ; mais dans chaque hameau le père de famille , au milieu de ses enfans , leur enseigne à chérir , à bénir sans cesse l'auteur précieux de leur repos.

Après un repas frugal , avant de goûter un sommeil tranquille , cette petite maison rustique adresse à l'Être suprême une prière commune pour la conservation des jours de son bon Maître.

Un sentiment d'amour, qui dans une cabane part d'un cœur innocent, est plus flatteur pour un Monarque; que les fictions d'un Poëte & les mensonges des Courtisans.

On ne juge de ses vertus que par les louanges de ceux qu'il ne peut pas connoître.

Dans ce Temple, on admire avec un respect mêlé de tendresse, les statues des Souverains chéris du Ciel, qui ont fait du bien aux hommes, & qui ne se sont déterminés qu'avec regret aux malheurs de la guerre.

Marc Aurele, Antonin, Trajan, Titus, font de ce petit nombre. On y voit représentés Saint Louis, si recommandable par ses vertus sublimes, par sa fermeté à soutenir les droits de sa Couronne; Charles V, le plus sage & le plus habile des Rois; François I, qui, par son amour pour les Lettres, mérita l'honneur de donner son nom à son siècle; Louis XII, pere du peuple; Henri IV, dont on ne peut prononcer le nom sans attendrissement.

Ces deux derniers paroissent fixer des regards de complaisance, l'un sur d'Amboise, & l'autre sur Sulli; ils semblent les remercier de l'amour de leurs peuples, & leur dire qu'une portion du bonheur & de la gloire des Rois dépend quelquefois & des vertus & des lumieres de leurs Ministres.

Dans le centre du Temple, on remarque une place avec un piédestal qui jusqu'à présent n'avoit pas encore été occupé ; il étoit destiné à celui des Rois qui auroit la force de triompher de ses propres intérêts, qui reconnoîtroit que la vraie gloire consiste à subjuguier les événemens contraires ; qu'il est trop aisé d'être grand lorsque l'on est heureux, & que l'on n'est digne de régner qu'autant que l'on chérit plus ses sujets que soi-même.

Des siècles s'étoient écoulés sans que ce Roi se fût trouvé. On lisoit cette inscription :

(Au Monarque pacifique, au Roi le Bien-Aimé.)

C'étoit une prophétie qui annonçoit Louis XV, le Ciel nous l'a donné.

Ce Prince bienfaisant sera l'ornement du Temple de la Paix. Il y est porté au milieu des acclamations, & conduit par les Ministres qui ont rendu la tranquillité à l'Europe. Leur droiture, leur zèle & leur capacité prouvent le discernement de leur Maître à placer sa confiance. Le Temple de la fausse gloire s'est anéanti devant eux, toutes les Puissances sont réunies ; tous les peuples, redevenus amis, & gouvernés par un même esprit, vont enfin être heureux, & paroîtront n'avoir qu'un même Roi.



RÉPONSE

R É P O N S E

*De M. le Duc de SAINT-AIGNAN, au
Discours de M. l'Abbé DE VOISENON.*

MONSIEUR,

L'ÉMULATION est un sentiment commun à tous les hommes nés avec quelques talens, ou en qui l'éducation a mis le désir d'en acquérir. Elle est, dans les uns, le principe de l'usage qu'ils font des dons reçus; elle est, pour les autres, celui de l'ardeur avec laquelle ils s'efforcent de suppléer à ce qui leur manque: elle flatte également de l'espoir de se faire un nom, & le Savant, & celui qui cherche à le devenir. Il importoit de donner une activité nouvelle à un sentiment si noble & si utile, & tel a été le principal motif de l'établissement des Compagnies destinées à contribuer aux progrès des Lettres, des Sciences & des Arts. L'éclat répandu sur ces Sociétés diverses, leurs succès rapides & soutenus, ont animé la juste ambition d'y être admis, pour avoir part à leur célébrité.

De ces heureux effets de l'émulation , aucun n'avoit échappé fans doute à l'étendue des lumieres du Cardinal , notre illustre Fondateur , lorsqu'il institua cette Académie ; il prévint même qu'elle serviroit de modele à d'autres , qui , lui devant dès-lors leur premiere origine , augmenteroient le nombre des monumens de sa gloire.

C'est à ce que l'intérêt de la vôtre vous a paru demander , qu'il nous est permis de croire , MONSIEUR , que nous devons votre empressement à nous rechercher ; en même temps que c'est à ce que vous avez déjà fait connoître de vos talens , que vous devez le concours de nos suffrages. Non que les agrémens de vos Productions , ni même tout ce qu'elles ont eu de succès , eussent suffi pour nous déterminer ; mais parce que , n'ignorant pas que vous avez su vous occuper plus utilement , nous nous sommes flattés que désormais les fruits l'emporteroient sur les fleurs.

Le Discours que nous venons d'entendre justifie déjà nos espérances. Monsieur de Crébillon a été un de ces hommes privilégiés qui honorent leur siecle ; & en nous rappelant une perte qui nous a été si sensible , vous en avez suspendu la douleur , par la satisfaction que

nous a causée l'hommage éloquent que vous avez rendu à sa mémoire.

Ce Collegue illustre , dont le souvenir vivra toujours parmi nous , ne connut lui-même ses propres talens que par une impulsion du génie , qui , l'arrachant à des occupations peu faites pour lui , l'entraînoit aux Pièces de Corneille & de Racine. Dans l'enthousiasme qui le faisoit toujours à chaque représentation , il auroit pu s'écrier , comme le fameux Corrége à la vue des chef-d'œuvres des grands Peintres de son temps , qu'il pouvoit être leur rival.

Mais Monsieur de Crébillon n'eut pas plutôt consulté ses forces , que , dédaignant une rivalité de simple imitation , il osa se créer un genre qui n'eût point encore paru sur notre Scène ; & , par les plus vives impressions de la terreur , il fut obtenir les mêmes applaudissemens que nous n'avions accordés , avant lui , qu'au sublime des idées & aux graces du sentiment.

Ainsi le grand Michel Ange avoit atteint à la plus haute réputation , en ne s'attachant qu'à donner à son pinceau une force , ou , pour me servir des termes de l'Art , une fierté que les Amateurs ont cru ne pouvoir mieux définir que par l'épithete de terrible.

H h ij

Et quel autre nom caractériseroit plus heureusement la plume de l'Auteur de Rhadamiste & d'Atrée ? sans cependant que de cette préférence que Monsieur de Crébillon a si constamment donnée aux sujets funestes, on ait lieu de rien inférer contre le fond de son caractère.

Vous l'avez dit le premier, MONSIEUR, on ne doit pas toujours juger ceux qui composent, par la nature de leurs Ecrits. Et quelle plus grande preuve en pouvons-nous avoir, que ce contraste singulier entre la sombre horreur des objets que les Ouvrages que M. de Crébillon nous présentent, & la candeur de son ame ?

Ses amis conservent la mémoire de plusieurs faits, garants à la fois & de sa probité, & de la confiance sans bornes qu'elle lui avoit attirée de leur part.

Quelle douceur dans la société ! Quelle franchise ! quelle simplicité dans ses mœurs ! Exempt des foiblesses d'une basse jalousie, de ce vice honteux que l'on ne peut que trop souvent reprocher aux Auteurs les plus illustres, il eut des Rivaux & des Censeurs, sans avoir été tenté de déprimer les uns, ni s'être jamais permis la moindre aigreur, ni même le moindre trait de malignité contre les autres.

Mort dans un âge très-avancé, ainsi que Sophocle, après avoir, comme lui, conservé jusqu'à la fin, l'usage de ses talens, la mémoire la plus heureuse, & toute la vigueur du corps & de l'esprit, il nous a donné le spectacle intéressant d'une longue carrière, parcourue d'un pas ferme & toujours égal : avantage bien rare, mais qu'il méritoit ; &, ce qui est plus rare encore, il eut celui d'en jouir toujours avec la satisfaction unanime de ses Contemporains.

Mais vous avez déjà saisi, MONSIEUR, ce qui seul eût suffi pour le rendre à jamais célèbre. Ce monument, qui vient d'être ordonné pour perpétuer sa mémoire, fera passer également à nos derniers neveux, & le nom de celui qui l'a mérité, & la protection distinguée que le Roi daigne accorder à ceux qui parviennent au faite de la réputation dans les Lettres & dans les Arts.

Je finis en réclamant toute l'indulgence de cette illustre Assemblée, pour un Discours si peu capable de la dédommager de celui qu'elle étoit en droit d'attendre du Directeur dont je tiens la place. Les grands intérêts qui lui sont confiés, peuvent seuls nous empêcher aujourd'hui de regretter son absence.

Ce lieu retentit encore des applaudissemens qu'il y reçut , dans l'année où nous le vîmes présider à cinq réceptions différentes. Des talens d'un ordre supérieur , & déjà plus d'une fois reconnus , ne pouvoient manquer de fixer sur lui le juste discernement qui l'a fait choisir pour aller mettre la dernière main au grand ouvrage d'une paix si désirée.

Daignez donc , MESSIEURS , oublier ce que vous perdez en ce jour , & ne vous occuper que de la satisfaction que vous aurez bientôt de le revoir , le rameau d'olivier entre les mains , plus en état que jamais de vous aider à faire connoître à la Postérité la plus reculée , jusqu'à quel degré notre bien aimé Maître & Protecteur a porté tant de fois , & si récemment encore , les sentimens d'humanité , de bonté , & d'amour de ses Peuples ; sentimens nés avec lui pour notre bonheur , & garants à l'Europe entière de l'usage qu'il fait des dernières leçons de son auguste Bisaïeul , toujours présentes à ses yeux , & pour jamais gravées au fond de son cœur.



R É P O N S E

*De M. l'Abbé DE VOISENON au
Discours de réception de M. l'Évêque
de Senlis à l'Académie Française.*

MONSIEUR ,

LES noms respectables des Prélats qui ont fait l'ornement de l'Académie, enrichissent nos fastes. Les *Fénélon* , les *Bossuet* , les *Fléchier* , les *Maffillon* , étoient nés pour imprimer partout les traces de l'admiration ; ils ont prouvé que les Lettres ne sont point incompatibles avec la gravité de votre état.

Ce sont elles qui forment le cœur , qui polissent l'esprit , qui rectifient les mœurs ; elles nous sauvent des dangers de l'oisiveté , elles font le délassement des hommes qui sont en place , elles prêtent des graces au printems de l'âge , elles tiennent compagnie à la vieillesse , & la consolent..

O amour des Lettres ! tu feras toujours le charme de la vie , le trésor de tous les momens. Malheur à ceux qui te négligent ! ils passent lourdement leurs jours dans l'ennui , ils le méritent bien ; il ne faut pas les plaindre , mais il faut les plaindre. L'apathie de leur désoeuvrement fait des martyrs de tous ceux qu'ils rencontrent. Vous connoissez, Monsieur, tout le prix de la Littérature ; dès votre plus tendre jeunesse vous vous êtes nourri de la lecture de nos meilleurs Auteurs , vous avez étudié les sources dans lesquelles ils ont puisé , vous rendez hommage aux beautés de Virgile , vous possédez Horace , & vous admirez notre Poète François , qui eut l'art de l'embellir , en le prenant pour son modèle. Vous ne vous êtes pas borné à la Langue Latine , vous avez voulu connoître les richesses de la Langue Italienne & de la Langue Angloise ; vous vous êtes mis à portée de découvrir tous les larcins , & vous êtes aussi instruit que des Princes étrangers qui voyagent.

Vous avez l'éloquence de tous vos emplois ; en qualité d'Évêque , vous instruisez , vous consolez , vous secourez ; en qualité de Magistrat , que le Roi a jugé nécessaire d'admettre en son Conseil , vous répandez des lumières sur les cautes les plus compliquées ; votre entretien ne

se sent pas de la sécheresse des affaires ; vous plaidez , & vous imposez.

Vous savez allier des choses presque incompatibles ; attaché à la Cour par votre place , vous n'en veillez pas moins exactement sur le Diocèse fortuné qui vous est confié. Jamais vos diverses fonctions n'alterent en vous la dignité du caractère épiscopal. Vos talens pour la parole se sont manifestés dans votre Oraison Funèbre de la Reine d'Espagne. Chargé de porter comme un monument auguste & respectable , le cœur de Monseigneur le DAUPHIN , vous vîtes tous les assistans émus sentir , partager l'affliction qui pénétoit votre ame ; & leurs cœurs attendris s'attachèrent à celui dont vous étiez le dépositaire : mais j'ai peut-être mal fait , Monsieur , de rappeler une perte si cruelle pour toute la Nation , & pour vous en particulier. On fait combien ce Prince vous distinguoit ; il vous chérissoit , il travailloit sans cesse à vous rendre inconsolable ; je viens de rouvrir une plaie , dont la cicatrice n'est pas encore fermée : quelquefois aussi la douleur cherche de l'aliment ; en est-il de plus consolant , que de voir la consécration universelle nourrir & justifier celle où l'on est plongé ?

Une scène plus rare , & non moins intéressante , plus digne de notre admiration que de nos regrets , va bientôt vous donner , Monsieur , une nouvelle occasion de déployer votre éloquence. La Providence semble vous avoir ménagé cet événement , qui fera dans l'Histoire une époque aussi célèbre qu'étonnante. La Fille d'un Roi de France préférer à la pourpre du Trône un cilice de Carmélites ! Aux yeux du Siecle , c'est un grand sacrifice ; aux yeux de la Religion , c'est une abjection sublime qui prouve la force de la Grace ; aux yeux de la Raison , qui fait peser les avantages & les inconvéniens du monde , c'est peut-être le choix du bonheur.

La Cour est un chaos , où , parmi les passions & les vices , on voit souvent briller les plus grands exemples de vertu ; ils y sont aussi nécessaires pour purifier les cœurs , que les rayons du soleil le sont pour purifier la terre.

Vous habitez ce séjour orageux , Monsieur , ce pays de manœuvres cachées , de haine sourde & caressante , & vous y avez introduit l'amitié , cette passion si douce , dont les Courtisans prennent l'accent , afin de la mieux trahir. Votre ame fut toujours ouverte à ses charmes ,

vous en goûtez les délices , vous courez au devant des services qu'elle exige , des devoirs qu'elle impose ; vous êtes fidele à vos engagements ; vous faites mieux , vous obligez avant d'en prendre ; vous êtes essentiel & franc au milieu de ceux qui sont tout le contraire , & vous ressemblez aux Médecins , qui semblent avoir la prérogative de vivre dans le mauvais air , sans gagner la maladie.

L'Académicien auquel vous succédez, Monsieur , le respira long-temps , sans en être attaqué. M. de Moncrif eut le secret de se faire du bien sans faire de mal à personne ; il nous fit éprouver que la douceur des mœurs , l'égalité du caractère , le lien de l'esprit , ne sont pas moins nécessaires dans une Compagnie que les talens. Il possédoit tous ceux qui tiennent à l'agrément. La Poésie naïve, jadis si florissante, a perdu en lui son dernier modele , & , dans l'instant de sa mort , les Graces décentes & négligées ont détaché les fleurs que cet Auteur aimable leur offroit en hommage , & de cette parure champêtre elles ont formé des guirlandes pour orner le tombeau de celui qui les avoit cueillies. Où trouver à présent cette simplicité Gauloise ? Elle n'est plus dans nos écrits , parce qu'elle n'est plus dans nos cœurs. La

Poésie est devenue une Coquette , elle a changé son ingénuité contre des minauderies , elle n'a plus que de l'esprit , & l'esprit tout seul n'est que la fausse monnoie du talent.

Monsieur de Moncrif fut préservé de cette contagion , & dans ses vers & dans sa prose on en voit la preuve ; dans ses Essais sur les moyens de plaire , il a mis en préceptes , Monsieur , ce que vous mettez tous les jours en action. Il étendit sur tous les objets son amour pour l'humanité ; on a de lui une Lettre sur le genre d'usure odieux & décrié , qui rend si vils & si méprisables ceux qui l'exercent. M. de Moncrif propose des expédiens pour en conserver les avantages , sans être à charge aux malheureux que l'indigence oblige d'emprunter. Je me rappelle encore une autre Lettre sur la Prédication ; il y recommande aux Prédicateurs de ne pas faire de Sermons trop longs ; je crois que cet avis regarde tous ceux qui ont l'honneur de parler en public ; je me hâte d'en profiter , afin que ceux qui m'écoutent peut-être depuis trop long-temps , lui aient obligation , même après sa mort.



R É P O N S E

*De M. l'Abbé DE VOISENON, au
Discours de réception de M. le Prince de
BEAUCOURT à l'Académie Française.*

MONSIEUR,

Vous avez désiré nos suffrages ; nos cœurs vous prévenoient , & l'Académie , en vous recevant , a voulu sans doute augmenter l'honneur & le désir d'en être.

Vous n'aimez ni les flatteurs ni les complaisans ; vous n'en trouverez point ici : vous cherchez des amis ; vous en rencontrerez peut-être plus parmi nous que dans le pays que vous habitez. Votre naissance est illustre , vous jouissez des honneurs qui vous sont dus ; voilà de quoi flatter la vanité : vous vous placez au rang des Gens de Lettres ; voilà de quoi flatter l'amour-propre ; vous les avez toujours aimés , Monsieur , & , malgré vos occupations , vous savez ménager des momens pour faire de

notre Langue une étude particulière. Ce n'est que l'élévation dans la façon de penser, qui fait sentir le besoin des termes assez nobles pour l'exprimer.

Vous vous distinguerez sans doute dans vos nouvelles fonctions, comme vous vous distinguez dans les places que vous occupez. La bonté, la facilité du Roi que vous servez, vous en fait mieux connoître l'obligation de ne le pas manquer d'un moment; & comme vous ne consultez que votre cœur pour observer la règle, vous faites par goût ce que souvent on ne fait que par devoir. Tout ce qui concerne l'honneur est dans votre ame l'ouvrage inné du sentiment; ce qui n'est qu'un mérite pour les autres, est un plaisir de plus pour vous, & votre extrême exactitude ne vous rend important qu'en vous rendant irréprochable.

Parmi les Gens de Lettres qui composent cette Compagnie, vous en trouverez, Monsieur, qui sont de votre classe. Il en est un surtout, qui, après avoir rempli avec distinction les emplois les plus éclatans, prend le repos pour récompense, &, dans le sein de ses loisirs, rend aux Muses les caresses qu'il en reçoit.

De ce commerce charmant, & toujours soutenu, nous voyons naître l'ornement & le

plaisir piquant de presque toutes nos Sciences publiques. Qui en connoissoit mieux le prix que l'homme précieux que nous regrettons, & dont vous êtes si bien fait pour adoucir la perte ?

Monsieur le Président Hénault, né dans l'opulence, auroit pu, comme tant d'autres, ne désirer que le prétendu bonheur d'un homme riche, qui n'est qu'en usufruit avec beaucoup de non-valeur ; il voulut être mieux ; il cultiva les Lettres, il fut homme célèbre.

On peut diviser les hommes en quatre classes ; les gens d'esprit, les gens de goût, les envieux, & les fots. Les gens d'esprit sont en grand nombre, les gens de goût sont rares, les envieux ne manquent jamais, & les fots en tout temps abondent. Tout le monde n'a pas l'honneur de craindre les envieux ; on fuit les fots, on trouve toujours les gens d'esprit ; on cherche toujours les gens de goût ; on étoit sûr d'en rencontrer un dans Monsieur le Président Hénault.

Qu'il me soit permis de lever, pour un moment, le rideau de la Postérité : j'y découvre une galerie ornée d'une infinité de cadres préparés pour les portraits des Grands Hommes. Hélas ! qu'il y a de cadres, qui, dans ce

fiècle-ci, tomberont de vétusté, à force d'attendre.

Celui du Président Hénault est bien loin d'être du nombre; son portrait est placé de la main de Clio, qui le décore de tous ses attributs : nous lui en devons un autre, s'écrient les Graces; il nous a fait briller, il nous a fait aimer pendant sa vie, il est juste que nous l'immortalisions après sa mort.

L'Amitié douce & tendre lui rend le même hommage; lorsqu'on m'a connue, dit-elle, lorsqu'on a fait sentir mes charmes, on doit passer à la Postérité. Ici, les cadres les plus difficiles à remplir sont ceux qui sont destinés pour les portraits des vrais amis.

Les Savans diront à leurs Disciples : Regardez ce portrait; voilà l'homme auquel il faut ressembler, quand on veut être aimable. Les peres diront à leurs fils : Voilà l'homme auquel il faut ressembler, pour se faire pardonner d'être supérieur aux autres.

Tous ces traits différens conviennent à M. le Président Hénault. Il fut l'admirateur des Savans, la ressource des gens peu instruits, & le charme des gens du monde. Il faisoit les délices de la Société, il ne travailloit que pour
l'éclairer;

l'éclairer ; il ne se délassoit qu'en lui plaissant. Son *Abrégé Chronologique* est le fruit de trente ans de travail ; il faut se donner bien de la peine pour mettre ses Lecteurs en état de s'instruire sans en prendre ; il semble que son Ouvrage ait été composé exprès pour les paresseux , qui ordinairement sont de bonnes gens , peut-être parce que cela les fatigueroit trop d'être méchans.

Toutes les fois que Monsieur le Président Hénault se trouvoit avec des Gens de Lettres , il étoit lumineux ; avec les autres , il se contentoit d'être charmant ; il possédoit le talent si rare de savoir causer , & lorsque les sujets de la conversation n'étoient pas intéressans , il avoit l'art de les rendre amusans. Il devoit ce don enchanteur au grand usage du monde & au commerce des gens de la Cour ; son ame n'étant pas agitée par des secousses violentes , il répandoit dans la Société cette variété d'agréemens , cette sérénité douce , incompatible avec un objet dominant. Il ne faisoit qu'effleurer les passions ; elles sembloient ne l'approcher que pour donner du ressort à son imagination , & , ne s'en laissant jamais subjuguier , jamais rien ne l'empêchoit d'être aimable : de là , ses chansons heureuses , qui seront toujours des modeles de la galanterie Françoisé , & ses

Pièces de société , faites pour réussir sur tous les Théâtres.

Le *Réveil d'Epimenide* est rempli de la philosophie la plus riante. Sa Comédie , intitulée la *Petite Maison* , respire la connoissance du monde ; elle est une preuve que ce n'est que dans la bonne compagnie qu'un Auteur Comique peut attraper la séduction du coloris. Un homme de Lettres , qui ne sort pas de son cabinet , est un Architecte qui fait bien le plan d'une maison ; mais ce n'est que dans le monde qu'on apprend à la meubler avec goût. Ce n'est sur-tout qu'avec les femmes qu'on parvient à saisir la finesse des détails ; & les détails , en fait d'ouvrages , sont le vernis de la maison , dont elles ont seules le secret.

Je ne prétends pas dire que la bonne compagnie soit exempte de ridicules ; c'est là qu'un Auteur fait ses meilleures récoltes , par conséquent c'est là qu'il doit passer sa vie. Un Peintre à portrait ne doit pas perdre de vue ses originaux. Les ridicules des gens du monde sont une espèce à part ; pour les bien critiquer , il faut savoir leur langue ; il n'y a que ces modèles mêmes qui puissent fournir des armes pour les combattre. Un Auteur doit posséder leur Dictionnaire (cela ne charge pas la mé-

moire) ; mais quand on fait l'étudier , on peut en tirer parti pour plaisanter légèrement ceux qui l'ont composé. C'est faute de le connoître que nous sommes réduits à la triste indigence de ces Pieces amphibies , qu'on s'imagine distinguer par le titre de Drame , genre bizarre & dépravé , qui n'offre autre chose à l'esprit qu'un Roman en squelette , écrit souvent en prose traînante & boursoufflée , avec des caracteres manqués.

Toutes les fois que j'affiste à la représentation d'un Drame , je crois voir les Valets de Melpomene qui s'amusent à contrefaire leur Maîtresse , en attendant qu'elle revienne.

Monsieur le Président Hénault frondoit impitoyablement cet abus de nos jours. Il aimoit trop le vrai , pour n'être pas l'ennemi de tout ce qui s'en écarte. A cette finesse de goût , à cette délicatesse , il joignoit la droiture du cœur & la beauté de l'ame ; c'est à ces qualités précieuses qu'il dut l'estime de cette auguste REINE , modele de toutes les vertus.

Cet objet trop douloureux de notre souvenir honoroit Monsieur le Président Hénault de toute sa confiance ; ses bontés , & même son amitié (je respecte assez la mémoire de la REINE pour hasarder ce terme) , animoient la

reconnoissance de Monsieur le Président Hénault, & par la force du sentiment, donnoient du jeu à son esprit. Une perte si cruelle prouve que le chagrin vieillit plus que les années. Cet événement fatal fut en lui la première époque de l'hiver de son ame. Il n'a pas eu le temps de renouer la trame de sa vie, par l'honneur si précieux d'appartenir à une DAUPHINE adorée. Qu'il est triste de fermer les yeux pour jamais, dans l'instant où l'on voit une nouvelle aurore répandre un jour doux sur tout ce qui l'environne !

Quel phénomène, qu'une jeune Princesse qui a la magie de faire de la Cour un pays désirable ! Vous êtes à portée, Monsieur, de la voir, de l'admirer, de la contempler souvent, & je dois vous adresser ces vers de M. de Voltaire dans *Mariamne* :

Et vous, mortel heureux,
Des Serviteurs du Roi, sage & parfait modèle,
Votre sort est trop beau, vous vivrez auprès d'elle.



R É P O N S E

*De M. l'Abbé DE VOISENON , au
Discours de réception de M. GAILLARD
à l'Académie Française.*

M O N S I E U R ,

L'ACADÉMIE avoit des droits sur vous; vos travaux littéraires dans la Compagnie à laquelle vous tenez , nous ont paru autant de titres qui vous approchoient de la nôtre.

L'Académie Française & l'Académie des Belles-Lettres sont deux Nations unies , dont les richesses doivent être communes; & les trésors de l'une deviennent plus précieux , lorsqu'elle les porte en tribut à l'autre. Ce sont deux rivières voisines , dont les eaux se mêlent de temps en temps , pour rendre plus fertiles les bords qu'elles arrosent.

Vous ne pouviez manquer , Monsieur , d'obtenir la place que vous avez recherchée. Vous aviez en votre faveur le vœu de beaucoup de

gens d'un mérite distingué, qui sont vos amis, & les suffrages de tous les gens de goût, qui sont vos lecteurs; ils ont remarqué dans votre Histoire de François I, combien la protection accordée aux Lettres est nécessaire aux Rois.

Votre morceau de Concordat sera toujours cité comme un modele; cependant, Monsieur, si vous vous étiez borné à nous présenter ce Roi dans sa conférence à Boulogne avec Léon X, nous aurions accordé difficilement notre admiration à un Monarque, qui peut-être fit un peu trop au Pape les honneurs de la Royauté; mais vous l'avez peint redonnant une nouvelle existence aux Lettres, chérissant, respectant son adorable sœur, Marguerite de Valois, qui les aimoit & les cultivoit. Dès-lors nous oublions Pavie, Madrid, Boulogne; les malheurs & les fautes disparoissent, nous ne nous souvenons que du Restaurateur éclairé, & son regne devient une époque mémorable dans la Monarchie.

Les Lettres forment une République libre & fixe.

Elle est libre, parce que remplissant exactement tous ses devoirs, respectant l'amour de l'ordre, ne briguant ni richesses, ni dignités, elle ne désire ni ne craint rien, & ce n'est que le désir ou la crainte qui ôte la liberté.

Elle est fiere, parce qu'elle tient à tous les Empires ; il n'y a point d'étrangers pour elle. Les hommes de tous les pays, dès qu'ils sont éclairés, deviennent ses compatriotes ; elle est le nœud qui rapproche & qui lie toutes les Nations, & son regne s'étend si bien dans tous les climats, qu'à peine daigne-t-on compter parmi les peuples de la terre, ceux chez qui les lumieres sont méconnues ou méprisées.

Elle est la premiere à convenir de la différence des Etats ; mais, en séparant les conditions & les hommes, elle s'acquitte de ce qu'elle doit aux uns, & se réserve le droit de rendre justice aux autres ; en un mot, elle se pique d'équité, & nullement d'indépendance.

Les Gens de Lettres, supérieurs à l'ambition, la voient avec douleur, sans cependant la proscrire. Ils savent qu'elle est un mal nécessaire, d'où il résulte de grands biens. Il faut qu'il y ait des ambitieux dans un Etat ; ce sont des martyrs que la Nature forme exprès pour le profit des Rois. Les Gens de Lettres sont rarement du nombre. Ils n'ont point la manie de vouloir gouverner ; mais, en récompense, l'avenir leur ouvre son sanctuaire. Ils en sont les Législateurs ; c'est là que leurs jugemens sont gravés sur des tables d'airain, que rien ne

peut détruire. Ce sont eux qui déposent la vérité entre les mains du Temps, pour assigner les places & détromper les siècles. Les âges se précipitent, les Rois tombent, les Royaumes s'éclouent; les Lettres restent, & deviennent des archives immortelles, qui prouvent que les événemens les plus terribles ne peuvent rien contre elles. Voilà la véritable gloire; c'est celle des Gens de Lettres, c'est la vôtre, Monsieur, en qualité d'Historien fidele. Vous venez de nous en donner une nouvelle preuve dans le Discours que vous avez prononcé. Vous en avez fait un morceau d'Histoire, d'autant plus intéressant qu'il est plus resserré. En entrant dans ce Temple, vous avez rapproché tous les titres qui peuvent en relever la gloire, & vous êtes comme un propriétaire habile qui augmente la valeur du domaine qu'il acquiert.

Vous nous avez fait sentir ce que nous avons perdu dans la personne de M. l'Abbé Alari. Il avoit une science douce & communicative. Il vous instruisoit, il vous amusoit, & ne sembloit que vous entretenir. Tous les traits de son érudition, dépouillés de faste, ne paroissent que des à propos de conversation. Il habita long-temps Versailles, & ne connut ni la haine, ni l'intrigue; aussi en rapporta-t-il

plus d'estime que de récompenses. Il avoit composé plusieurs Ouvrages, qu'il n'a jamais fait imprimer, malheureusement; il a bien peu d'imitateurs. Sa mémoire étoit un recueil des anecdotes les plus rares, & quiconque auroit écrit ce qu'on lui entendoit dire, auroit été sûr de donner les Mémoires les plus instructifs & les plus piquans. C'étoit un ami essentiel, un Académicien éclairé, assidu, conciliant, & ce qui, à la honte du siècle, est devenu un sujet d'éloge, il étoit honnête homme. Il emporte nos regrets, & le Public sans doute les partage. C'est un tribut qu'on doit à tout ce qui porte le caractère de la probité. La Société doit être en deuil toutes les fois que le nombre des honnêtes gens diminue; pour réparer leur perte, le temps est bien ingrat.

Fin du troisieme Volume.



T A B L E

D E S M A T I E R E S

DU TROISIEME VOLUME.

THÉÂTRE LYRIQUE.

<i>L'AMOUR & PSICHÉ , Ballet héroïque en un acte.</i>	Page 3
<i>Les Jeux Floraux , Prologue d'Alcimadure.</i>	17
<i>Mirzele , Féerie en un acte.</i>	21
<i>Erixene , Ballet en un acte.</i>	35
<i>Zeuxis & Parrhasius , Ballet en un acte.</i>	49
<i>Apollon & Marsyas , Ballet en un acte.</i>	59
<i>Zémis & Zélie , Ballet héroïque en trois actes.</i>	69
<i>Jupiter & Calisto , Pastorale en un acte.</i>	97
<i>Hylas & Zélis , Pastorale en un acte.</i>	113
<i>Elmasis , Ballet héroïque en un acte.</i>	127
<i>Zélénide , Pastorale héroïque , en trois actes.</i>	143
<i>Zénis & Almasie , Ballet héroïque en un acte.</i>	175

T A B L E. 507

*L'Amour piqué par une Abeille , Idylle
dramatique.* 189

Divertissement. 201

ORATORIO OU DRAMES LYRIQUES ,

TIRÉS DE L'ÉCRITURE SAINTE.

Le jeune Macchabée. 209

Les Israélites sur la montagne d'Horeb. 217

Les Fureurs de Saül. 223

La Chute des Anges Rebelles. 233

Samson. 237

ŒUVRES MÊLÉES.

Discours sur l'Amour-propre. 247

*Discours à Madame de **** , sur l'art de
conserver la tranquillité de son esprit.* 253

Discours sur la Liberté. 258

Discours sur la nécessité d'aimer. 262

*Vers prononcés le jour que Sa Majesté
DANOISE a honoré l'Académie Fran-
çoise de sa présence.* 265

Le Retour du Printemps , Poëme. 267

*Lettres de M. le Marquis de Polignac ,
attribuées à Desmahis.* 273

<i>Réponse à la précédente.</i>	276
<i>Réplique de M. de Polignac.</i>	278
<i>Seconde Réponse à M. de Polignac.</i>	280
<i>Lettre à M. le Comte de Lauraguais.</i>	282
<i>A M. Lavirotte , Médecin.</i>	284
<i>Lettre à M. le Baron de Zig* *.</i>	285
<i>Réponse à M. de la Condamine.</i>	289
<i>Lettre à M. le Baron d'Espagnac.</i>	291
<i>Lettre à M. de **** , qui m'avoit en- voyé des Vers sur le rétablissement de la santé de l'Impératrice-Reine.</i>	293
<i>Au Prince Héritaire de Brunswick.</i>	295
<i>Vers sur les plaisirs du Waux-Haal.</i>	298
<i>Lettre de M. de Voltaire à M. l'Abbé de Voisenon.</i>	301
II. <i>Lettre au même.</i>	303
<i>Réponse.</i>	304
III. <i>Lettre au même.</i>	306
<i>Jean qui pleure & Jean qui rit , par Vol- taire.</i>	307
<i>Réponse à l'Auteur des Vers précédens.</i>	309
IV. <i>Lettre au même.</i>	312

T A B L E.

509

V. Lettre au même.	313
Réponse.	321
VI. Lettre au même.	323
Réponse.	325
VII. Lettre au même.	328
Réponse.	331
A M. de Voltaire , sur sa Tragédie de la Tolérance.	333
Epître sur l'Amitié , à Madame de Pom- padour.	335
La Bonne Opinion , Fable.	337
Le Ver luisant , Fable.	338
Egine séduite par Jupiter , Cantate.	339
A Mademoiselle ***.	342
A Madame de Saint-Fargeau.	343
A Mademoiselle Elie , qui vouloit me faire son Chapelain.	344
A Madame de *** , sur la mort de son Mari.	345
A la même , sur l'art d'Aimer , d'Ovide , & sur le remede.	Ibid.
A M. le Maréchal de Soubise , pour lui demander la permission de chasser.	346

<i>Origine du mal de tête , à Mademoiselle de Moy.</i>	347
<i>A Mademoiselle *** , en lui envoyant un exemplaire de la Coquette fixée.</i>	348
<i>Vers de M. Desmahis à M. l'Abbé de Voisenon.</i>	349
<i>Réponse à M. Desmahis.</i>	350
<i>A Madame la Comtesse de L. M , le jour de sa Fête.</i>	351
<i>A la même , sur ce qu'elle ne voyoit personne pendant la Semaine Sainte.</i>	Ibid.
<i>Placet à Monseigneur le Duc d'Orléans , pour obtenir la permission de laisser passer le tuyau d'un poële du côté du jardin du Palais Royal.</i>	352
<i>A Monsieur de Vallier.</i>	353
<i>A Madame de Pompadour.</i>	354
<i>Vers pour mettre au bas du Portrait de Madame de Pompadour.</i>	Ibid.
<i>Envoi de Madame de M** , qui , étant à souper avec l'Auteur , l'obligea d'aller se coucher à onze heures.</i>	355
<i>Bouquet pour le jour de S. Jacques.</i>	Ibid.

- In-promptu fait en soupant chez M. le Duc d'Orléans , qui empêchoit l'Auteur de manger , à cause de sa santé.* 356
- Vers au nom de Duclos , à Mademoiselle Olimpe , qui désiroit une Vierge qui étoit dans son lit.* Ibid.
- Vers à Madame de *** , le jour de sa Fête.* 357
- Vers au nom de Madame de Chante-Mêle , à Monseigneur de *** , en lui présentant un Mémoire.* Ibid.
- A Madame de *** , au nom de Madame de **.* 358
- A une Dame qui disoit que les hommes étoient perfides.* 359
- A Mademoiselle de G**.* Ibid.
- Réflexions diverses.* 360
- Madrigal sur les Limbes.* 361
- A Madame de *** , qui m'apportoit une recette pour ma poitrine.* Ibid.
- A Madame la Princesse de Talmon , en lui donnant un Autel à la Grecque , pour brûler des parfums.* 362
- A Madame de ***.* , Ibid.

<i>Vers sur le Mariage de Mad. de**.</i>	363
<i>A Madame d'Est** , dans un petit Divertissement ; c'est l'Amour qui parle.</i>	364
<i>Bouquet à Madame de Pompadour.</i>	365
<i>A Madame de S***.</i>	366
<i>Placet au Roi Stanislas , sous le nom de Mademoiselle de***.</i>	367
<i>A Madame Doublet , âgée de quatrevingt-douze ans.</i>	369
<i>Vers pour accompagner deux cœurs noués par un nœud de diamans , &c.</i>	370
<i>Envoi de M. le Duc de Richelieu à Madame d'Egmont sa fille , en lui donnant un Autel de l'Amour.</i>	371
<i>Etrenne de M. le Duc de G** , à Madame la Duchesse de Choiseul , en lui donnant un petit réchaud pour brûler des pastilles.</i>	372
<i>Epître familiere à Madame de Pompadour , sous le nom de M. le Duc de la Valiere.</i>	373
<i>A Madame de Pompadour , sur la Reconnoissance.</i>	374

T A B L E.

513

<i>A Monsieur de Soubise.</i>	375
<i>Vers de Madame de C** , à Madame de Pompadour , en lui donnant une écriture.</i>	376
<i>Vers de Madame de G** à M. le Duc de C**.</i>	377
<i>Vers de Mesdames de P*** & de G** , en donnant PYGMALION à M. le Duc de C**.</i>	378
<i>A Madame de T** , sur une migraine.</i>	379
<i>Vers de Madame de C** à Madame de Pompadour , en lui donnant un anneau d'or.</i>	Ibid.
<i>Vers de Madame de G** à Madame de la Borde , en lui envoyant un coquetier.</i>	380
<i>Bouquet à Madame l' Abbessè du Lys , au nom & prononcé par ses Religieuses.</i>	381
<i>Au Docteur Gatty.</i>	382
<i>Vers joints à la statue du Roi , que M. de C** présentait à Madame de Pompadour.</i>	Ibid

<i>A Madame de Pompadour.</i>	383
<i>A Madame de ** , sur un Amour à qui une Beauté ôte le bandeau.</i>	384
<i>Vers de Madame de G** à Madame de C**.</i>	385
<i>Bouquet à Mademoiselle Brunet.</i>	386
<i>Vers à Mesdames de V** & de T** , qui mutuellement s'étoient fait des Vers.</i>	387
<i>Réponse à une invitaion à dîner , où on appelloit l'Auteur l'Apôtre, & une femme, la Sainte.</i>	388
<i>A Madame de ** , qui , par une Lettre me souhaitoit une bonne fête.</i>	Ibid.
<i>Au Roi de Danemarck.</i>	389
<i>A Mademoiselle le Maure , jouant CÉRÈS dans l'Opéra de PROSERPINE.</i>	391
<i>A la même , jouant DÉLIE dans l'Opéra des Fêtes Grecques & Romaines.</i>	392
<i>A Madame de D** , qui jouoit un Opéra Comique.</i>	393
<i>Vers présentés par Mirza , Chienne que donnoit Madame de ** à Madame de ***.</i>	394

*Placet à Monsieur *** , Contrôleur Général , pour avoir une Croupe sèche dans les Fermes.* 395

*Envoi du Placet ci-dessus à Madame D **.* 396

Vers sur la pointe d'une épingle 397

*A Madame De *** , en lui donnant un coffre.* Ibid.

*A Monsieur de T** , en lui donnant une robe de chambre.* 398

A Madame la Marquise de Pompadour , en lui demandant la suite de ses Estampes. 399

A la même. 400

A la Reine , au nom de Madame de Mauconseil , qui lui dédioit les fêtes données au Roi de Pologne. 401

A Madame de Mariet , sur des Vers d'elle qu'elle m'avoit prêtés. 402

A Monseigneur le Duc d'Orléans , qui me refusoit la permission de chasser. 403

Remercîment à M. le Duc d'Orléans , sur sa visite. 405

*Vers à Monsieur de B**.* 406

*A Monsieur de Ch** , à qui Madame De *** donnoit un tableau de Greuze , représentant une jeune fille tenant une Lettre de son Amant , la laissant tomber en l'appercevant , & lui envoyant un baiser avec ses doigts.* 407

A Madame de Talmon , pour une lorgnette qu'on lui donnoit. 408

*A Madame de *** , qui m'apprenoit à faire du filet , & à qui j'offrois mon premier essai de cet ouvrage.* 409

Bouquet à la même. 410

A Monsieur Tronchin , Médecin. 411

Au même. 412

*Epître à Monsieur de ***.* 413

*A Madame de B** . Remercîment d'une croupe sèche.* 414

*Lettre en vers du Maréchal de L*** à Madame de T** sa fille , apportée dans un Tournoi par Végèce & Montécuculi , commentés par Monsieur le Comte ***.* 415

*Vers à Mademoiselle***, Religieuse.* 417

Epigramme sur un Financier. Ibid.

*Vers à M. Favart , pour servir de réponse
à son Epître dédicatoire d'Isabelle &
Gertrude.* 418

*Epithalame pour Mademoiselle Olympe ,
Niece de Mademoiselle Quinault.* 419

Réflexion. 420

Aux Rois. 421

*A M. l'Avocat Marchand , qui m'avoit
écrit pour lui donner à dîner à Belle-
ville , peu de temps après la mort de Ma-
dame Favart.* Ibid.

*A Madame de *** , qui me demandoit
comment elle feroit à Paris , pour être ,
en arrivant , à la mode.* 422

*Traduction en Vers d'une Lettre de Jean-
Jacques , de sa Nouvelle Héloïse , sur
le Suicide.* 423

*A Madame de *** , qui me demandoit si
elle ne me génoit point.* 424

Vers sur l'Amitié. 425

*A Madame de *** , sur un Papillon qu'elle
avoit attrapé.* Ibid.

Pensées sur les Gouverneurs d'enfans. 426

*Au Baron de ***.* 427

Sur les Rois. 428

*A Madame de *** , qui me marquoit que
Madame de Pompadour me savoit gré
d'avoir accompagné M. le Duc de Pras-
lin dans son exil.* 429

Réflexion. 430

Apothéose d'Hébé. 431

Au Roi Stanislas. 432

*A mon Frere , qui vouloit que je lusse une
Piece en grande compagnie.* 433

*Vers à M. le Duc d'Aiguillon , qui venoit
d'être fait Ministre de la Guerre.* 434

*Vers au nom de M. de Boulogne , à Ma-
dame de Caze de la Bauve , Intendante
de Bretagne , en lui envoyant un Néces-
saire.* 435

Vers sur ma Maison de Belleville. 436

C H A N S O N S.

*Les Amours infortunées du Comte de Com-
minge , Romance.* 437

*Chanson d'un enfant de sept ans , qui appeloit
Mademoiselle Quinault sa femme.* 446

T A B L E. 519

<i>Autre.</i>	447
<i>Autre.</i>	448
<i>Chanson , à Madame de *** , en lui don- nant un porte-feuille.</i>	449
<i>Couplets chantés par les enfans de Monsieur le Duc de Noailles à Madame la Du- chesse de la Valliere.</i>	450
<i>Chanson.</i>	451
<i>Le Braconnage , Chanson.</i>	452
<i>A Madame la Duchesse de Choiseul , en lui envoyant des boîtes de bergamote pleines de bonbons , sur lesquelles étoit peint l'Amour.</i>	454
<i>Couplets pour l'Abbesse du Lys , qui s'ap- pelle Antoinette.</i>	455
<i>Chanson pour la fête de Monsieur le Comte de ***.</i>	457
<i>Chanson pour Mad. la Comtesse de**.</i>	459
<i>Chanson faite à table chez l'Abbé de Saint- Pierre , à Avalon , où étoient plusieurs jolies femmes.</i>	460
<i>Chanson pour le Mariage de Mademoiselle de M*** avec Monsieur de T***.</i>	461

Chanſon. 462

*Autre ſur la naiſſance de Monſieur de
T***.* 463

DISCOURS ACADÉMIQUES.

*Discours de réception à l'Académie Fran-
çoïſe , prononcé le Samedi 22 Janvier
1763 , par M. l'Abbé de VOISENON ,
nommé à la place de M. JOLIOT DE
CRÉBILLON.* 467

*Réponſe de M. le Duc de SAINT - AI-
GNAN , au Discours de M. l'Abbé DE
VOISENON.* 481

*Réponſe de M. l'Abbé DE VOISENON au
Discours de réception de M. l'Évêque de
Senlis à l'Académie Françoïſe.* 487

*Réponſe de M. l'Abbé DE VOISENON au
Discours de réception de M. le Prince de
BEAUVÉAU à l'Acad. Françoïſe.* 493

*Réponſe de M. l'Abbé DE VOISENON au
Discours de réception de M. GAILLARD
à l'Académie Françoïſe.* 501

Fin de la Table.

E R R A T A

DU TROISIEME VOLUME.

- P**AGE 4, l. 19, je suis trop son ennemie, *lis.* ton ennemie.
P. 14, l. 22, foyez encore, *lis.* foyez encor.
P. 26, l. 19, que vous ne pouvez dire, *lis.* que vous en pouvez dire.
P. 73, l. 8, vous devez présider, *lis.* venez présider.
P. 77, l. dernière, Remplissent ces bois, *forme un vers entier.*
P. 131, l. 2, à ses conseils, *lis.* à tes conseils.
P. 132, l. dernière, le chérissent, *lis.* les chérissent.
P. 165, l. 19, malgré son sang, *lis.* son rang.
P. 199, l. dernière, le prix de la rigueur, *lis.* de ta rigueur.
P. 284, l. 16, nos bons Paroissiens, *lis.* Parisiens.
P. 295, l. 6, AU PRINCE HÉRÉDITAIRE, *ajoutez* de BRUNSWICK.
P. 311, l. 14, RÉPONSE A L'AUTEUR, *ajoutez* des Vers précédens.
P. 320, l. 7, je vous formai, *lis.* je formai.
P. 353, l. 1, à M. DE VALLIERS, *lis.* VALLIER.
P. 382, l. 1, Gally, *lis.* Gatty.
P. 387, l. 2, à MADAME de V. & de T. *lis.* MESDAMES.
P. 404, l. 5, l'échange, *lis.* le change; l. 9, des hourets, *lis.* des roquets.
P. 415, l. 4, commentée, *lis.* commentés.
P. 484, l. 12, que M. de Crébillon, *effacez* que.
P. 487, l. 13, qui polisent, *lis.* polissent.
P. 495, l. 1, nos sciences, *lis.* séances.
P. 502, l. 22, fixe, *lis.* fiere.
P. 505, l. 3, imprimer malheureusement, &, *lis.* imprimer; & malheureusement.







